

Chalettes. Médecine des chevaux, à l'usage des laboureurs, tirée des écrits des meilleurs auteurs; et confirmée par l'expérience, à laquelle on a joint des observations sur la clavelée des bêtes à laine.

Paris : chez Claude Hérissant , 1763.

Cote : Ecole nationale vétérinaire d'Alfort

MEDECINE
DES CHEVAUX,
A L'USAGE 151166
DES LABOUREURS,

*Tirée des Ecrits des meilleurs Auteurs ;
& confirmée par l'expérience , à
laquelle on a joint des Observations
sur la Clavelée des Bêtes à laine.*

Par M. Chalette



~~155067~~

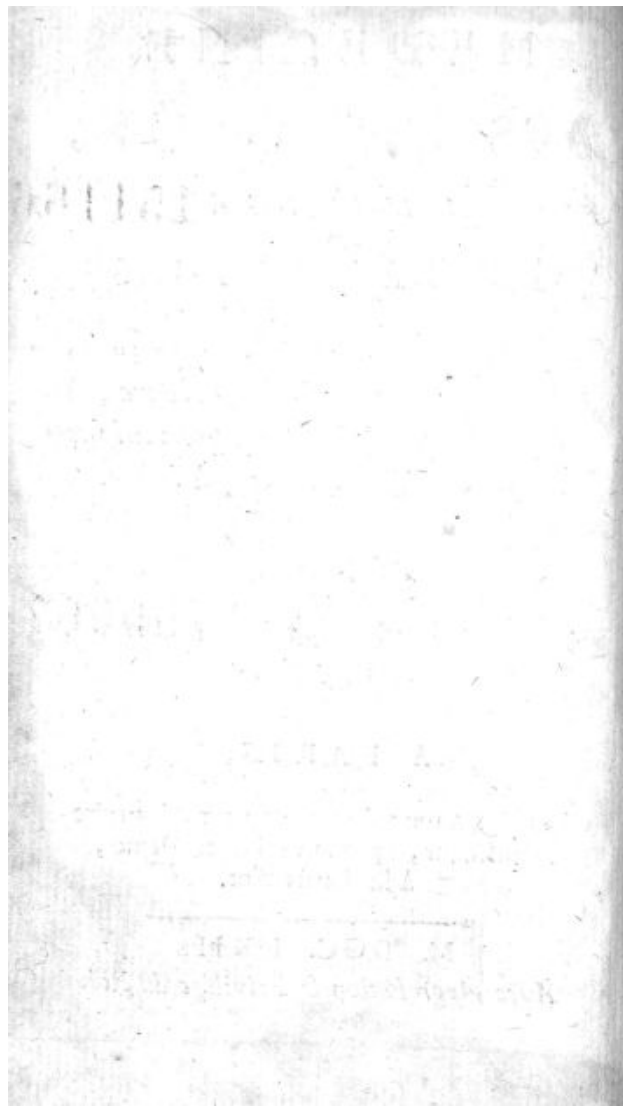
A PARIS,

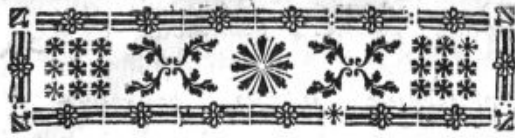
Chez CLAUDE HERRISANT, Libraire-
Imprimeur, rue neuve Notre-Dame ,
à la Croix d'or.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.







A

MON PÈRE.

J'E dois à votre tendresse
Et à vos lumières le peu de
connoissances que j'ai acquies.
C'est à plus d'un titre que
cet Ouvrage vous appartient.

A ij

Vou foina éclairca
généreux m'ont toujours
protégé; daignez permettre
au Fils le plus respectueux
d'adresser ce foible hommage
au Pere le plus respectable.



P R E F A C E.

DE TOUS LES animaux domestiques le Cheval est sans contredit celui dont l'utilité est la plus étendue. En Angleterre les plus fameux Médecins , les plus habiles Chirurgiens (*) ne dédaignent point d'en faire l'objet de leurs soins & de leur étude. Il est surprenant qu'en France on abandonne la conservation de cet animal précieux à des personnes , qui pour la plupart n'ont pas la moindre connoissance des maladies qui l'attaquent , ni des remèdes qui leur conviennent.

Les Maréchaux de Village étant d'une ignorance profonde , ou remplis de préjugés , j'ai cru rendre service à ceux qui sont forcés d'y avoir recours , de les mettre en état de s'en dispenser , ou du moins de les diriger. J'y vois deux avantages : l'un de décrier une foule de remèdes , de recettes

(*) Gibson , Bracken , Barthlet , &c.

presque toujours inutiles, très-souvent dangereuses, quelquefois pernicieuses; l'autre, en rendant le Laboureur capable de traiter par lui-même les maladies de ses Chevaux, de lui épargner la dépense des soins du Maréchal, & du prix exorbitant des drogues que celui-ci lui survend. Il eût été peu nécessaire, même impossible, d'instruire un habitant de campagne du mécanisme de l'économie animale, & de tout ce qui peut le déranger. Il lui suffit de connoître la maladie par des marques certaines, les remèdes qui lui conviennent, & la manière de les employer. Qu'il ignore la cause véritable ou systématique du mal, peu importe: les faits apparents sont seuls intéressants pour lui. C'est la raison pour laquelle j'ai simplifié, le plus qu'il a été possible, la Médecine des Chevaux. Après un exposé clair & précis de la maladie, de son siège, des symptômes qui l'accompagnent & la caractérisent, je donne les remèdes qui lui sont propres. J'ai soigneusement évité tous ceux dans la composition desquels il entre un grand nombre de drogues, des drogues rares

& cheres ; ou qui ne se gardent pas longtemps dans leur bonté primitive. Je leur substitue les remèdes les plus simples, les plus communs, sur-tout lorsque pour conserver leur efficacité il ne s'agit que d'augmenter les doses. Ne voulant qu'être utile , ne travaillant point pour moi, j'ai pris sans scrupule le bon par-tout où j'ai cru le trouver. Messieurs Lafosse, Ronden, La Guerinière, Barthlet, sont les sources dans lesquels j'ai puisé. L'Auteur Anglois est celui qui m'a le plus fourni. On peut regarder cet Ouvrage comme une traduction abrégée du sien. On y trouvera cependant des morceaux entiers des autres Maîtres que je viens de citer. La matière ne pouvoit être mieux traitée. Je n'ai fait que la dépouiller de ce qu'il y avoit de trop sçavant pour ceux en faveur desquels j'ai écrit.

Mais s'il est essentiel pour le Laboureur de connoître les maladies de ses Chevaux, & de pouvoir les traiter par lui-même, il ne lui est pas moins avantageux de sçavoir

les prévenir en s'instruisant de la manière dont il doit gouverner ces animaux en état de santé.

Il n'est point d'animal plus assujéti aux inconvénients qu'entraîne la domesticité. Les exercices différents, la variété de nourriture, les travaux de toute espèce, tantôt forcés, tantôt dangereux, tout contribue à augmenter sa défectuosité, lorsque par des soins assidus on ne s'efforce pas de corriger ou du moins d'adoucir ces inconvénients nécessaires. Outre les soins généraux, tels que la fuite de tout excès en quelque genre que ce soit, il en est de particuliers qui dérivent de la nature même de l'animal, & lui sont, pour ainsi dire, appropriés : tels le choix des aliments, le pansement, &c. c'est le sujet des observations qui sont à la tête de cet Ouvrage. Je n'ai pu me dispenser d'y joindre quelques détails sur la connoissance des Chevaux. Ces objets sont tellement liés & dépendants les uns des autres, qu'il n'est pas possible de traiter l'un sans parler de l'autre. D'ail-

leurs le Laboureur étant quelquefois dans le cas d'acheter des Chevaux, il lui est nécessaire de les connoître, de distinguer des défauts qui souvent les rendroient entièrement inutiles à l'usage auquel il les destine. Un Cheval de selle doit avoir les épaules sèches & décharnées, des épaules de lièvre; un Cheval de trait grosses, rondes & charnues. Il est une proportion fixe que doivent avoir entr'elles les différentes parties pour exécuter plus librement les mouvemens qui leur sont propres, & former un ensemble qui ne soit point discordant. Tout défaut de conformation, quel qu'il soit, annonce un vice. Le Cheval le mieux constitué dans tous ses organes, tant intérieurs qu'extérieurs, seroit certainement le plus beau des Chevaux. La grace, la souplesse, la légèreté, la force, la sensibilité s'y trouveroient réunies. Le Cheval devenu domestique est corrompu dès sa naissance : sa première nourriture est un lait formé d'aliments peu convenables, un lait souvent échauffé & aigri par le travail auquel on assujettit la mere qui le fournit. Bientôt on le met dans

les entraves d'une écurie où les membres peuvent à peine se déployer : l'exercice , lequel développe si puissamment les corps délicats des animaux , lui est interdit : enfin , pour achever de l'énerver & le défigurer , on le travaille avant qu'il ait acquis toute sa force. Il n'est pas étonnant qu'avec ce concours d'accidents il soit si rare , même impossible , de trouver des Chevaux sans défauts grossiers : on veut aider la nature , on l'étouffe. L'éducation des Chevaux influe pour l'ordinaire sur ce qu'ils doivent être le reste de leur vie , leur génération le détermine. Cette considération m'a engagé à parler des Haras ; mais , comme dans le reste de cet Ouvrage , je le fais succinctement & par préceptes.

Les Haras sont avantageux pour le Laboureur , tant parce qu'ils lui procurent des Chevaux pour remplacer ceux qu'il perd , que par le commerce qu'il peut faire des fruits qui en proviennent. Il ne s'agit que rendre ces fruits les meilleurs qu'il est possible. La dépense n'est pas plus considérable

pout élever un Poulin de distinction, qu'un Poulin de moindre valeur. Je sçais que le climat peut influer sur les animaux, ainsi que sur les hommes. Le Cheval Espagnol est plein de feu, de vivacité; le Hollandois est froid, lourd & pesant: mais entre ces deux extrêmes, il est une infinité de milieux que l'attention & l'expérience peuvent déterminer ou vers l'un ou vers l'autre. Le choix des Etalons, celui des Juments, le croisement des races, (attention bien importante & trop négligée) l'éducation des Poulins, peuvent diminuer la différence au point de la rendre insensible. Quelques Provinces de France montrent l'exemple. Le Limosin approche de l'Espagnol, le Normand ne cède point à l'Anglois. Pourquoi le Champenois, le Bourguignon, le Comtois, &c. n'égale- roient-ils pas l'Allemand, le Danois, dont nous voyons composer tous les jours les remontes de la Cavalerie? Chercheroit-on au loin ce qu'on trouveroit à sa portée?

Le choix des Etalons doit sans doute contribuer beaucoup à la perfection des Haras:

mais pour répondre à cette vuë , il doit être approprié aux vices nationaux. Je m'explique. Les Chevaux des différents pays ont des défauts , si j'ose le dire , nationaux ; défauts qui caractérisent le Cheval d'un tel pays. Le Limosin , par exemple , a la croupe de mulet , est ferré du derrière : le Champenois a la tête grosse , chargée de ganache , la jambe trop fine & foible : le Comtois est lourd , pesant , a la tête quarrée , la jambe très-grosse chargée de poils. A la Jument Limosine on doit donc donner un Etalon qui ait les reins doubles , & qui soit très-ouvert des jarrets ; à la Champenoise , un Etalon dont la tête soit très-fine ; très-légère , les jambes étoffées & fournies ; à la Comtoise , un Cheval fin & léger dans toutes ses parties. Il est donc indispensable d'étudier les Juments que l'on destine aux Haras , pour leur donner des Etalons qui leur soient propres , & pour ne pas perpétuer ou augmenter les défauts qu'elles peuvent avoir.

Lorsque les deux sexes ne sont pas à peu-près

près d'une égale perfection, l'être qui en provient participe toujours beaucoup plus des défauts de l'un que des vertus de l'autre. Cependant on parviendra à améliorer les races, à affaiblir les vices, en les mêlant avec les qualités qui leur sont opposées. C'est la raison pour laquelle le croisement des races doit être le principe fondamental des Haras. Tout ce qui est entre nos mains, tend malheureusement à s'abâtardir. La seule nature en liberté conserve ses ouvrages dans la même perfection primitive. Aussi plus nous rapprocherons les animaux qui nous sont soumis, de leur première nature sauvage, soit par l'éducation, soit par la manière de les gouverner, plus parfaits seront-ils : plus nous les en éloignerons, plus nous les détériorerons. L'état dans lequel notre ignorance, notre indiscretion, notre cruauté les a réduits, nous oblige d'avoir recours à des subterfuges que la nature dédaigne, parce qu'ils lui sont inutiles.

Quelque parfaits que soient les Chevaux par lesquels une race ait commencé, on la

B

verra après quelques générations devenir semblable à celle du pays où elle se trouve, si c'est d'elle-même qu'on a toujours tiré les individus qui ont servi à la perpétuer. Tout est analogue dans l'Univers. La vertu ou le vice qui constitue l'esprit ou le caractère d'une nation, est inaltérable si cette nation se suffit à elle-même, c'est-à-dire, ne s'allie & ne peuple avec aucune de ses voisines. L'esprit particulier d'une Province est plus sujet à changer, parce qu'elle peuple avec ses voisins. J'en pourrois citer des exemples frappans, si je ne craignois de me servir d'espèce de personnalités. Enfin, un petit Etat, s'il ne veut voir son esprit subjugué & anéanti, doit soigneusement empêcher la population avec l'étranger.

Je crois avoir rassemblé dans cet Ouvrage tout ce qui est nécessaire à un homme qui n'a besoin que des faits, non des causes & des raisonnemens; mais ce qui en augmenteroit l'utilité, seroit l'établissement dans chaque Village d'un dépôt des drogues les plus usitées. La personne la plus

intelligente en seroit chargée, & délivrerait chaque drogue au prix fixé par un tarif dressé à cet effet. Elle entreprendroit le dépôt en remplaçant ce qui auroit été vendu, & le rachetant d'un Apothicaire nommé pour cette fourniture, suivant un tarif déposé avec celui de la vente aux particuliers. Je mets deux tarifs différents, parce qu'il seroit juste que le dépositaire prît une légère gratification sur son débit.

La taxe la plus modique sur chaque Cheval suffiroit pour l'achat primitif des drogues. On pourroit même la rembourser par la suite en vendant les drogues quelque peu plus, on prendroit cet excédent pour compléter le remboursement. Peu d'espèces de drogues entrent dans la Médecine des Chevaux; elles ne se corrompent point pour la plupart, quelque temps qu'on les garde; elles ne peuvent être que difficilement falsifiées. Un Apothicaire nommé dans chaque Ville pour l'assortiment d'un nombre de Villages, trouvant un grand débit, vendra à plus bas prix & attendra son paiement,

B ij

s'il est nécessaire , parce qu'il ne risquera rien. Le dépôt appartenant à la Communauté , les principaux auront intérêt de le visiter souvent pour voir s'il est en ordre & complet ; enfin , le Voyageur & le Laboureur trouveroient à l'instant & à point nommé ce dont ils auroient besoin , ce qui souvent est essentiel en certaines maladies. D'ailleurs plusieurs drogues sont également employées dans la Médecine des Chevaux & dans celle des hommes. Ceux-ci trouveroient un avantage pour eux-mêmes dans cet établissement. Il ne me convient point d'appuyer plus long-temps sur les biens qui en résulteroient. Je laisse à ceux qui réunissent les lumières & le pouvoir , à juger de son utilité & de sa possibilité. Je me contente d'indiquer. Le reste ne me regarde point.





MEDECINE
DES CHEVAUX.
A L'USAGE
DES LABOUREURS.

DES CHEVAUX EN GENERAL.



A plupart des maladies des Chevaux sont occasionnées par leur nourriture, par la manière de les gouverner, ou par leur génération & leur éducation. Il est donc important pour le Laboureur d'être instruit sur tous ces objets.

Bij

DE LA NOURRITURE.

LA PREMIERE nourriture du Cheval & la plus naturelle est l'herbe & toutes les espèces de graines ; l'aveine & l'orge paroissent cependant lui être plus convenables que les autres grains. Entre les herbages, ceux qui croissent dans les terrains secs sont toujours les meilleurs. Les plantes aquatiques & marécageuses sont malsaines , souvent dangereuses. Le foin , aliment préparé & factice , est aussi moins sain que la paille , quoique plus nourrissant & nécessaire par cette raison dans les travaux d'hiver , où l'herbe & toutes les plantes vertes manquent. Le meilleur est recueilli dans les prés élevés & secs. Celui des marais est absolument à rejeter , comme de mauvaise nature , & chargé de boue & de poussière. Plus un Cheval travaille , plus il doit être nourri. C'est un abus pernicieux lorsqu'il est retenu plusieurs mois à l'écurie pendant les mauvais temps de l'hiver , de le nourrir aussi abondamment que dans les saisons de

l'ouvrage le plus fort. Ce n'en seroit pas un moins grand de lui épargner la nourriture, lorsqu'il est occupé à des travaux journaliers ou fatigants. Ainsi en hiver, temps de repos, la paille de froment & d'orge à discrétion suffisent, avec deux jointées d'aveine le matin, autant le soir par chaque Cheval; dans le cours de la journée, la même quantité de menues pailles de froment qui sortent de la grange, dans lesquelles il se trouve toujours quelques grains de froment, & que l'on nomme en quelques endroits *Palmis*. Lorsque les travaux commencent, on retranche de la paille, & l'on y substitue du foin, une botte de dix livres par jour à chaque Cheval de médiocre taille. Si l'on veut augmenter l'aveine, il n'en fera que mieux. On ne doit rien diminuer de cet ordinaire pour les Chevaux qui vont dans les pâtures, à moins qu'elles ne soient très-abondantes; ce qui n'est pas communément, quelque suffisantes qu'elles puissent être, il faut toujours donner de l'aveine. Le verd pris à l'écurie est plus profitable; & de toutes les plantes

vertes , les meilleures sont le trefle , la luzerne , le sain-foin , l'orge esturgeon , les vesces & les lentilles ; elles se sement pour être mangées en verd & en sec : les trois premières durent nombre d'années , & se coupent plusieurs fois chaque année. Tout le temps que les Chevaux s'en nourrissent , on peut leur retrancher tout autre aliment , même l'aveine. Elles leur apportent un si grand profit , qu'il faut prendre garde de ne leur en point trop donner à la fois , surtout dans les commencemens , crainte de les suffoquer. Il est prudent , lorsqu'on commence à les y mettre , d'y mêler un peu de foin & de paille. Il est rare cependant qu'il en arrive de fâcheux accidens. Les Chevaux obligés d'être toute l'année au sec , de se nourrir , pour ainsi dire , contre nature , doivent manger très-peu de foin , beaucoup de paille , & plus de grain pour suppléer au peu de nourriture qu'ils tirent de la paille.

Quoique l'aveine soit regardée comme le grain des Chevaux , l'orge lui seroit préfé-

nable ; il est plus sain & plus nourrissant. Comme ce grain est très-dur, on le fera carteler, c'est-à-dire, briser sans le mettre en farine ; cette préparation l'empêche d'être avalé en entier & rendu de même : cependant la plupart des Chevaux le mâchent assez pour que cet inconvénient ne se trouve pas, & qu'on puisse leur donner en entier. Le froment d'ailleurs réservé pour la nourriture de l'homme, est trop substantiel, & donne trop de boyau ou de ventre aux Chevaux. On ne s'en sert que par remède, pour retablir des Chevaux exténués & fortraits.

En hiver lorsque les jours sont très-courts, on doit se contenter de faire boire les Chevaux le matin & le soir ; en été trois fois, le matin, à midi & le soir. Les eaux tranquilles & dormantes sont plus saines, mais il faut distinguer l'eau dormante de l'eau croupissante : celle-ci est pernicieuse. Il doit y avoir une assez grande quantité d'eau, & elle doit être assez renouvelée, pour qu'elle ne se corrompe point & ne s'infecte pas. Une attention bien importante & de la dernière

conséquence, est lorsque les eaux ordinaires sont glacées, de ne faire boire que de l'eau de fontaine à la source même, ou de l'eau de puits aussi-tôt qu'elle en sort, & avant que le froid ait pu agir sur elle. Au contraire en été, si l'on est obligé de se servir d'eau de puits, il faut la laisser quelques temps à l'air avant de la faire boire, afin qu'elle perde sa grande fraîcheur. Jamais on ne doit laisser boire un Cheval échauffé par le travail, il faut au moins un quart-d'heure de tranquillité, si ce n'est qu'on le fasse marcher ensuite pendant quelque temps, & que ce ne soit une eau chaude, c'est-à-dire échauffée, par le soleil en été, ou de source en hiver. Ils en mangent mieux en arrivant, quand on est en route, & que l'on ne s'arrête que quelques heures dont il faut profiter. Règle générale, jamais ne laissez boire d'eau glacée ni très-fraîche: les accidens qui en surviennent, sont quelquefois mortels.



DU GOUVERNEMENT *DES CHEVAUX.*

DE LA MANIERE de gouverner les Chevaux dépend en plus grande partie leur santé; le pansement y contribue presque autant que le choix & la distribution de la nourriture. On doit étriller les Chevaux deux fois par jour, le matin avant le travail, le soir lorsqu'il est fini, & qu'ils sont secs. Quand un Cheval est humide de sueur ou de pluie, on le frotera avec un bouchon de paille pour le secher. Il faut qu'il soit parfaitement sec pour le bien étriller. On promenera l'étrille par tout le corps à contre poil, pour tirer la poussière & la crasse qui se trouve sur le cuir à la racine du poil, & l'on réitérera jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus aucune, sur-tout le long de l'encolure près la crinière, où l'abondance des crins la ramasse plus qu'ailleurs: avec une époufette ou morceau d'étoffe, on abbatra tout ce qui reste à l'extérieur. Dans tous les endroits où l'étrille ne pourra passer, comme

entre les jambes, aux paturons, sur la tête, on se servira d'un bouchon de paille avec lequel on nettoiera ces parties en les frottant en tout sens. Un usage peu suivi par les Laboureurs, cependant très-bon pour entretenir la propreté, est tous les jours de démêler & peigner les crins & la queue. Celle-ci ne doit pas traîner à terre, on la coupera tous les mois à la hauteur du boulet ou au-dessus du paturon. Lorsque le Cheval est pansé, c'est une très-bonne méthode de le faire guérir, c'est-à-dire, le mener dans l'eau courante, s'il est possible, ou toute autre, & l'y faire entrer & rester quelques minutes jusques au-dessus des jarrets, bien entendu que l'eau ne soit point trop froide : on les fait boire, puis on leur donne l'aveine. Lorsqu'on a plusieurs Chevaux à abreuver, il seroit plus avantageux de les mettre en liberté ; mais si l'on est obligé de les mener en troupe & attachés les uns aux autres, on prendra garde qu'ils boivent tous, quelques-uns buvant beaucoup plus lentement que d'autres. On doit toujours laisser les Chevaux tranquilles pendant qu'ils mangent,

mangent ; c'est une très-mauvaise méthode de prendre ce temps pour les panser ou les harnacher. La propreté dans les écuries n'est pas moins essentielle que celle de l'animal même : on doit les nettoyer tous les jours, ou au moins de deux jours l'un. Le fumier qui s'échauffe & fermente, gâte les pieds des Chevaux, d'ailleurs il fournit des exhalaisons malfaines & pernicieuses. Les écuries doivent être seches, percées de différens jours, & l'on doit en renouveler l'air le plus qu'il est possible. La litière n'a d'autre utilité que de tenir le Cheval plus au sec, & faciliter l'enlèvement des excremens. Lorsqu'une fois elle en est chargée, elle doit être tirée hors de l'écurie, & il faut en mettre de la fraîche. Les écuries les plus saines sont celles qui ont assez de pente pour que l'urine n'y puisse séjourner. Toute écurie humide & fraîche est pernicieuse. De ce nombre sont les souterrains qu'on emploie à cet usage en quelques endroits. La mangeoire doit être très-élevée de terre. Le Cheval en contracte l'habitude de bien porter sa tête & de se relever. Le râtelier de-

C

vrait être posé parallèlement au mur ou à plomb par rapport au terrain , avec un plancher entre le mur & lui , dont la pente soit dirigée du côté de la mangeoire. Par cette situation, rien de ce qui est dans le râtelier ne peut gâter la crinière des Chevaux ; & tous les menus qui se trouvent dans le foin ou dans la paille ne sont point perdus , mais tombent dans la mangeoire où le Cheval les ramasse & en profite.

Jamais dans le travail , si l'on veut conserver ses Chevaux , on ne doit les forcer à prendre une allure qui ne leur est pas naturelle. Un Cheval lourd , pesant & froid travaillera sans se fatiguer pendant quatre heures au pas , qui sera rendu en un quart-d'heure au trot. Plus un Cheval peine , plus il s'épuise & s'use. Il faut donc , autant qu'il est possible , ne le point surmener , eû égard à sa conformation & à son tempérament. Un Anglois doit galopper , un Comtois aller le petit pas : mais rien n'est si dangereux que les changemens subits. Il faut toujours mettre un intervalle entre le tra-

vail & le repos, c'est-à-dire, passer de l'un à l'autre par degrés. Ayant galoppé un Cheval pendant une heure, il faut au moins un quart-d'heure pour diminuer son allure en le mettant au trot, puis au pas, enfin à l'écurie ou au repos total, afin qu'il ne passe pas subitement du galop au repos. Plus les exercices sont violents, moins on doit négliger cette attention. Le labourage, exercice uni & modéré, qui n'est que d'un degré hors du repos, est aussi celui de tous qui use le moins, lorsqu'il n'y a point d'abus, c'est-à-dire, lorsqu'on ne force pas les Chevaux de prendre une allure qui ne leur convient point, ou qu'on ne les excède pas. Quand un Cheval est fort échauffé & en sueur, on le garantira soigneusement du vent, & de tout ce qui pourroit le saisir & le refroidir trop vite, comme d'entrer dans l'eau, dans une écurie fraîche, &c. C'est pour cette raison qu'il ne faut point en hiver desseller un Cheval en cet état, au moment qu'il arrive, à moins, ce qui seroit mieux, qu'on ne lui jettât une couverture sur le corps, en ôtant la selle, de peur qu'il

C ij

28. *Du Gouvernement des Chevaux.*

ne fût saisi du froid ; mais il ne faut pas non plus lui laisser la selle trop long-temps. Lorsque la sueur commence à se refroidir, on doit l'ôter, & bien bouchonner le Cheval pour le secher. Les harnois qui ne couvrent pas un Cheval, tels que ceux du trait, peuvent être ôtés sans inconvénients.

Lorsqu'on est en voyage, on doit en arrivant aux dîners & aux couchers laisser quelques momens les Chevaux bridés avant de leur donner à manger, tant pour leur rafraîchir la bouche, que pour leur faire reprendre haleine. Ils en mangent avec plus d'appétit.



DE LA GENERATION
ET DE L'EDUCATION,
DES CHEVAUX,
O U
DES HARAS.

LA GENERATION & l'éducation des Chevaux influe beaucoup sur ce qu'ils doivent être toute leur vie , & même le détermine. Par éducation , j'entends la manière de les gouverner dans leur enfance , ou pendant les trois ou quatre premières années de leur vie.

Le premier soin & le plus important est d'assortir l'Etalon avec les Juments qu'on lui destine. On tâchera toujours de le choisir avec les qualités opposées aux défauts des Juments. Lorsque celles-ci auront , par exemple , la croupe de Mulet ou étroite , on leur donnera un Etalon qui ait les reins doubles , la croupe fort large : si elles ont la tête

C iij

grosse & pesante , un Etalon à tête fine & légère , de même des autres défauts. Ainsi ; jamais on ne prendra pour Etalon un Cheval du pays ; autrement la race déperira bientôt. Si les Juments ont la tête grosse & chargée , on leur donne un Etalon qui a la tête très-fine & sèche. Les Chevaux qui en proviendront , n'auront pas la tête aussi fine que celle du pere , mais moins grosse que celle de la mere. Si l'on prend un de ceux-ci pour Etalon des mêmes Juments , les Chevaux qui en naîtront , auront encore la tête moins fine. Enfin , après quelques générations pareilles , la tête se trouvera absolument semblable à celle des Juments ; le défaut ne sera point corrigé , & la race ne s'améliorera point.

Un Etalon doit être entièrement formé ; & ne plus croître tant en hauteur qu'en grosseur , ou avoir pris tout son corps , lorsqu'il commence à servir les Juments. Les Chevaux fins n'ont ordinairement ce degré de maturité qu'à cinq ou six ans , les autres à trois ou quatre. Lorsque l'Etalon est bien

ménagé, il peut servir jusqu'à seize ou dix-huit ans.

Les Juments étant plus avancées, peuvent commencer à porter dès l'âge de trois ou quatre ans; mais aussi elles finissent plutôt, à douze, treize ou quatorze ans: l'Etalon & la Jument doivent être en parfaite santé, & n'avoir ni l'un ni l'autre aucun des défauts ou maladies héréditaires, telle que la pousse, la morve, es éparvins, &c. Voyez la connoissance des Chevaux... Tout Etalon méchant, fougueux, retif, qui mord ou qui rue, enfin ennemi de l'homme, doit être absolument rejeté; ces vices se communiquent plus aisément que d'autres. Il ne faut cependant pas confondre ces défauts avec la gaieté & la vigueur, qualités essentielles qui quelquefois s'annoncent par les mêmes mouvemens.

Un Etalon peut servir vingt ou ving-cinq Juments, les couvrant de deux jours l'un, c'est-à-dire, lui laissant un jour de repos. Cet exercice lui suffit pendant tout le temps

de la monte. On ne le travaillera en aucune façon , & on le nourrira d'aliments choisis, c'est-à-dire , avec le meilleur foin , la paille la plus fraîche , de bonne aveine, & s'il étoit trop échauffé , de l'orge cartelé , le tout dans la quantité ordinaire. Plus l'Etalon est en bon état , plus le Poulin qui en proviendra sera vigoureux. La Jument ne doit être ni trop maigre ni trop grasse : dans le premier cas , le Poulin se ressentiroit de la misère de sa mere ; dans l'autre , celle-ci concevrait très-difficilement.

Les qualités d'un Etalon sont ou extérieures ou intérieures. Celles-ci sont communes à tous les bons Chevaux. *Voyez* la connoissance des Chevaux. Les premières sont relatives aux races que l'on en veut tirer , & aux Juments que l'on emploie. En quelque cas que ce soit , & je ne puis trop le recommander , on doit toujours donner aux Juments des Etalons qui aient des qualités opposées aux défauts de ces Juments , & ne jamais prendre pour Etalons les Chevaux du pays qui sont toujours tachés du

défaut commun. Comme en général l'Étalon est le modèle de la race qu'il produit ; il doit être le mieux conformé qu'il est possible dans toutes ses parties. Il en est cependant quelques-unes dans lesquelles il doit plus essentiellement exceller, la tête, les jarrets, & la côte ou le flanc.

La tête doit être mince, petite, sèche ; légère & bien placée, c'est-à-dire, sans porter le nés au vent, quoique le Cheval doive être très-relevé du devant, les jarrets secs, larges, ouverts, c'est-à-dire, éloignés l'un de l'autre, sans tumeur ni dureté quelconque, le nerf ou tendon gros & fort.

Les côtes doivent être arrondies & non plates, le flanc ou ce qui est compris entre la dernière côte & le plat de la cuisse ample & plein, sans être retroussé vers le fourreau, ni étroit.

Toute défectuosité arrivée par accident ; & dont le Cheval ne ressent aucune douleur ; par exemple, un œil crevé, mais guéri ;

n'est point un vice qui doive faire rejeter un Etalon.

Ne considérant ici que les Chevaux de trait & de labour, nous ajouterons pour qualité nécessaire à l'Etalon, un poitrail large, de grosses épaules, rondes & charnues, & qu'il soit bien ouvert du devant; c'est-à-dire, que les jambes soient assez écartées, pour qu'il n'y ait aucun risque qu'il se coupe, & qu'il ait une assiette plus ferme. Quoique la couleur du poil n'influe en aucune façon sur la bonté de l'Etalon, il est cependant à propos d'éviter celles qui sont désagréables à la vue, celles qui sont lavées ou mal teintes, telle que le noir clair ou sale, les pelures d'oignon; enfin, les couleurs fades, & qui ne sont pas foncées. Par la même raison on ne se soucie point des pieds blancs, ni des chamfrains, ou devant de la tête blancs. Les poils les plus recherchés, autres que les singuliers, sont le noir, l'alezan-brulé ou mârôn tirant sur le noir, avec le né de renard ou roux, ou marqué de feu, le gris pomelé. Au reste;

toutes ces observations sont de peu de conséquence , il est d'excellents Chevaux de tout poil.

Un Etalon doit être plus grand & plus fort que les Juments, cependant assez léger pour qu'elles puissent le porter.

Les Juments les plus propres à fournir race, sont celles qui, avec les qualités ordinaires, ont un grand coffre, un ventre d'une grande capacité, la côte ronde; & l'avant-main très-relevée: on observe que c'est par cette partie que le Poulin ressemble à sa mere & tient d'elle.

Le temps de la monte doit être celui de la chaleur des Juments, qui arrive pour l'ordinaire depuis le mois de Mars jusqu'à celui de Juin. En cet état les Juments retiennent beaucoup plus aisément, & l'Etalon en est plus ardent. Ainsi, l'on doit tâcher de mettre la Jument en chaleur avant de la faire couvrir, soit en lui mêlant une poignée de chenevis dans son ayeine, soit en la mettant

auprès de l'Etalon qui l'excitera & la provoquera. Lorsque neuf ou dix jours après avoir été saillie, la Jument cherche encore le Cheval, que ses chaleurs continuent, c'est une preuve qu'elle n'a point retenu; & on doit la faire saillir de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin elle refuse absolument l'Etalon. Il en est cependant quelques unes qui, quoique pleines, reçoivent toujours l'Etalon, mais elles sont très rares; & même si on faisoit couvrir par force une Jument déjà pleine, pour l'ordinaire elle jette son Poulin, & avorte presque aussitôt. Il est donc essentiel de s'assurer, autant qu'il est possible, de l'état des Juments: on ne peut connoître leur grossesse que par la cessation des chaleurs, leur refus de l'Etalon, la plénitude de leur ventre, leur pesanteur qui augmente de plus en plus; enfin, après quelques mois le mouvement du Poulin qui bat sur la main appliquée au flanc ou sous le ventre, surtout lorsque la Jument ayant fait quelques tours, vient de boire & manger l'aveine. Deux mois avant de pouliner le pis s'enfle & grossit, la croupe & les flancs se creusent.

Aussitôt

Aussitôt qu'une Jument est couverte, il faut avoir grand soin de la mettre dans une écurie où elle ne puisse sentir ni entendre aucun Cheval entier, ni même de Chevaux qui hennissent; c'est une attention sans laquelle la chaleur continueroit & rendroit la monte inutile.

Lorsqu'on présente une Jument à l'Etalon, elle doit être déterrée du derrière, ou enchevêtrée de façon qu'elle ne puisse ruer: il en est de charouilleuses qui, quoiqu'en la plus grande chaleur, ruent à l'approche de l'Etalon. Lorsqu'on présente une Jument à l'Etalon, on retiendra celui-ci pendant quelques moments à une certaine distance pour lui donner le temps de se préparer, & plus d'ardeur. Si même il étoit froid, ou la Jument peu en chaleur, on le laisseroit approcher pour la flairer & la caresser, en s'en rendant toujours le maître: aussitôt qu'on le verra bien préparé, on le laissera monter, & on l'aidera dans son opération, soit en détournant la queue de la Jument, soit en l'introduisant. Celui qui tient la Ju-

D

ment, la soutiendra le plus qu'il sera possible.

Il est des Etalons, sur-tout ceux qui ont trop d'ardeur, qui trompent les Juments, c'est-à-dire, qui ne s'acquittent pas de l'essentiel de leur fonction : on s'en appercevra lorsque sur la fin de l'opération, l'Etalon ne dort pas sur la Jument, & qu'il n'y a point de mouvement de vibration ou de balancier au tronçon de sa queue. La monte alors devient inutile, & il faut la réitérer. L'heure la plus fraîche de la journée est la plus favorable pour la monte ; aussitôt qu'elle est faite, on remène l'Etalon : s'il est en sueur, on le bouchonne exactement, puis on le laisse tranquille, & on a soin qu'il ne soit inquiété par aucun mouvement jusqu'à la monte prochaine. Comme il est important que la Jument ait beaucoup de lait lorsqu'elle poulina, & que le verd en fournit plus que la nourriture sèche, elle doit être habituée de longue main à pâturer & à essuyer toutes les intempéries de l'air. Elle doit avoir tous ses crins ou la queue longue, les mouches la tourmenteroient &

la fatigueroient ; le Poulin s'en ressentiroit.

Les Juments portent pendant onze ou douze mois. Lorsqu'elles ont de la peine à pouliner, on aidera leurs efforts en coulant de l'huile dans la matrice, en serrant les narines, en retournant le Poulin avec la main, s'il est mal situé, ou qu'il ne présente pas la tête la première. S'il étoit mort, on le tireroit par la première partie qui se présente avec les mains, même avec des cordes qu'on y attacheroit. Lorsqu'une Jument avorte, on doit, pendant quelques temps, la mettre à l'eau blanche, & la nourrir très-légèrement.

Neuf à dix jours après que la Jument aura pouliné, elle est assez rétablie pour la présenter à l'Etalon, & la faire couvrir, si on veut qu'elle porte tous les ans. Il seroit plus avantageux de ne le faire que l'année suivante. Une Jument qui porte & allaite en même temps est plus fatiguée, & les deux Poulins en sont bien moins nourris, partant plus mal constitués.

D ij

Les Poulins doivent suivre leurs meres & tetter pendant quatre ou cinq mois , au moins trois. Lorsqu'on les sevre , on leur donne du foin tant qu'ils en veulent , & deux jointées de son par jour. Pendant tout l'hiver on peut leur mettre dans leur écurie un baquet qu'on aura soin d'entretenir de petit lait. Tous les jours de beau temps on les laissera promener en liberté pendant quelques heures : l'exercice leur est salutaire & indispensable ; enfin , au printemps on les mettra dans les pâturages , dont ils ne sortiront que pour l'hiver.

Il ne faut point panser ni étriller les Poulins avant l'âge de trois ans : jusques-là ils sont trop délicats , & on pourroit les blesser. C'est un abus de la dernière conséquence , & qui n'est que trop répandu ; de faire travailler les Chevaux trop jeunes ; rien ne les rend plus difformes , rien ne les énerve & ne les ruine davantage. Règle générale , jamais Cheval ne doit être travaillé avant qu'il ait pris son plein & entier accroissement de tout point : ce qui arrive

entre quatre & six ans , plutôt pour les gros Chevaux , plus tard pour les fins. L'expérience nous apprend que plus un Cheval est formé , lorsqu'on commence à le travailler , plus il soutient de fatigues , & plus longtemps dure-t-il. Je ne puis donc trop recommander de ne jamais , sous quelque prétexte que ce soit , faire travailler un Cheval avant quatre ans au moins ; autrement un Cheval qui eût pu être beau , vigoureux , & durer dans sa bonté dix-huit ou vingt ans , ne sera jamais qu'une rosse défectueuse , accablée d'infirmités , & usée totalement dès la fleur de son âge. Une attention qui n'est pas moins essentielle , est de séparer les Poulins mâles des femelles à l'âge de deux ans. Ils commencent alors à se sentir , ils s'énerveroient & fatigueroient les pouliches.

Enfin , on doit traiter les Poulins avec la plus grande douceur pour les apprivoiser. On leur levera souvent les jambes , afin de les rendre aisés à ferrer. On leur mettra un bridon , puis une bride , un harnois , &c.

D iij

42 De la Génération des Chevaux:

On les accoutumera , par degrés , au travail;
& on se gardera de les maltraiter : un mou-
vement d'impatience est souvent capable de
les rendre indomptables.



DE LA CONNOISSANCE DES CHEVAUX, DE L'AGE.

L'AGE EST la première chose que l'on doit examiner dans un Cheval. On ne le connoît que par l'inspection des dents : toute autre marque est fautive ou de préjugé.

Les Chevaux ont douze dents de devant, six à la machoire supérieure, six à la machoire inférieure. Peu après sa naissance, il vient au Poulin douze dents de lait courtes, très-blanches, & qui ne sont point creusées.

A deux ans & demi il tombe deux dents du milieu de chaque machoire, qu'on nomme les pinces ; il en revient d'autres à leur place, moins blanches, plus fortes & plus larges, creusées en dessus, & noires au fonds du creux.

A trois ans & demi les deux dents de lait de chaque machoire à côté des pinces, que l'on nomme *mitoyennes*, tombent, & il en revient deux autres de même que les pinces.

A quatre ans & demi, les deux dernières dents de lait, que l'on nomme les *coins*, tombent, & il en revient deux autres. Les coins ne croissent que lentement : à cinq ans & demi ils sont sortis en entier, & le creux noir paroît en dessus.

A six ans, le creux noir que l'on appelle *germe de fève*, est totalement usé, & il n'y paroît plus rien.

A sept ans, le germe de fève des *mitoyennes* disparoît.

A huit ans celui des coins: alors on dit que le Cheval est rasé, & ne marque plus.

Il faut à cet âge avoir recours aux dents de la machoire supérieure qui rasent plus tard.

A neuf ans , le germe de fève des pinces de la machoire supérieure est rempli & effacé.

A dix ans celui des mitoyennes.

A onze ans celui des coins.

Ainsi un Cheval rasé , tant du haut que du bas , a au moins onze ans.

Il est des Chevaux qui conservent une marque noire aux dents ; mais lorsqu'elle n'est pas creusée , elle ne fait rien à l'âge.

Les Chevaux ont quatre autres dents séparées de celles-ci , qui ne sont point plates , mais pointues : on les nomme *crochets*. Il y en a deux à la machoire supérieure , deux à l'inférieure. Les crochets poussent ordinairement avant les coins : ils ne sont point précédés de crochets de lait. Les Juments n'en ont point , ou très-rarement.

Lorsque le Cheval a six ans , le crochet d'en-haut est un peu canelé & creux en dedans.

Dans la vieillesse, les crochets deviennent jaunes & tout usés.

Après onze ans, on ne peut juger de l'âge des Chevaux, que par des marques très-incertaines. Les principales sont :

La longueur des dents, leur rouille & leur crasse; mais il est de vieux Chevaux qui ont la dent très-blanche, lorsque les dents supérieures avancent comme pour sortir de la bouche, quelquefois celles d'enbas, quelquefois les deux rangs ensemble.

Le poil blanc au sourcil, lorsque le Cheval n'est ni gris ni blanc, marque qu'il a au moins quinze ou seize ans, ce que l'on appelle être fillés: j'en ai cependant vû être fillés dès leur jeunesse.

Après onze ans, lorsqu'un Cheval a les jambes bonnes, de la vigueur, & qu'il n'est attaqué d'aucune des infirmités de la vieillesse, on doit peu s'embarrasser de son âge.

§ Lorsque les Chevaux marquent toute leur vie, c'est-à-dire que le creux noir de leurs

dents ne s'efface jamais , qu'ils paroissent toujours n'avoir que quinze ans , on les nomme *Beguts*. On les reconnoît à ce que toutes leurs dents marquent également , & ne sont pas plus remplies les unes que les autres ; ou s'il n'est begut que des dents du coin , par la longueur des dents , par les crochets , & autres signes ci-dessus de vieillesse ; qui , quoiqu'incertains quand ils sont réunis , forment une forte présomption.

En consultant la Table suivante , on verra d'un coup d'œil les marques des différens âges.

| | | |
|---|---|-------------------------------|
| A deux ans & demi les pincés | } | tombent & revien- nent. |
| A trois ans & demi les mitoyennes | | |
| A quatre ans & demi les coins | | |
| A cinq ans & demi les coins au niveau des autres. | | |
| A six ans les pincés | } | du bas |
| A sept ans les mitoyennes | | |
| A huit ans les coins | } | du haut |
| A neuf ans les pincés | | |
| A dix ans les mitoyennes | | |
| A onze ans les coins | } | raffés. |
| | | |

Depuis onze ans jusqu'à l'extrême vieillesse,

Les crochets émouffés, ronds & jaunes.

Les crochets usés au niveau du palais.

Les dents longues & jaunes.

Les dents poussant en dehors.

Les sourcils fillés.



DE L'EXTÉRIEUR DU CHEVAL.

APRÈS AVOIR regardé l'âge , on examinera tout l'extérieur du Cheval, son ensemble, son port, sa forme, enfin tout ce qui peut être vu sans le toucher, & du premier coup d'œil. On se souviendra toujours que je ne parle ici que des Chevaux de trait & de labour.

La tête doit être petite, sèche & haute, ou légère ; les yeux grands, vifs & pleins de feu ; l'encolure relevée, un peu épaisse, sortant du garot imperceptiblement & sans creux, comme d'un coup de hache.

Le garot élevé, peu charnu.

Le poitrail très-large & très-ample.

Les épaules grosses, rondes & charnues.

Le haut de la jambe depuis l'épaule jusqu'au genou, ou le bras, gros & charnu.

La jambe proprement dite, depuis le ge-

E

nou jusqu'au boulet , point trop menue ni trop fine , peu chargée de poil , platte & non ronde , le tendon ou nerf qui est derrière , gros & fort.

Le boulet point éminent ni poussé en avant.

Le paturon court , un peu incliné en arrière du côté du boulet.

Le sabot long , élevé , point plat comme une coquille d'huitre , ni trop épaté.

Le corps doit être court , entre le garot & la croupe.

Le dos plat , ni bossu , ni creux ou enfellé.

La côte ronde & très-ample.

Le flanc plein , & point retroussé.

Le ventre ou le boyau proportionné , sans être ni retiré , ni trop ample & avalé.

La croupe large , ronde , aplatie sur le haut avec un léger sillon dans la direction de l'épine du dos , qui marque les reins doubles.

La queue bien placée, longue & bien fournie de crins.

Les cuisses grosses, rondes, charnues; ce qui rend le Cheval bien gigoté.

Les jarrets larges, bien évidés entre le tendon & l'os, sans tumeur ni grosseur.

Le tendon ou nerf du jarret gros & fort.

La jambe, le boulet, le paturon & le sabot, ainsi qu'au devant. Il ne suffit pas que toutes les parties soient sans défaut chacune en particulier, il faut qu'elles soient proportionnées les unes aux autres. Un petit Cheval ne doit point être monté sur de très-grandes jambes; des jambes fines & foibles ne doivent point soutenir un corps énorme, la tête doit être proportionnée à l'encolure, l'encolure au corps, ainsi des autres. Il ne faut point que l'ensemble soit discordant, & tout doit agir en s'aidant mutuellement. C'est en faisant trotter un Cheval en main, que l'on verra si cette union nécessaire n'est point gênée ni interrompue.

E ij

On examinera si, en trotant, la tête est haute & bien placée.

Si les jambes de devant se levent avec aisance en jettant le pied un peu en dehors.

Si les épaules sont libres & roulantes.

Si le Cheval ne leve point trop les jambes de derrière par un mouvement sec, comme s'il frappoit du pied sur terre; ce qui s'appelle *harper*, & dénote des éparvins secs.

Si le Cheval est bien ouvert du devant & du derrière, c'est-à-dire si les jambes, tant de devant que de derrière, sont assez écartées depuis le poitrail & depuis les jarrets, pour qu'en trotant elles ne s'entremêlent pas & ne se donnent point de coups, ou que le Cheval ne se coupe pas.

Si le Cheval ne boîte point, & s'il ne tire pas une jambe, c'est-à-dire, si une jambe de derrière ne suit pas les autres, qu'elle reste en arrière, & que le Cheval paroisse la tirer après lui.

Si la croupe ne dandine point, c'est-à-dire ne balance ni d'un côté ni de l'autre.

Si dans le plus fort de son mouvement, en l'arrêtant, son arrêt est court & absolu.

Si après avoir trotté ou couru avec vivacité il souffle gros, ou bat beaucoup du flanc; ce qui dénoteroit la pousse ou le flanc altéré.

Enfin, pour dernière preuve, on fera reculer le Cheval à contre-mont, c'est-à-dire sur un terrain en pente; de sorte que la croupe soit plus élevée que le devant: s'il recule aisément, droit, & non de côté, les reins sont forts.

Après cet examen général, on visitera plus attentivement chaque partie, le Cheval étant tranquille. Il en est quatre principales: les yeux, la ganache, les jambes & le flanc.



DES YEUX.

POUR BIEN juger des yeux , il ne faut jamais les considérer au grand jour , au soleil , ni vis-à-vis un mur blanc ou éclatant , mais dans un endroit sombre , & où la lumière soit rabattue , si ce n'est pour une épreuve dont nous parlerons. On se postera en face du Cheval , un peu en dehors du côté de l'œil qu'on veut examiner.

La vitre de l'œil , ou sa superficie doit être nette , claire & brillante , sans blancheur , transparente , de façon qu'on puisse distinguer clairement & nettement deux taches noires qui sont au-dessus du trou de la prunelle , semblables à deux grains de suite.

Toute vitre trouble , rougeâtre , feuille morte par le bas & trouble par le haut , dénote un mauvais œil , lunatique & fluxionnaire.

La tunique d'un blanc verdâtre , mauvais œil on le nomme cul de verre.

L'œil noir & brun dans le fonds , & la vitre trouble , marque un Cheval lunatique , qui n'a pas actuellement la fluxion.

On doit se défier des petits yeux , des yeux cerclés de blanc , des yeux larmoyans , dont les paupières sont enflées.

Toute tache blanche au fond de la prunelle s'appelle un *dragon* , & rend le Cheval borgne. Lorsque les grains de suie qui sont au-dessus de la prunelle , sont confondus , pour ainsi dire , écrasés , & laissent échapper des traînées qui traversent la prunelle , l'œil ne vaut rien.

Enfin , on mettra le Cheval pendant quelques minutes dans un endroit obscur , ensuite on le sortira au très-grand jour ; le trou de la prunelle qui doit être fort large & étendu en sortant de l'obscurité , diminuera & se retrécira visiblement à la grande lumière , si l'œil est bon. Lorsque ce trou reste au même état dans l'obscurité & au grand jour , l'œil est perdu , la lumière n'agit plus & ne fait plus impression sur lui.

DE LA GANACHE.

ON DOIT manier entre les os de la ganache. Cet espace doit être vuide & sans glandes, du moins ni grosses ni dures. Lorsqu'il y en a d'attachées à l'intérieur des os, qu'elles sont fixes, enflées & douloureuses, c'est pour l'ordinaire un signe de morve, surtout le Cheval étant hors de l'âge de la gourme, c'est-à-dire ayant six, sept ans ou davantage. Si les glandes, quoique tumefiées, sont roulantes, ne sont point ou peu douloureuses, ce peut être la suite d'un morfondement & d'un rhume passager. On prendra garde si le Cheval ne jette point par les nazeaux; dans le cas où il jetteroit, de quelle nature est la matière. Voyez la Médecine, art. de la morve & du rhume ou morfondement.



DES JAMBES.

LES JAMBES étant les parties qui travaillent le plus, sont aussi celles qui sont le plus tôt usées & fatiguées. On commencera par examiner celles de devant, en coulant la main entre le tendon ou le nerf & l'os: on ferrera un peu pour sentir s'il n'y a point d'humeur épanchée, & qui cède sous le doigt, marque d'une jambe gorgée & fatiguée.

Si le tendon est gros & détaché.

S'il n'y a point d'inégalités, de grosseur sur l'os ou le canon; ce qui s'appelle un *furos*.

Si le *furos* n'est point du côté du tendon & en dedans; ce qui peut, en augmentant, faire boiter le Cheval.

Si le boulet est bien placé, s'il ne pousse point & n'avance pas plus que le sabot.

Si dans le creux du paturon il n'y a point

de crevasses , de mules traversières , de jart. Voyez Médecine à ces articles.

Si la couronne ne fait pas un bourelet saillant autour du sabot.

Si le pied n'est point encastelé , c'est-à-dire si les quartiers du sabot ne serrent point trop les talons , en retrécissant le derrière du pied.

Si la corne est douce , liante & point cassante , noire plutôt que blanche , sans cercles éminents.

En levant le pied , on verra si la sole n'est point bombée en dehors ; défaut qui fait souvent boiter le Cheval , & rend le pied comble ; ou si elle n'est pas creuse , mais plate , ce qui constitue le pied plat dont le sabot est en écaille d'huitre.

Si la fourchette n'est point grasse ou trop grosse.

Si elle n'est point maigre & serrée , défaut plus considérable que le premier , & qui marque presque toujours l'encastelure.

Si les talons ne sont point trop longs, ou ne s'allongent point en arrière, ce qui tendroit à l'encastelure.

Trop foibles ou cédant aisément lorsqu'on les presse l'un contre l'autre, sujets à être ferrés & à se fouler.

Trop bas, ou qui ont peu d'épaisseur.

Aux jambes de derrière on fera les mêmes observations qu'à celles de devant, si ce n'est que le jarret mérite une attention particulière. On remarquera si les jarrets ne sont point mols, c'est-à-dire s'ils ne balancent point & ne se jettent point en dehors lorsque le Cheval marche, ce qui marque beaucoup de foiblesse au train de derrière.

S'ils ne sont point pleins, chargés d'humeurs, ou pas bien évidés entre le tendon & l'os.

Enfin, s'ils n'ont aucun des vices auxquels cette partie est sujette, tels qu'éparvin, courbe, vessigon, &c. Voyez Médecine, tumeurs des jarrets.

DES FLANC S.

LA CONNOISSANCE du flanc est une des plus importantes. C'est par son inspection que l'on découvre si le Cheval a le flanc altéré, ou s'il est attaqué de pousse. Voyez Médecine, art. de la pousse.

Les Chevaux qui ont le flanc trop long ; c'est-à-dire dont la dernière côte ne descend pas assez bas , ou est trop éloignée de l'os de la hanche , n'ont point de corps , ou le perdent aisément.

Lorsque le flanc & le ventre d'un Cheval sont retroussés comme le ventre d'un levrier , le Cheval est dit n'avoir point de corps ou être étroit de boyau. Ces Chevaux sont délicats au manger , & ont trop d'ardeur , ce qui les ruine en peu de temps.

Tels sont les principaux défauts dont le Cheval est attaqué , & dont on doit se défier lorsqu'on le visite. Il en est encore quelques autres , mais qui ne lui ôtent rien , ou très-peu

très-peu de sa bonté, ainsi je n'en parlerai point. Quelques-uns sont si rares qu'à peine peut-on en trouver des exemples, tel est la chute de la langue. Cette partie en quelques Chevaux est tellement coupée par les filets, bridons, ou quelquefois rongée par des chancres qu'elle ne tient plus qu'à un filet; elle peut être séparée totalement & tomber, ce qui entraîneroit la perte de l'animal qui ne pourroit plus avaler.

On examinera encore si le Cheval n'a point le tic; mauvaise habitude, qui lorsqu'il mange, lui fait appuyer les dents supérieures sur le bord de la mangeoire en rotant, ce qui lui fait perdre partie de sa nourriture, le dessèche, & le mène à la pousse. On reconnoît ce défaut aux dents supérieures qui sont usées par le bord extérieur; de sorte que leur superficie n'est plus unie, mais comme rongée & éclatée.

On verra si le fourreau est large & ample: les Chevaux qui l'ont étroit & serré, sont sujets aux retentions d'urine pour peu

qu'ils fatiguent. Une marque de foiblesse est lorsque le Cheval pisse dans son fourreau.

Si le Cheval est hongre, on examinera s'il a été bien coupé, s'il est bien guéri, & s'il ne reste aucun ulcère, aucune humidité.

Enfin, on lui levera les pieds, & on frappera sur les fers, pour s'assurer s'il est aisé à ferrer.



A V I S SUR LA FERRURE.

LE FER n'est inventé que pour conserver la corne du sabot, nullement pour défendre la sole & la fourchette.

La sole est la femelle du foulier. Plus elle fera épaisse & dure, moins le Cheval court de risques, moins il sera blessé par les graviers, les chicors & les clous de rue.

La fourchette est un corps spongieux & flexible qui s'imprime sur le terrain, rend par-là le Cheval plus ferme dans sa marche, & empêche par sa mollesse & son élasticité l'étonnement ou l'ébranlement du sabot.

De ces principes il suit que la fourchette doit poser sur terre, par conséquent que le fer ne doit point être trop épais; qu'il faut bannir entièrement les crampons, lesquels en élevant le pied le tiennent en l'air, &

F ij

P'empêchent de se porter à plat sur un terrain solide : ce qui fatigue la jambe obligée de soutenir à force de tendon tout le poids du corps, à peu-près comme un homme qui marche sur la pointe du pied. Par la même raison les éponges ou les extrémités, les cornes du fer doivent être très-amincies.

Le fer doit suivre exactement le tour de la corne du sabot, & finir avec elle, ne point s'allonger du côté des talons, encore moins les passer ou les déborder. Les clous doivent être à lames minces, afin de ne point éclater la corne, à têtes un peu pointues, ce qui les fera servir de crampons sans en avoir les inconvénients. Moins il y a de fer, moins le Cheval glisse ; d'ailleurs étant plus léger, il fatigue moins la jambe par son propre poids.

Jamais il ne faut parer la sole, elle ne peut être ni trop épaisse ni trop dure. Jamais on ne doit creuser entre les quartiers & la fourchette. Il faut simplement parer la corne seule du sabot, afin que le fer la joigne exactement. On évitera avec soin de poser

le fer trop chaud ou de bruler la corne ,
ce que font la plupart des Maréchaux pa-
resseux ou mal-adroits. Rien ne fait plus de
tort aux pieds en les dessechant. On suivra
cette méthode pour ferrer les pieds sains &
qui sont bien conformées. A l'égard de ceux
qui ont des défauts qu'on peut corriger par la
ferrure , ou qui en demandent une particu-
lière , il ne sera pas difficile d'après les prin-
cipes ci-dessus de juger des changemens que
l'on doit faire pour s'accommoder aux di-
vers défauts de conformation ; mais on sui-
vra toujours , le plus qu'il sera possible , la
méthode que je viens d'indiquer , comme la
plus conforme à la nature.



METHODE POUR COUPER LES CHEVAUX, ET COUPER LA QUEUE.

ON coupe les Chevaux à tout âge. Les Chevaux de trait doivent être coupés plus tard que les Chevaux fins & de selle. Peu importe qu'ils aient la tête moins fine & plus grosse. On leur fera cette opération quelque temps avant de les mettre au travail, c'est-à-dire entre trois & quatre ans, pourvu cependant qu'on ait soin jusques là de les séparer des Juments & même des hongres. Ils en auront plus de force & plus de vigueur. Après avoir abbatu le Cheval de façon qu'il ne puisse faire aucun mouvement, on ouvrira les bourses avec un rafoir, on en fera sortir les testicules : on liera fortement le cordon spermatique avec un fil double ciré, d'un nœud qui ne puisse couler, puis on enlèvera le testicule entre lui

& la ligature, si on n'aime mieux ferrer le cordon spermatique entre deux courts morceaux de bois fortement liés aux extrémités, que l'on détachera cinq ou six jours après l'opération.

La méthode de brûler avec un fer rouge après l'amputation du testicule est plus sujette à inconvénient. L'opération faite, on baignera les bourses avec du vinaigre. Lorsqu'il survient une enflure considérable, on mènera le Cheval à l'eau, de façon que la partie en soit couverte, ou si le froid étoit grand, on la baignera deux ou trois fois par jour avec du vinaigre. Si la fièvre survenoit, voyez l'article de la fièvre. Pour couper la queue, opération que je ne conseille pas, parce qu'elle est inutile, on la placera sur un billot, on cherchera la jointure des nœuds : on y posera le tranchant de l'instrument, & d'un coup ferme de maillet on séparera le tronçon. On laissera saigner pendant quelques minutes, puis l'on appliquera sur la blessure de la vessie de loup en assez grande épaisseur, pour que le sang

ne la pénétre pas. On peut avoir l'attention d'incliner le dos de l'instrument du côté du bas de la queue, afin qu'elle soit coupée en biseau, ce qui la fera porter plus haute. On attachera le Cheval de façon qu'il ne puisse se frotter & enlever la vesse de loup colée au tronçon, l'hémorragie s'ensuivroit. Enfin, l'on se gardera de placer l'instrument avec lequel on coupe, sous la queue, étant alors obligé de donner le coup de maillet sur la queue même : on risqueroit de la meurtrir & d'en écraser les chairs, ce qui pourroit occasionner des accidents & la gangrène.

Ceux qui seroient curieux de faire porter la queue en trompe ou à l'Angloise, après l'avoir coupée de la longueur convenable, feront trois incisions transversales jusqu'à l'os ou jusqu'à ce qu'on entende un petit craquement qui marque que le tendon est coupé, sous la queue près du fondement, à un pouce l'une de l'autre en descendant, de chaque côté du canal qui règne le long, & au milieu du tronçon, afin d'éviter les vais-

seaux qui y sont logés. On retroussera le tronçon, & on l'assujettira sur la croupe en l'attachant sur une espee de petit harnois bien fixé, tant avec des sangles qu'avec un poitrail : on le laissera en cet état, de sorte qu'il ne puisse se déranger en aucune façon, jusqu'à ce que les incisions soient cicatrisées. Pour y parvenir, on les pansera avec des tentes trempées dans l'esprit de vin que l'on introduira dans les incisions après les avoir couvertes de resine en poudre.

Toutes ces opérations ne doivent s'exécuter que dans une saison tempérée où il ne fasse ni trop chaud ni trop froid.

INDICATIONS GENERALES SUR LA SAIGNE'E ET SUR LES REMEDES.

JAMAIS on ne doit saigner ni médicamenter les Chevaux sans nécessité & par précaution, comme au printemps lorsqu'on les met au verd, &c. à moins qu'on ne voie une disposition prochaine & assurée qui l'exige; telle, par exemple, qu'un Cheval extraordinairement gras que l'on seroit obligé de livrer à des travaux violens pendant les plus grandes chaleurs: il seroit en pareil cas prudent de le préparer par le régime, par des saignées, &c.

On doit s'assurer de la quantité de sang qu'on tire, en le recevant dans un vase. D'ailleurs, l'inspection du sang apporte de grandes lumières sur la nature des maladies. Un sang noir, dur & sec, dénote l'inflammation & la nécessité de réitérer la saignée. Un sang purulent & dissous marque pour l'ordinaire la nécessité des remèdes

acides opposés à la putréfaction & à la malignité des humeurs.

La saignée commune est de deux pintes ou quatre livres de sang.

On doit saigner plutôt avec des flammes larges qu'avec de trop étroites. La saignée est moins baveuse & moins sujette à produire des tumeurs à l'endroit piqué.

On reconnoît qu'une artère est ouverte lorsque le sang sort en dardant & par jets. Celui qui coule par la veine, tombe continuellement & avec uniformité.

Lorsque par blessure ou par opération il survient hémorragie, pour l'arrêter plus aisément, & ne point être aveuglé par l'abondance du sang, on doit, si la partie le permet, appliquer une forte ligature jusqu'à ce qu'on ait préparé les remèdes propres & achevé le pansement.

Si c'est une veine qui fournit l'hémorra-

gie, l'ouverture doit toujours se trouver entre la ligature & le cœur de l'animal; si c'est une artère, la ligature au contraire doit toujours se trouver entre le cœur & l'ouverture. Dans les parties telles que les jambes, la queue, que l'on peut fortement ferrer sans peril, on ne fait point attention à cette différence, parce qu'alors on batte ensemble & veine & artère.

On saigne à toutes les veines, mais plus communément & plus aisément à celles du col. On doit par cette raison les préférer, l'efficacité étant la même. Tous les remèdes liquides donnés intérieurement, doivent être pris un peu chauds ou tièdes, le matin lorsque l'estomac est vide: s'ils n'operoient pas, & que le Cheval devint gonflé, on le promeneroit doucement pour en aider l'effet, & on lui donneroit des bols apéritifs de nitre. On le fera boire abondamment; & s'il refusoit l'eau tiède, on lui en donnera de la froide, plutôt que le laisser sans boire, une ample boisson étant nécessaire,

Si le remède procuroit une évacuation trop considérable ou trop long-temps continuée, ce qu'on appelle une *superpurgation*, on l'arrêteroit avec des cordiaux, tels qu'une once de diascordium dans une chopine de vin, de la thériaque, &c. Les pilules ou bols doivent être ovales, & ne pas excéder la grosseur d'un œuf : on les trempera dans l'huile pour les faire passer plus aisément. Avant de donner un lavement, sur-tout lorsque le Cheval est très-resserré, on l'ouvrira, c'est-à-dire qu'avec la main ou deux doigts trempés dans l'huile, & qu'on introduira dans le fondement, on nettoiera le gros boyau des excréments durcis, qui peuvent s'y trouver, & empêcheroient le lavement de pénétrer.

Le lavement est ordinairement de deux pintes de décoction quelconque, lorsqu'il est employé pour évacuer & laver; mais lorsqu'il est nécessaire qu'il séjourne dans les intestins, & qu'il ne soit point rendu, on le réduit à une pinte : tels sont les lavements nourissants de lait, de bouillon gras, ou

G

ceux qui servent à enduire les intestins excoriés & à resserrer : ils doivent tous être donnés tièdes.

On applique le feu comme fondant ou comme restrainctif. On s'en sert aussi pour ouvrir des tumeurs molles ou abcès, pour lors il prend le nom de *bouton de feu*, & il se donne avec un fer pointu rougi au feu. Comme fondant il est en usage pour résoudre les tumeurs invétérées & endurcies, telles que les éparvins, furos, &c. En ce cas on applique l'instrument ou le couteau avec lequel on le donne, plus ou moins profondément dans la tumeur, suivant sa dureté, & le lieu où elle se trouve située.

Comme restrainctif, c'est-à-dire, pour resserrer des humeurs épanchées, telles que dans les jambes gorgées, les efforts, écartis, &c. le couteau ne doit jamais percer ni détruire la peau ou le cuir. On doit plutôt repasser plusieurs fois que de tomber dans cet inconvénient. La peau ne doit être brûlée que jusqu'à ce qu'elle soit couleur de

cérise. Pour cela les fers ou couteaux de feu doivent être rouges, jamais ardents ni flam-bants. On donnera le feu de manière qu'il puisse opérer sur toute la partie à laquelle il est appliqué ; ce qui détermine le choix des figures que l'on emploie, aux jambes en plume, à l'épaule en roue, &c.

Quelquefois pour rendre le feu plus actif, on passe dans les raies de feu, de l'huile de vitriol avec les barbes d'une plume, c'est-à-dire légèrement, & l'on les couvre d'une emplâtre de poix nommée alors *Cirouënné*. Lorsque l'escarre est tombée, on panse la plaie à l'ordinaire.

On peut faire travailler un Cheval auquel on vient de donner le feu, pourvu que ce soit avec modération : mais il est encore mieux d'attendre sa parfaite guérison.



DE LA GOURME.

LA GOURME est une purgation à laquelle la nature a assujetti tous les Chevaux, ainsi que les hommes à la petite verole. Elle se jette à tout âge, mais plus ordinairement & avec moins de danger dans la jeunesse, c'est-à-dire depuis un an jusqu'à quatre ou cinq. Elle se déclare par le gonflement des glandes qui sont entre les deux os de la gâche près le gosier. La plus bénigne est celle dans laquelle ces glandes s'ouvrent & suppurent, & où il coule par les narines une matière blanche en caillots. Quelquefois cette matière se jette sur différentes parties, telles que les jambes, les pieds, &c. Elle y forme des dépôts qui s'abcèdent & suppurent. Dans les vieux Chevaux, ces abcès deviennent souvent intarissables : guéris d'un côté, ils reparoissent d'un autre. Il est donc très-avantageux d'exciter la gourme aux Chevaux, & la leur faire jeter parfaitement dans leur jeunesse. Comme elle se communique aisément, lorsqu'un Poulin

en est attaqué, dans une saison tempérée & favorable, il est à propos de le mettre avec ceux qui n'ont point encore jetté, & de ne le point séparer ; tous pour la plupart s'en trouveront attaqués dans l'âge & dans les circonstances favorables, en seront délivrés : car cette purgation bien complète n'arrive qu'une fois pendant la vie de l'animal.

On aidera & on hâtera la maturité des glandes, en les tenant extrêmement grasses. On se servira à cet effet de vieux oint par le plus rance, & l'on enveloppera la partie d'une peau de mouton, le poil en dedans, pour la tenir très-chaudement. Pour l'ordinaire, après quelques jours, l'écoulement par les narines se déclare & les glandes suppurent : on entretiendra cet état jusqu'à ce qu'elles soient entièrement fondues ; & pour exciter la chaleur intérieure propre à le soutenir, on nourrira le Poulin de foin & d'aveine dans laquelle on mêlera une once de fleurs de soufre. Si la tête est pesante, les yeux tristes, les narines embarrassées, la respiration gênée, on nourrira avec le son

G iij

bouilli & tiède ; la fumée humide qui s'en élève , pénétrant dans les narines , en détachera la matière épaisse qui les obstrue , & en procurera l'écoulement. On pourra même injecter avec une seringue de l'eau tiède , afin de les nettoyer. Si la fièvre survenoit , voyez l'article des fièvres.

FAUSSE-GOURME.

LORSQU'UN reste de gourme se déclare dans les vieux Chevaux par des abcès qui se jettent d'une partie sur une autre , on doit avec les remèdes extérieurs employés pour les tumeurs , se servir de ceux qui , pris intérieurement , purifient le sang , surtout des remèdes mercuriaux & antimoniaux , tels que l'éthiops mineral une demi-once , ou le foie d'antimoine une once ; l'un ou l'autre mêlé avec le son mouillé. Pour boisson , de l'eau de chaux , ou une décoction de rapures de bois de gaïac.

DE LA MORVE.

LA MORVE est un écoulement de matière purulente, soit par une narine, soit par les deux, produit par l'ulcération de la membrane qui tapisse l'intérieur du nez. Cette matière est blanche, verdâtre ou noirâtre, quelquefois mêlée de sang. Cette maladie est très-contagieuse, elle se communique par l'haleine du Cheval attaqué, respirée par ceux qui sont sains. Ainsi on doit le séparer exactement. Avant les expériences de M. de la Fosse, ce mal étoit regardé comme incurable; & même l'est-il lorsqu'on le laisse invétérer, & qu'on lui donne le temps de carier les os du nez, & de corrompre la masse du sang. Il est toujours accompagné & déterminé par l'enflure & la dureté des glandes de la ganache, lorsqu'elles ne roulent point, mais sont attachées fixement à l'intérieur des os. La guérison ne peut s'opérer que par le secours des injections; & comme elles ne pourroient pénétrer jusqu'au siège du mal qui se trouve

dans les cavités de la partie supérieure du nez , on est obligé de les ouvrir avec un trépan , à deux doigts environ à côté de l'angle interne de l'œil , & sur la même ligne vers l'autre œil. Avec le secours du même instrument on fera une contr'ouverture au bas & au-dessous de l'os de la joue , en le dirigeant vers le haut. De l'ouverture supérieure à l'inférieure , on passera un stilet pour établir la communication de l'une à l'autre. Par le moyen de cette opération on injectera par l'ouverture supérieure une décoction d'aristoloche & de centaurée , dans une pinte de laquelle on dissoudra deux onces d'égyptiac & de teinture de myrrhe. Elle coulera par l'ouverture inférieure & par les narines ; que l'on aura soin de tenir fermées quelques moments pour laisser séjourner l'injection. Lorsque la matière s'épaissira & deviendra plus nette , moins purulente & moins abondante , on se servira d'une injection d'eau d'orge mêlée avec la teinture de myrrhe & le miel , puis on desséchera , pour compléter la cure , avec l'eau alumineuse ou l'eau de chaux. On empêchera pendant le traite-

ment les ouvertures de se fermer, en y introduisant un tuyau de plomb, ou un petit bouchon de liège ciré. La guérison ne sera parfaite qu'après quelques semaines. Pour la favoriser, on fera prendre chaque jour une pinte ou trois chopines d'une forte décoction de gaïac, avec l'éthiops minéral demi-once, ou foie d'antimoine une once, mêlé dans le son mouillé.



DU REFROIDISSEMENT.

Tous les changements subits, principalement du chaud au froid, peuvent occasionner le refroidissement. Cette maladie s'annonce par la toux. Les yeux sont humides & larmoyants, les glandes de la ganache & celles des oreilles gonflées. Il survient un écoulement par les narines, une espèce de râle en respirant : quelquefois, lorsque le mal est violent, la fièvre & le dégoût s'y joignent. S'il n'y a point de fièvre, on commencera la cure par la saignée, on tiendra le cheval chaudement, & on lui mêlera dans son aveine deux onces de fleurs de soufre. Lorsque la fièvre se trouve jointe, on aura recours au nitre ou salpêtre, ainsi qu'à l'article de la fièvre. Mais on se gardera de tous les remèdes chauds employés ordinairement en pareille circonstance. La chaleur extérieure, le soufre & le régime humectant de son mouillé avec l'eau tiède, ou de la farine d'orge, suffisent.

DE LA FIEVRE.

LES MARQUES auxquelles on reconnoît la fièvre, sont la violence & la fréquence du pouls ; en appliquant la main sur les côtes au défaut de l'épaule gauche, on sent le cœur battre. Lorsque ses battemens excèdent le nombre de quarante par minute, que d'ailleurs le Cheval paroît malade, il y a fièvre. Différens symptômes l'accompagnent & la caractérisent. Dans la plus simple, les flancs battent, les yeux sont rouges & enflammés, la langue sèche ; la respiration est vive, le souffle gros ; le corps a plus de chaleur qu'à l'ordinaire. Le Cheval perd l'appétit, fiente peu : ses excréments sont durs & en marons ; son urine qu'il rend avec difficulté, est très-foncée. On commencera par tirer deux ou trois pintes de sang, suivant la force de l'animal, puis on le traitera avec les bols de salpêtre mêlé avec le miel ; on lui en fera prendre trois fois par jour, une once de salpêtre avec suffisante quantité de miel chaque fois. On le mettra à l'eau

blanche, dans chaque seau de laquelle on dissoudra une once de salpêtre, & on le nourrira de son bouilli, ou de son mouillé. Lorsqu'après un jour ou deux la fièvre continue, on réitérera la saignée, on continuera l'usage du salpêtre en bol & en boisson; & si les excréments sont durs, on donnera des lavements composés avec trois pintes d'eau d'orge, deux poignées de feuilles de guimauve, en certains endroits, *vive-marne*, ou si elle est rare, de mauve ou *fromageot*, réduites à deux pintes, auxquelles on ajoutera une chopine d'huile la plus commune & une poignée de sel. Mais la principale attention doit être de faire boire de l'eau nitrée ou de salpêtre, le plus qu'il sera possible. On aura soin de ne point trop couvrir le Cheval; & lorsqu'il commencera à manger, on le promènera quelques moments chaque jour: on évitera soigneusement tous remèdes spiritueux & échauffants.

Une autre fièvre beaucoup plus dangereuse que celle-ci se manifeste par une fièvre lente & sourde qui produit une langueur &

un

un affaïssement général. Tantôt l'animal est brûlant, tantôt froid; les yeux sont tristes & languissants, humides; la bouche est continuellement humectée d'une bave glaireuse qui dégoûte le Cheval, & l'empêche de boire & de manger. Pour l'ordinaire le ventre est libre, les excréments mols & humides, l'urine pâle & peu colorée, tantôt abondante, tantôt en petite quantité. Lorsque l'appétit diminue sensiblement de jour en jour jusqu'au point de refuser tout aliment, c'est un mauvais signe. On observe une irrégularité marquée dans les symptômes qui accompagnent cette fièvre. On commencera la cure par de petites saignées, qui n'excéderont pas une pinte ou trois chopines de sang, que l'on réitérera suivant la plénitude, l'oppression ou l'inflammation qui surviendroient. On fera boire une grande quantité d'eau nitrée, & pour nourriture, de la farine d'orge mouillée, avec peu de foin par le meilleur. Lorsque, malgré ces remèdes, la fièvre augmente, que les excréments sont délayés, puis d'une consistance ferme, que la bouche continue à être glaireuse, la

H

peau, tantôt sèche, tantôt humide, le danger est très-grand, & il faut avoir recours au vinaigre, remède spécifique dans toutes les maladies inflammatoires & putrides, tant extérieures qu'intérieures.

On fera prendre, sans perdre de temps, le breuvage suivant : un gros, & jusqu'à deux, de camphre dissous dans une once d'esprit de vin rectifié, que l'on mêlera peu à peu avec une chopine de vinaigre distillé pour donner en deux doses. Si le Cheval est constipé, on fera usage des lavements ci-dessus. Si l'urine coule trop abondamment, & que le flux soit immodéré, on le retraindra avec l'eau de chaux; au contraire, s'il y avoit rétention, on emploieroit le bol fait avec une once de nitre ou salpêtre incorporé dans une demi-once de térébenthine. On fera prendre par-dessus cette pilule une décoction de guimauve adoucie avec le miel, le tout deux ou trois fois par jour. Lorsque malgré ces soins la fièvre augmente, qu'il coule par les narines une morve verdâtre ou rougeâtre, que la maigreur survient, qu'il arrive en-

flure aux jointures, que les glandes sous la ganache se gonflent ; qu'enfin il survient un dévoiement de matières noires , très-puantes , le Cheval est désespéré , & dans un danger éminent.

En général dans toutes les espèces de fièvre on doit commencer par saigner , laver par la boisson abondante d'eau nitrée , rafraîchir avec les bols de nitre ou salpêtre & le vinaigre , procurer & rétablir la transpiration par le camphre. Par l'observation du pouls on distinguera le plus ou moins de force de la fièvre. On sentira ses battemens, soit avec la main appliquée sur le cœur, soit en posant le doigt sur une artère quelconque, tant du col que de toute autre partie. Il bat environ quarante fois par minute : lorsque ce nombre augmente, il y a plus ou moins de fièvre ; lorsqu'il va jusqu'à cinquante, la fièvre est considérable.



MORFONDEMENT OU TOUX HUMIDE, ET CONSOMPTION.

LE MORFONDEMENT dans les Chevaux est ce qu'est le rhume dans les hommes. Le Cheval qui en est attaqué, touffe fréquemment, respire difficilement, les naseaux sont embarrassés & bouchés par une morve épaisse, blanche, qu'il jette par morceaux, sur-tout lorsqu'il vient de boire, qu'il commence ou finit de travailler. Les glandes de la ganache sont grosses & gonflées ; on entend un sifflement ou une espèce de râle dans son gofier. Tout Cheval qui jette quelque matière que ce soit par les naseaux, doit être séparé des autres, qui en lechant cette matière, ou la respirant, ne manqueroient pas d'être attaqués par le même accident. On tiendra le Cheval morfondu très-chaudement, on graissera les glandes de la ganache avec du vieux oint, & on les enveloppera d'une peau de mouton, le poil en

dedans. On aura soin de lui nettoyer souvent les naseaux, même y seringuer un peu d'eau tiède pour les dégager & procurer la sortie de la morve en la détachant. On lui donnera quelques lavemens émolliens, l'eau blanche un peu tiède pour boisson, dans laquelle on fondra une petite poignée de nitre ou salpêtre par chaque seau, & pour nourriture la farine d'orge mouillée d'eau tiède; du verd, si on peut lui en donner au raelier, ou un peu de foin & de la paille mouillée & arrosée, sur-tout du foin. Ordinairement, lorsque les glandes de la ganache sont fondues, la toux cesse, & le Cheval est guéri: mais si la toux devenoit opiniâtre, que l'oppression s'y joignit, on feroit d'abondantes saignées, répétées suivant la force de l'oppression, celle du Cheval, & son âge plus ou moins avancé. Tous les jours on donnera le bol suivant :

Alfa fatida deux onces, ail quatre onces, fleurs de soufre deux onces, gaudron quatre onces. Faire du tout une pâte pour six bols, avec suffisante quantité de miel.

H iij

On aura soin de promener le Cheval en plein air , & de lui faire garder un régime exact. On ne doit point laisser trop manger à la fois les Chevaux sujets à la difficulté de respirer. On leur donnera leur nourriture en petite quantité , & plutôt souvent répétée , que leur permettre de se remplir excessivement , & d'avoir le ventre gros & tendu. On mouillera tout ce qu'on leur donnera. Lorsque la toux ne cède à aucun remède , que le Cheval perd l'appétit , maigrit & s'affoiblit , c'est une marque de consommation. Les poumons sont remplis de grosseurs nommées *tubercules* ou *vomiques* , qui venant à maturité , souvent étouffent le Cheval par la quantité du pus qu'elles fournissent , ou dégèrent en ulcère qui fait périr le Cheval de maigreur & d'épuisement. Lorsque l'on soupçonne qu'il se forme des tubercules , que le Cheval tire à la consommation , lorsque sa vue est chargée , ses oreilles & ses pieds chauds , qu'il touffe avec violence & par accès , qu'il s'ébroue beaucoup en se plaignant , qu'il a un battement de flanc , que quelquefois il jette

par les narines des caillots de matière jaunâtre, qu'il mange le foin avec peu d'appétit, il faudra tirer une chopine de sang toutes les fois qu'on appercevra une oppression plus forte qu'à l'ordinaire. On mettra le Cheval au verd en plein air. C'est un des remèdes le plus naturel, un des plus efficaces pour toutes les toux de quelque espèce qu'elles soient. Les remèdes mercuriaux sont excellents ; mais comme ils sont très-couteux, je n'en ai prescrit aucun. Cependant en voici un dont on peut faire usage dans tous les cas, & le plus aisé à composer & à employer.

Prenez cinabre d'antimoine une livre en poudre très-fine. Ajoutez la même quantité de gomme de gaïac & de nitre ou salpêtre.

On donnera une once de cette poudre deux fois par jour, que l'on mêlera avec du foin ou de la farine d'orge mouillée.

Un excellent remède qui n'est pas cher, &

qui peut remplacer tous les autres & en tenir lieu dans toutes les espèces de toux humides, seches, invéterées, est l'eau de goudron, dont on fera boire au Cheval à son ordinaire. En voici la recette :

Prenez deux livres de goudron, sur lesquelles vous verserez dix ou douze pintes d'eau que vous remuerez avec un bâton pendant un demi-quart d'heure: vous laisserez reposer. Quand le marc sera tombé à fond, vous verserez l'eau dans un autre seau pour boisson.

Ce marc de goudron pourra servir aux usages ordinaires auxquels on emploie le goudron. Lorsqu'après des apparences de guérison le Cheval a de fréquentes rechûtes, qu'il jette par les naseaux une morve jaunâtre & de la matière en caillots, qu'il est presque toujours en sueur, qu'il râle en toussant, que le mouvement du flanc est redoublé, il y a peu d'apparence de guérison; il vaut mieux abandonner le Cheval que d'essayer de nouveaux remèdes, qui occasionneroient une dépense inutile.

LA POUSSE.

La pousse est une maladie qui n'attaque ordinairement que les Chevaux d'un certain âge. Elle ne se manifeste guères avant huit ou neuf ans, lorsque le Cheval a pris son parfait & entier accroissement. Comme c'est un vice de conformation dans la poitrine & les parties qu'elle renferme, ce mal bien déclaré est incurable : on ne peut procurer que du soulagement, ou donner des préservatifs avant qu'il soit formé. Un Cheval gros mangeur, qui boit beaucoup, dont le ventre est toujours très-rempli, est plus sujet à la pousse, qu'un autre de moindre appétit. Presque tous les Chevaux qui ont une disposition prochaine à devenir pousifs, sont atteints d'une toux sèche & opiniâtre, sans perdre l'appétit ; au contraire ils mangent beaucoup, même leur litière, & boivent encore plus. Bientôt il leur survient une grande difficulté de respirer, pour peu qu'ils fassent de mouvements violents, ils soufflent avec bruit, le battement du flanc

est redoublé, c'est-à-dire, que lorsque le flanc s'élève par la respiration, il retombe subitement, se relève un peu & retombe de nouveau, en formant une espèce de canal le long du côté. Alors la pouffe est déclarée, on ne peut que la soulager, jamais la guérir radicalement. Aussi-tôt qu'on apperçoit les symptômes ci-dessus, la toux sèche & l'appétit dévorant qui précèdent la pouffe, on peut quelquefois la prévenir ou l'adoucir, lorsqu'elle est formée par le traitement suivant.

On saignera le cheval, puis on lui fera prendre deux ou trois fois la semaine, avant qu'il ait mangé, le breuvage qui suit.

Prenez deux cuillerées de goudron que vous mêlerez avec un jaune d'œuf, puis le dissoudrez dans une pinte moitié eau, moitié vin, pour un breuvage.

Le verd pris en plein air est d'un très-grand secours. Mais il faut que le pâturage soit

sec & peu fourni d'herbage, & qu'on y laisse le Cheval continuellement. Les pâturages gras fournissant une herbe épaisse & succulente, le Cheval mange en trop grande quantité, son ventre est toujours rempli; ce qui est pernicieux, & change souvent une toux sèche en pouffe déclarée. Ainsi ceux qui n'auront point de pâturages secs & peu abondants, donneront le verd à l'écurie avec de l'orge ou autre herbage, en le ménageant de façon que le Cheval ne soit jamais rempli. Lorsqu'on sera obligé de le nourrir au sec, toute sa nourriture, foin, paille, farine d'orge ou aveine, sera mouillée avec l'eau pure, ou pour mieux faire, s'il est possible, avec de l'urine, le foin principalement qu'on lui épargnera beaucoup. On lui découpera dans son aveine deux ou trois têtes d'ail, ou bien l'on écrasera trois onces d'ail dans une pinte de lait coupé par moitié d'eau, que l'on fera bouillir pour un breuvage, prendre de deux jours l'un au matin pendant quinze jours. Un exercice & un travail modéré feront encore du bien au Cheval pouffif. Ceux qui pourront ou vou-

dront faire quelque dépense, emploieront encore les bols suivants à prendre tous les matins à la grosseur d'un œuf.

Gomme ammoniac, galbanum & assa-fetida de chacun deux onces, squille ou oignon marin quatre onces, cinabre d'antimoine six onces, dont on fera une pâte avec du miel & une demi-once de safran.



APOPLEXIE

APOPLEXIE, Léthargie, Epilepsie, Paralyse, & Maladies convulsives:

DANS L'APOPLEXIE, le Cheval tombe subitement sans autre mouvement que celui des flancs. Cet accident est annoncé par les yeux larmoyants, quelquefois enflammés, une grande foiblesse, la perte de l'appétit, la tête extrêmement pesante. Lorsque ce mal est produit par des coups sur la tête, des blessures ou un amas de matière dans le cerveau, aux symptômes précédents se joint une espèce de frénésie dont les accès prennent sur tout après que le Cheval a mangé. Lorsqu'il tombe subitement, qu'il a un battement de flancs violent, qu'après une ample saignée il ne peut se relever, rarement il en revient. On ne peut dans cette maladie saigner trop promptement, ni trop copieusement, on tirera quatre ou cinq pintes de sang, & l'on ouvrira plusieurs veines à la fois, on relevera la tête en la soutenant avec beaucoup de litière. Si le Cheval

I

réfiste à l'accès , on lui fera plusieurs setons ; num. 38. on lui donnera soir & matin des lavements composés d'une forte décoction de séné , dans laquelle on fondra beaucoup de sel. On lui soufflera dans les naseaux de la poudre de betoine ou d'euphorbe , du poivre ou du tabac d'Espagne. Enfin on le purgera deux ou trois fois avec le purgatif , num. 35. & on lui fera prendre dans la nourriture mouillée , pendant un mois tous les jours , une once de limaille de fer mêlée par moitié de soufre.

Lorsque cette maladie vient de plénitude , de trop de nourriture ou de défaut d'exercice , il suffit , pour la guérir , de mettre le Cheval à l'eau blanche & à la farine d'orge , lui faire quelques saignées médiocres. Dans la léthargie la tête est très-pesante , le Cheval semble dormir continuellement , & la nourriture lui reste à la bouche , souvent il l'avale sans la mâcher. On donnera beaucoup de lavements émollients , num. 39. On le mettra à l'eau blanche & au son bouilli , & on lui fera prendre deux

fois par jour la pilule pour les nerfs, num. 4. s'il est constipé, on le vuidera avec la main. Si l'on remarquoit des vers dans ses excréments, voyez l'article des vers. Dans l'épilepsie le Cheval chancelle & tombe subitement, ses yeux sont fixes, il n'a point de sentiment, il se vuide involontairement, quelquefois il reste sans mouvement en étendant les jambes comme s'il étoit mort, on n'apperçoit qu'un violent battement de flanc, quelquefois il se débat, a des convulsions si fortes qu'il mord la litière & la terre. Il reste quelques heures en cet état, puis se relève en santé, ayant seulement la bouche pleine d'écume. Ces accidents sont produits par des coups sur la tête, par un exercice violent, par trop de sang. Dans ces cas il faut saigner, donner des lavements émollients. Si le Cheval est maigre & fortrait, on s'abstiendra des saignées, on le nourrira de farine d'orge bouillie & d'eau blanche, avec le meilleur foin ou le verd, si la saison le permet.

LE VERTIGO TRANQUILLE.

LE CHEVAL attaqué du vertigo tranquille, a la tête lourde & pesante. Il ne peut la porter, & s'appuie sur sa longe, ou contre tout ce qu'il trouve. Si on le fait marcher, il chancelle, tourne & tombe. En cherchant à s'appuyer sur le front, il se donne de violents coups de tête contre les murs, & tout ce qu'il rencontre. Enfin il est dans un assoupissement & un affaïssement général. Pour éviter les inconvénients des coups qu'il se donne, on doit le placer dans un lieu vuide entre deux piquets, l'attacher avec deux longes, par l'une à un des piquets, par l'autre au second, de sorte qu'il se trouve dans le milieu sans pouvoir toucher à rien d'aucun côté. On commence par le vuidet en lui donnant un lavement fait avec la mauve, ou *fromageot* en quelques endroits, la pariétaire, la foirole cuites dans quantité suffisante d'eau ; ensuite on le saignera trois fois par jour, une pinte ou deux livres de sang chaque fois, jusqu'à ce que l'assou-

pissement & la pesanteur soient diminuées. J'en ai saigné un, dans cette maladie, huit fois en deux jours. On répètera le lavement ci-dessus jusqu'à trois ou quatre fois par jour, & on continuera pendant toute la maladie. On soufflera dans les naseaux, avec un tuyau de plume, une pincée de poivre grossièrement moulu, ou de tabac d'Espagne. Si cela procure un écoulement, on continuera jusqu'à parfaite guérison. On l'excitera à boire de l'eau blanche le plus qu'il sera possible, & on le nourrira avec la farine d'orge mouillée. Aussi-tôt qu'il pourra se soutenir, quoique foible, on aura soin de le promener chaque jour suivant sa force, en le menant en main, sur un terrain uni & sans le fatiguer. J'en ai vu être un mois à recouvrer leur première vigueur, & tomber à la moindre élévation qu'ils trouvoient devant eux, les premiers jours de leur sortie.



VERTIGO FURIEUX.

DANS LE VERTIGO furieux le Cheval est sans cesse en fureur, se casse la tête contre les murs : il est dangereux de l'approcher. On le saignera copieusement, & on lui soufflera dans les narines du tabac d'Espagne ou de la poudre d'euphorbe. On lui donnera, s'il est possible, force lavements émollients, num. 39. dans lesquels on dissoudra jusqu'à une once d'opium ; mais on tâchera principalement de procurer des évacuations par les narines.



LE MAL DE CERF.

LE MAL DE CERF est une tension & une roideur si considérable de tous les muscles ; que le Cheval ne peut faire aucun mouvement ; les jambes , le col , sont roides comme des bâtons , & ne peuvent se fléchir. La tête est portée en avant , les mâchoires sont tellement serrées qu'aucune force ne peut les séparer ni les ouvrir. La peau est si tendue , qu'il est impossible de la pincer , même avec des tenailles. Cet état dure quelquefois trois semaines ou un mois. Pendant ce temps , le Cheval ne fait aucune fonction , ne mange ni ne boit.

On doit commencer le traitement de cette maladie par deux ou trois saignées , sur-tout lorsque le Cheval est gras & replet. On les fera de deux jours l'un ; mais comme il faut le nourrir , on lui donnera par jour trois ou quatre lavements de deux pintes chacun , composés ainsi qu'il suit :

On prendra un picotin de farine d'orge

que l'on fera cuire dans suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce que cette eau soit très-épaisse : on passera le tout par un linge avec forte expression ; & dans ce qui aura coulé, à la quantité de deux pintes, on fera dissoudre une demi-once d'opium & une once d'assafatida.

J'ai quelquefois mis jusqu'à une once d'opium sans inconvénient. On attendra ainsi patiemment que le Cheval commence à ouvrir & remuer un peu les mâchoires. Alors on aura soin de lui présenter de la farine d'orge très-humectée & presque liquide, dans laquelle on aura mêlé une demi-once d'opium coupé en morceaux imperceptibles. On continuera jusqu'à ce qu'il mange librement. Alors on supprimera l'opium en continuant jusqu'à parfaite guérison la farine d'orge mouillée au lieu d'aveine, l'eau blanche pour boisson. Si c'est en été, on le mettra au verd : on aura soin pendant tout le cours de la maladie de le tenir très-chaudement.

Lorsque le Cheval attaqué du mal de cerf est maigre ou défait, on le nourrira & le soutiendra avec des lavements de lait ou de bouillon gras, dans lesquels on fendra toujours une demi-once d'opium.



DE LA FOURBURE.

LA FOURBURE est un rhumatisme qui attaque ordinairement l'avant-main. Les jambes de devant sont si roides qu'elles ne peuvent se plier. Quelquefois la fièvre l'accompagne. Cette maladie a une grande affinité avec le mal de cerf, & doit être traitée à peu-près avec les mêmes remèdes. On saignera abondamment, à moins que le Cheval ne soit maigre & défait, ou que la fourbure ne soit occasionnée par une nourriture prise trop avidement, auquel cas on commenceroit par vider & faire évacuer en donnant des lavements émollients, dans lesquels on fondera demi-once d'assa-fœtida, autant d'opium. La nourriture sera du son bouilli ou de la farine d'orge mouillée, dans laquelle on découpera un gros d'opium, avec une ample boisson d'eau nitrée, ou dans chaque seau de laquelle on aura jetté une poignée de salpêtre. Lorsque la fourbure est négligée, souvent elle tombe dans les sabots, ou se jette sur les pieds, & estropie le Cheval, du moins ne le rend plus propre qu'au seul & simple labourage.

DE LA JAUNISSE.

CETTE MALADIE se manifeste par la couleur jaune-obscur, dont les yeux sont teints, ainsi que le palais, la langue & les barres. Elle est accompagnée d'une fièvre lente: les excréments sont durs & secs, d'un jaune pâle ou verdâtre. L'urine est épaisse & brune, peu de temps après être rendue elle paroît rouge comme du sang. Si le mal n'est pas foulagé, le Cheval tombe dans le délire & dans la frénésie. Dans les vieux Chevaux cette maladie est ordinairement mortelle, & se termine par un dévoiement considérable. On saignera d'abord avec abondance, & l'on donnera plusieurs lavements de foirole, mauve & huile commune un demi-septier; puis on fera prendre tous les jours le bol suivant. Racines de parelle & d'éclair, de chacune une once, que l'on fera bouillir jusqu'à parfaite cuisson, qu'ensuite l'on réduira en pâte avec une once de savon pour un bol que l'on fera avaler avec l'eau qui aura servi à cuire les racines, & dans la-

quelle on fera bouillir une poignée des feuilles des mêmes plantes. Lorsqu'après une semaine de ce traitement la maladie continue, on aura recours aux pilules de ciguë, à la dose d'un demi-gros par jour & long-temps continuées, entremêlées de bols à la grosseur d'un œuf, composés de limaille d'acier incorporée avec suffisante quantité de savon. Si la couleur jaune augmentoit ou étoit excessive, à la limaille d'acier on joindroit pour un bol une demi-once d'éthiops minéral. Pendant le cours de la maladie on fera boire de l'eau nitrée, ou dans laquelle on dissoudra une once de salpêtre par chaque seau. On peut encore, avec avantage, donner pour boisson l'eau aiguillée jusqu'à l'acidité avec le vinaigre.



FLUX

FLUX IMMODERE' D'URINES, ET PISSEMENT DE SANG.

UN CHEVAL attaqué du flux immodéré d'urine pisse très-souvent, sur-tout lorsqu'il vient de boire : son urine est claire & limpide. S'il est jeune, ce mal peut être guéri ; il est pour l'ordinaire incurable dans les vieux. Après que le Cheval a pissé, il coule encore de l'urine pendant plusieurs minutes. Si on lui fait faire un mouvement subit auquel il ne s'attend pas, en lui donnant, par exemple, un coup de fouet dans l'écurie, ou le frappant un peu fort du plat de la main sur les reins, on voit à l'instant un jet d'urine couler involontairement du fourreau. Jamais on ne peut engraisser un Cheval atteint de cette maladie, quoiqu'il mange avec grand appétit & boive beaucoup. Si on le fatigue par un travail continu, ou un exercice immodéré, il pisse le sang. En peu de temps, si le Cheval est âgé, il tombe dans la maigreur, il se pourrit & meurt. Cependant un Cheval qui conserve son embon-

K

point, quoiqu'il pisse très-souvent, peut servir très-long-temps. C'est seulement une marque de foiblesse & une forte présomption que par la suite il sera attaqué de flux immodéré & de pourriture.

On nourrira tous ces Chevaux au sec, le verd leur est contraire. Lorsque le mal est bien avéré par la maigreur qui survient malgré le repos, l'abondance & la bonne qualité de la nourriture qu'ils prennent même souvent avec plus d'appétit que de coutume, on leur fera prendre tous les jours pendant un mois, à moins qu'ils ne soient guéris avant ce temps, le bol suivant.

Une once d'alun pilé & mis en poudre très-fine, dont on fera une pâte solide avec très-peu de miel : on tournera cette pâte en boule entre les mains.

Pour la faire avaler aisément au Cheval, ainsi que toute autre pilule, on prendra la langue, ce qui ouvrira la bouche, on la tirera doucement & peu, avec l'autre main

ou un petit bâton : on placera la boule sur la langue le plus près de sa racine ou du gosier qu'il sera possible ; prenant garde de rien offenser. Alors on retirera le bâton ou la main , on lâchera la langue , & promptement on levera la tête du Cheval assez haut , pour qu'il ne puisse ouvrir la bouche & rejeter le bol. On la tiendra ainsi deux ou trois minutes , jusqu'à ce qu'il soit fondu ou qu'il l'ait avalé. De plus , on lui fera prendre trois fois par jour avec une corne ou une tuile creuse qu'on lui mettra dans la bouche , la tête un peu élevée , une pinte chaque fois d'eau de chaux qu'on fera , en éteignant de la chaux vive dans un seau qu'on laissera reposer jusqu'à ce que l'eau ne soit plus blanche , & que toute la chaux soit tombée au fonds du seau. Alors on versera doucement cette eau sans la troubler , dans un autre seau pour s'en servir. On aura attention d'empêcher le Cheval de boire beaucoup , un seau d'eau ordinaire lui suffit chaque fois , dans lequel , s'il est possible , on fera fondre plein le creux de la main , de la gomme qui coule des arbres ,

K ij

tels que les cerisiers, pruniers, &c. Lorsqu'après avoir continué ces remèdes pendant un mois on n'apperçoit aucun soulagement, aucune diminution du mal, on abandonnera le Cheval. Si le pissement de sang arrivoit à un Cheval pour avoir été surmené, surchargé par un travail, un effort violent, & que ce ne soit point la suite d'un flux immodéré d'urine, aux remèdes comme dessus on joindroit de petites saignées répétées fréquemment jusqu'à guérison. Mais autant sont-elles utiles & indispensables dans ce cas, autant seroient-elles pernicieuses dans le flux immodéré d'urine, & le pissement de sang qui en est quelquefois la suite.



DES COLIQUES OU TRANCHEES.

IL EST essentiel de connoître de quelle espèce de tranchée le Cheval est attaqué, les remèdes salutaires pour les unes seroient pernicieux pour les autres.

On distingue trois espèces de coliques ; la venteuse , la bilieuse ou inflammatoire , connue sous le nom de *tranchées rouges* , enfin la colique sèche ou provenant de constipation.

Dans la colique venteuse le Cheval se couche , se roule , se relève de moment en moment , frappe son ventre avec les pieds de derrière , bat des pieds de devant , regarde ses flancs , se met en posture pour pisser sans le pouvoir , rue beaucoup , étend ses jambes comme s'il étoit mort , il ne fiente ni ne pisse , c'est le principal caractère de cette espèce de tranchées. On commencera la cure en ouvrant le Cheval , c'est-à-dire qu'on trempera la main dans de

K iij

l'huile, & on infinuera deux doigts dans le fondement, avec lesquels on retirera les excréments qui s'y trouveront, tant qu'il sera possible de le faire, en prenant garde de ne point égratigner l'intérieur du boyau avec ses ongles. Quelquefois cette seule opération suffit pour faire pisser & fienter le Cheval, pour lors il est guéri. Si le mal continue, on fera prendre le breuvage suivant:

Prenez du savon, du salpêtre, ou à la place de ce dernier, si on n'en a point, du sel commun, cependant le premier est meilleur, de chacun une once, térébenthine une once qu'on dissoudra en la mêlant avec un jaune d'œuf. On fera fondre le tout dans trois demi-septiers d'eau, dans laquelle on aura fait cuire un gros oignon, pour un breuvage qu'on réitérera deux ou trois fois de deux heures en deux heures, s'il est nécessaire, & jusqu'à ce que le Cheval ait pissé copieusement. Dans l'intervalle de ces breuvages on donnera un lavement d'eau tiède, dans lequel on fon-

dra une once de savon. On aura soin de promener doucement le Cheval pour le déterminer à fienter & à pisser.

Pour ceux qui voyagent, les pilules puautes sont très-commodes, parce qu'étant dures, on peut en porter plusieurs avec soi. Elles sont très-bonnes pour cette espèce de tranchées. On en fera prendre deux ou trois fois, s'il est nécessaire, de deux heures en deux heures. On les composera ainsi. Faites fondre une once d'assa-fatida dans un verre de vinaigre, mêlez-y une once de baies de laurier en poudre fine; ce qui fera une pâte dans laquelle vous mêlerez une once de nître ou salpêtre, ensuite vous en ferez une boule qu'on sechera à l'ombre & qui durcira, pour un bol par-dessus lequel on fera avaler au Cheval, si on en a la commodité, une chopine moitié vin blanc, moitié eau, ou d'eau pure.

La colique bilieuse ou inflammatoire, autrement tranchée rouge, outre la plupart des symptomes précédents, est accompagnée

de fièvre , d'une grande chaleur , de palpitation & de sécheresse de bouche. Une marque distinctive de cette espèce , est que les excréments sont peu liés , rendus avec une eau brulante. Lorsque cette eau est noirâtre ou rougeâtre , qu'elle sent mauvais , la gangrène se forme bientôt. Il faut à l'instant tirer trois pintes de sang ; & si quelques heures après les symptômes sont aussi violents , réitérer la saignée. On donnera trois fois par jour un lavement émollient , fait avec deux pintes d'eau , dans lesquelles on fera cuire une poignée de mauve ou *fromageot* , une de foirole , & on y fondra deux onces de nitre ou salpêtre. On fera boire , le plus qu'il sera possible , d'eau gommée , c'est - à - dire ; dans laquelle on aura fondu de la gomme d'arbre. Si on n'a point de gomme , on jettera dans chaque seau d'eau une once ou une poignée de salpêtre. On fera prendre deux ou trois fois par jour le bol suivant.

Une once de diapente , une demi-once de diascordium , deux gros de myrrhe en poudre , dont on fera un bol avec un peu de miel.

Mais on ne s'en servira que lorsqu'on verra que les saignées répétées, les lavements fréquents & la boisson abondante n'ont procuré aucun soulagement. La nourriture ne sera pendant tout le cours de la maladie ainsi que de toute espèce de tranchées, que du son mouillé, dans lequel on mêlera une once de salpêtre, & l'eau blanche dans laquelle on dissoudra quatre onces de gomme arabique ou autre gomme. On dissoudra ces quatre onces de gomme dans une pinte d'eau, qu'on jettera ensuite dans l'eau blanche.

La colique ou tranchée sèche est occasionnée pour l'ordinaire par la constipation. Le Cheval qui en est attaqué, s'efforce inutilement de fienter, ou s'il parvient à rendre quelque peu d'excrément, il est noir, sec & dur. Il remue souvent & vivement la queue, son urine est très-chargée, il est inquiet & dans le mal-aise. On commencera par l'ouvrir ainsi que dessus dans la colique venteuse. On vuidera, le plus qu'il sera possible, le gros boyau; ensuite on donnera

deux fois par jour un lavement émollient d'eau, dans laquelle on aura cuit une poignée de mauve, une poignée de foin de soie, avec un gobelet d'huile. Une ample boisson d'eau blanche, & l'on continuera jusqu'à ce que le ventre soit entièrement débarrassé & libre.

On remarquera que dans les tranchées rouges, les saignées abondantes & fréquentes sont absolument nécessaires, ainsi que les lavements émollients & rafraîchissants; que les remèdes doivent être adoucissants & astringents, mais sans échauffer; qu'ainsi ceux qui conviennent dans la colique venteruse seroient pernicioeux dans celle-ci, en ne faisant que hâter la gangrène, par l'irritation & le picotement qu'ils pourroient produire.



DU DEVOIEMENT, ET DU FLUX DE SANG

OU DYSSENTERIE.

LORSQU'UNE maladie longue & fâcheuse se termine par un dévoiement, que les matières sont noires & puantes, c'est un signe certain de la dissolution des humeurs & d'une mort prochaine ; mais si le Cheval est sain, fort & en embonpoint, le dévoiement est peu dangereux. C'est pour l'ordinaire la suite d'une nourriture trop abondante ou mal-saine, une indigestion. Il ne faut point arrêter subitement cette évacuation, au contraire on doit l'entretenir jusqu'à ce qu'elle s'arrête naturellement, en employant l'eau tiède, blanchie de farine d'orge, & cette même farine humectée pour nourriture. Si le flux devenoit plus abondant, que la matière se chargeât de glaires, & qu'il s'y trouvât des raclures de boyau, que le Cheval eût des tranchées, devînt maigre & perdît l'appétit, pour lors,

au lieu de farine mouillée, on donneroit du son sec, & l'on feroit prendre trois fois par jour une chopine d'eau de ritz épaisse, dans laquelle on dissoudra un demi-gros d'opium, & même un gros, si les douleurs sont vives. On fera bouillir le ritz jusqu'à ce qu'il soit bien crevé, une bonne poignée dans deux pintes d'eau. On pourra donner le ritz ainsi crevé en nourriture.

Si le dévoiement augmentoit & devenoit plus violent, on auroit recours aux bols composés d'une once d'alun en poudre, incorporé avec suffisante quantité de miel, pris matin & soir, jusqu'à ce que l'évacuation diminue; pour boisson ordinaire, de l'eau de forge, ou cette eau dans laquelle on éteint les fers. Pendant la journée on donnera deux ou trois lavements faits avec une poignée de fruits d'églantier communément appelés *gratecus*, ouverts & nettoyés qu'on fera bouillir dans deux pintes d'eau de forge réduites à une; l'on y dissoudra un gros d'opium. Si on n'avoit point de *gratecus*, on y substituerait deux poignées d'écorce

d'écorce de chêne coupée en petits morceaux ou hachée.

La dyssenterie ou flux de sang est une maladie rare parmi les Chevaux. Elle a un grand rapport avec les coliques ou tranchées rouges. On employera le même traitement que ci-dessus, & l'on se servira de lavements faits avec deux pintes de bouillon le plus gras, ou de lait, dans lesquelles on dissoudra un gros d'opium.

Lorsque les matières sont extrêmement chargées de sang, que les tranchées sont vives, il faudra saigner, même plus d'une fois, suivant que l'on craindra l'inflammation des boyaux, ou que l'évacuation du sang sera plus abondante. On remarquera que tout dévoiement survenu dans une maladie, & qui est une crise de la nature qui se débarrasse, ne doit jamais être arrêté.



D E S V E R S.

LES CHEVAUX sont sujets à être attaqués par les vers , il n'en est presqu'aucun où l'on n'en trouve. La preuve la plus certaine de ce mal est lorsqu'on en voit dans les excréments. Souvent l'estomac en est rempli, ce qui cause des convulsions , quelquefois, mais rarement la mort. Un Cheval tourmenté des vers a l'œil triste, le poil hérissé, des douleurs qui se manifestent comme celles des tranchées; il porte souvent le pied à son ventre , mais il ne se roule point. De quelque espèce que soient les vers, le remède le plus efficace est le mercure employé avec les précautions nécessaires, c'est-à-dire de tenir le Cheval très-chaudement, & interrompre l'usage du remède lorsque la bouche commence à s'attendrir & le Cheval à saliver. On prendra deux gros de mercure que l'on éteindra dans une demi-once de térébenthine, en les battant ensemble jusqu'à ce que le mercure ne paroisse plus : on y ajoutera une

once d'aloës pour un bol qu'on donnera une fois la semaine. Lorsque les vers sont occasionnés par mauvaise nourriture, on peut se contenter de la ruë, de la tanaisie, de l'ail, de la sabine ou du buis découpés dans son aveine. L'antimoine, la limaille de fer est encore bonne; mais le mercure est le plus sur spécifique, le soufre après lui.



ETRANGUILLON ET AVIVES.

L'ETRANGUILLON est une inflammation des glandes qui sont situées entre les deux os de la ganache , ce qui fait gonfler ces glandes. L'inflammation se communiquant au gosier empêche le Cheval d'avaler , & le met en péril d'être suffoqué. Les avives sont l'inflammation & le gonflement subit des glandes situées au bas des oreilles entre l'os de la ganache & le col ; elles sont ordinairement & presque toujours accompagnées de tranchées & de rétention d'urine , ce qui fait que le Cheval se tourmente beaucoup. Ces deux maladies étant de même nature , ont aussi le même traitement. Quelquefois l'enflure des glandes en empêchant le sang de circuler par la compression des veines , le cerveau s'engage , & le Cheval tombe en une espèce d'apoplexie qui l'emporte à moins d'un secours très-prompt. Lorsque ces maux attaquent un jeune Cheval , s'il n'y a point de danger pressant , on les traitera en faisant suppurer les glandes , sur-tout

celles qui se trouvent deffous la ganache. Pour y parvenir, on aura soin de les entretenir très-grasses, en les frottant avec du basilicum ou du vieux oint, & d'envelopper la gorge avec une peau de mouton. Lorsque les tranchées & la rétention d'urine se manifestent, on vuidera le Cheval avec la main, & on lui donnera un lavement ou deux, le reste comme à l'article des tranchées. Si le Cheval, au lieu de se tourmenter, paroît avoir une grande pesanteur de tête, qu'il se couche sans se rouler, qu'il soit accablé, il faut, sans perdre de temps, le saigner, le vuidier, lui donner un lavement, & réitérer la saignée de quatre heures en quatre heures, jusqu'à ce qu'il soit plus libre & plus dégagé. Les avives se dissipent pour l'ordinaire sans suppuration, en saignant une fois ou deux, en les entretenant grasses avec l'onguent d'althæa, *num. 1.* & les enveloppant chaudement. Dans l'étranguillon, le Cheval jette souvent par les naseau. On arrêtera cet écoulement, qui, s'il duroit après la guérison, affoibliroit beaucoup & dessécheroit le Cheval, en lui fai-

fant prendre tous les jours pendant quelque temps une forte décoction de rapures de bois de gaïac. Remède excellent pour arrêter les écoulements trop abondans, de quelque espèce qu'ils soient, & pour dessécher les ulcères qui fournissent trop de matières. Si c'est un vieux Cheval qui soit attaqué de l'étranguillon ou des avives, c'est une marque de grande malignité & de dépérissement total, ou souvent les avant-coureurs de la morve. Lorsqu'après la guérison il reste des duretés, on les fondera avec l'onguent mercuriel, num. 12. On se souviendra que dans les Poulins & les jeunes Chevaux, toutes glandes tuméfiées & dures doivent être dissipées par la suppuration plutôt qu'en les faisant rentrer par résolution, ce qui pourroit occasionner des dépôts dans l'intérieur, ou des abcès considérables & intarissables. On doit dans tous ces cas, mettre le Cheval à l'eau tiède, blanchie avec la farine d'orge; ces accidents sont occasionnés par des vents très-froids, par une eau glacée ou trop fraîche que le Cheval aura bu, par une trop grande quantité de grain, souvent par un

écoulement , une gourme supprimée. Souvent ces mêmes causes , par un effet subit , produisent un engorgement dans les poulmons , sans autre symptôme qu'un battement de flanc considérable , & une pésanteur apoplectique , qui fait périr le Cheval en peu d'instans , s'il n'est secouru le plus promptement par la saignée abondante & par les lavemens.



DU FARCIN.

LE FARCIN est une maladie des vaisseaux sanguins, qui se manifeste par des boutons qui s'élevent sur ces vaisseaux, ce qui forme souvent une espèce de grappe, dont la veine attaquée feroit la tige. Dans son commencement les boutons sont durs, ensuite ils s'amollissent, s'ouvrent & rendent une matière huileuse ou sanguinolente ; enfin ils dégénèrent en ulcères fordides & malins.

Le farcin paroît dans toutes les parties du corps, ou séparément ou en totalité. Il est moins dangereux & beaucoup plus aisé à guérir dans certaines qu'en d'autres. Lorsqu'il n'attaque que de petits vaisseaux & en petit nombre, il est de peu de conséquence. Lorsque s'étant montré d'un côté il passe de l'autre, il est très-dangereux. Mais lorsqu'il est épidémique, qu'il attaque plusieurs parties à la fois, qu'il forme des ulcères sales & fordides, qu'il procure un écoulement abondant par les deux naseaux d'une ma-

tière sanguinolente verdâtre, il n'y a point de ressource, en peu de temps il produit une pourriture qui emporte l'animal. On doit donc distinguer trois différens degrés ou états de farcin. Lorsqu'il occupe les plus petits vaisseaux, lorsque les plus grosses veines sont cordées, que les pieds, les pâr tons & les flancs sont affectés; enfin, lorsque le farcin se manifestant seulement d'un côté, il passe aussi de l'autre & attaque tout le corps.

Lorsque le farcin est superficiel, qu'il n'occupe que les petits vaisseaux de la tête, des temples, du nez, qu'il ne paroît que de petits boutons sur le garot, à l'extérieur des épaules, des hanches, on le guérit aisément en le traitant dès sa naissance, car souvent le farcin le plus simple étant négligé devient le plus mauvais & le plus dangereux. Si le Cheval est gras & sanguin, on commencera par une ample saignée; mais s'il étoit maigre & défait, on s'en abstiendrait, & on ne la fera qu'au premier commencement du mal; elle seroit inutile lorsqu'il a fait quelques progrès. On mettra

le Cheval à l'eau blanche , & on lui fera prendre pendant trois semaines ou un mois trois onces de salpêtre par jour , soit en bol avec du miel , soit dans sa nourriture ; les trois onces à trois heures différentes , comme le matin , à midi & le soir. On frottera les boutons avec l'onguent *num. 14.* deux fois par jour. Les boutons souvent disparoissent par ce seul traitement , & ne laissent qu'une petite place sans poil qui est couverte par la suite. Lorsque les boutons suppurent , que la matière est épaisse & bien digérée , on laissera agir la nature , & l'on dissipera les petits tubercules sans poil qui pourroient rester , en faisant prendre pendant quinze jours deux onces de foie d'antimoine par jour , une once seule pendant quinze autres jours. Au foie d'antimoine on peut , quoique moins propre , substituer la limaille de fer sans être rouillée , mêlée avec moitié soufre en poudre.

Lorsque le farcin attaque les gros vaisseaux , la guérison en est plus difficile. Si les veines du col , des épaules ou des cuisses

sont cordées , on saignera du côté opposé. Après avoir frotté les boutons avec une étoffe de laine , on les enduira du liniment *num. 15*. deux fois par jour , on fera prendre tous les jours trois onces de nitre jusqu'à ce que les cordes soient fondues & les boutons en suppuration. On guérira les petits ulcères des boutons , & l'on adoucira la peau avec une pomade de cire fondue dans de l'huile. Pour assurer la guérison & prévenir les rechutes , on fera prendre l'antimoine ou la limaille ainsi que dessus.

Lorsque le farcin se montre aux flancs & au ventre , on traitera les boutons ainsi que dessus avec le liniment *num. 15*. Si l'enflure ne se dissipoit point , on bassineroit tout le ventre avec le bain répercussif *num. 25* : pour empêcher que les boutons ne s'étendissent davantage , & on auroit recours aux remèdes antimoniaux que nous prescrivons ci-après.

Le farcin des jambes y reste souvent caché pendant très-long-temps. On le prendroit

pour un coup ou pour des eaux : cependant un coup est toujours accompagné d'enflure subite ou de blessure meurtrie ; les eaux, d'une enflure molle qui s'ouvre derrière dans le pli du paturon ; au lieu que le farcin commence par un bouton sur le paturon , & monte par nœuds comme un chapelet. Presque toujours un simple cataplasme de son & de verjus ou du vinaigre , dont on enveloppe la partie , & qu'on renouvelle une fois le jour , emporte le mal. S'il se formoit des chairs baveuses , on les toucheroit avec l'huile de vitriol ou l'eau forte , une heure avant l'application du cataplasme.

Lorsque le mal est invétéré & résiste aux remèdes ci-dessus , on frotera toutes les tumeurs avec le mélange *num. 16.* une fois en deux ou trois jours. Si des chairs baveuses fermoient l'ouverture des petits ulcères , ou que la peau fût tellement épaissie que la matière ne pût s'écouler , on feroit une ouverture avec un fer rouge , on détruiroit les chairs mortes en les touchant avec de l'huile de vitriol , de l'eau forte ou
du

sur du beure d'antimoine. On nettoiera & on mondifiera les ulcères avec le mondificatif *num.* 17. que l'on préférera à tous les autres remèdes rongeurs & caustiques. A l'intérieur on fera prendre de deux jours l'un, pendant une quinzaine, la pilule *num.* 42. On cessera pendant huit jours, puis on recommencera. Si ce remède purgeoit ou rendoit le Cheval malade, on y mêleroit quatre ou cinq grains d'opium ou de camphre. Lorsque par l'usage de ces pilules la bouche s'ulcère, on le suspendra, & on purgera légèrement, jusqu'à ce que cet accident soit passé; alors on reprendra les pilules en petite dose. On pourra, si le Cheval est fort, substituer aux pilules ci-dessus la pilule mercurielle *num.* 40. donnée deux fois la semaine, & pour prévenir la salivation, dans l'intervalle purger légèrement. On pourra aussi frotter les boutons & les cordes avec l'onguent mercuriel *num.* 12. Lorsqu'ils seront ouverts, les panser avec partie égale de mercure & de térébenthine bien mêlés. On aura grand soin de tenir le Cheval chaudement pendant l'usage des remèdes mercuriaux & antimo-

M

moniaux. Lorsqu'on les aura employés, on fera bien de donner pendant quelque temps de deux jours l'un, deux gros d'antihectique de Potérius, ou demi-once, mêlé avec une pilule cordiale.

Les marques d'un farcin incurable sont lorsque de nouveaux boutons poussent pendant que les anciens restent au même degré, lorsqu'ils s'élèvent sur l'épine du dos & sur les reins, lorsque le Cheval maigrit au point que sa peau se colle sur les côtes, qu'il jette par les naseaux; lorsqu'il se forme des abcès considérables dans les parties charnues; que le dégoût & le dévoiement viennent, que les excréments sont liquides & noirâtres, enfin que les grosses veines, malgré les remèdes, continuent d'être cordées;



FARCIN AQUEUX OU HYDROPIsie.

IL EST une espèce de faux farcin qu'on a nommé *farcin aqueux*, & qui ne ressemble au véritable farcin que par des tumeurs molles, indolentes, remplies d'eau qui s'élevent sur la peau. On en distingue deux espèces : l'un produit par une suite de maladie précédente, telle que les fièvres, les morfondemens ou rhumes épidémiques ; l'autre produit par la dernière herbe d'automne, par une mauvaise nourriture, par les brouillards, les pluies froides de cette saison qui rendent le sang trop épais & trop visqueux. Dans le premier, les membres, le ventre, le fourreau sont quelquefois enflés prodigieusement, & l'enflure est dure. Dans l'autre, l'eau se manifeste par des tumeurs en quelques parties seulement, lesquelles sont molles, cèdent sous le doigt, & en conservent l'impression.

On commencera la cure du premier par
M ij

de légères scarifications ou taillades, sur les jambes, les épaules, aux deux côtés du ventre; elles produiront un écoulement si considérable que souvent le Cheval se trouvera dégonflé en vingt-quatre heures, & guéri avec quelques purgatifs. Pour la seconde espèce de farcin aqueux ou hydropisie, on fera prendre matin & soir le breuvage n°. 36. & pour achever de raffermir les fibres trop relâchées, celui n°. 37. pendant quinze jours soir & matin.



GALLE, ROUVIEUX

OU COU-GRAS, DARTRES.

TOUTES les maladies de la peau sont beaucoup plus difficiles à guérir lorsqu'elles sont invétérées, que lorsqu'on les traite dès leur commencement. Elles sont toutes contagieuses ; mais celles qui ont été prises par contagion, sont beaucoup moins dangereuses que si elles arrivoient naturellement. Dans ce cas, les remèdes extérieurs suffisent pour l'ordinaire, sur-tout si le Cheval qui est attaqué, est jeune & en bon état.

On distingue deux espèces de galle, l'une sèche qui s'étend imperceptiblement par tout le corps, fait tomber le poil, épaisit le cuir, le rend blanchâtre & rapeux ; l'autre se manifeste par des boutons qui s'écorchent & se couvrent de croûtes. La première est plus rebelle que celle-ci. Le rouvieux nommé en quelques endroits *cou-gras*, est une galle négligée & invétérée, qui attaque l'en-

M iij

colure & la queue, en fait tomber les crins, & s'établit dans les replis de la crinière, d'où il suinte, ainsi que de la queue, des eaux rouffes. Les dartres sont des taches de galle qui ne s'étendent pas; elles sont farineuses ou seches, vives ou entamées. Toutes ces maladies n'étant, pour ainsi dire, que la même, sont guéries par les mêmes remèdes, seulement plus ou moins continués, plus ou moins chargés. Avant d'employer aucun remède extérieur, il faudra faire une saignée, ensuite on fera prendre pendant huit jours, matin & soir dans la farine d'orge humectée & bouillie, une once d'antimoine & de soufre en poudre, mêlés par partie égales. Le Cheval étant ainsi préparé, on pourra alors frotter les endroits affectés, avec l'onguent *num. 19.* où si la galle étoit invétérée & rebelle, avec l'onguent mercuriel *num. 12.* Le rouvieux, après les préparations intérieures ci-dessus, se guérira en le frottant rudement avec un bouchon de paille jusqu'à le faire saigner; alors on le chargera de savon noir, que l'on fera fondre sur le mal avec une pèle rouge pour qu'il

pénètre. Si ces maladies étoient considéra-
bles, après une ou deux saignées, il faudroit
purger deux ou trois fois en quinze jours,
avec le purgatif *num.* 35. Un liniment très-
simple dont on peut se servir utilement, est
celui *num.* 18. on en frottera les parties ta-
chées de galle le plus chaudement qu'il se
pourra. La nourriture doit être rafraîchis-
sante, de l'eau blanche, de la farine d'orge
délayée, du son, &c. Cependant si ces ma-
ladies venoient de misère, de manque de
nourriture ou mauvaise, il faudroit pour lors
rétablir l'animal avec du foin, de l'aveine,
&c.



GRAS-FONDURE.

LA GRAS-FONDURE est un mal dangereux qui attaque pour l'ordinaire les Chevaux très-gras, sur-tout lorsqu'on les fait travailler immodérément pendant les grandes chaleurs. Les symptômes de cette maladie sont à peu-près semblables à ceux des tranchées, de la courbature, de la fourbure ; les flancs baient ; il y a souvent fièvre plus ou moins considérable, l'animal se couche & se leve avec inquiétude & impatience : mais ce qui la caractérise & la détermine, sont les excréments qui se trouvent coëffés ou enveloppés d'une matière blanchâtre qui ressemble à la graisse fondue ; le sang, lorsqu'il est refroidi, est couvert d'une peau grasseuse très-épaisse, blanche ou jaunâtre. Le caillot paroît être comme un mélange de colle & de graisse, si glissant qu'il échappe des doigts & ne peut en être saisi. Lorsque le Cheval jette abondamment par les naseaux, que la matière est sanguinolente, il est très-dangereusement malade. Ceux qui en reviennent,

sont fortraits ou très-maigres pendant longtemps ; & si l'on ne corrige pas entièrement la mauvaise qualité des humeurs , le farcin ou une galle opiniâtre en sont la suite.

On commencera la cure par une saignée abondante , que l'on répétera pendant deux ou trois jours , mais moins copieusement. On donnera beaucoup de lavements émollients , faits avec une poignée de mauve ou *fromageot* , bouillie dans quatre pintes d'eau ; dans laquelle on jettera une once ou plein le creux de la main de salpêtre ; enfin , l'on fera boire avec la plus grande abondance , de l'eau tiède , dans laquelle on dissoudra de salpêtre une once ou une petite poignée par chaque seau. Lorsque la fièvre sera cessée , & que le Cheval recouvrera l'appétit , on lui fera prendre tous les jours , pendant une quinzaine ou trois semaines , la pilule *num. 33.* qui achèvera sa guérison.



LES YEUX.

LES MALADIES DES YEUX sont ou naturelles ou accidentelles.

Les naturelles, autrement *fluxions*, sont ou passagères ou périodiques, c'est-à-dire, reviennent à certain temps marqué; pour lors elles prennent le nom de *lune*, & on dit que le Cheval est *lunatique* d'un œil ou des deux, suivant que l'un ou l'autre, ou tous les deux sont attaqués. Les maladies accidentelles sont produites par quelque morsure, meurtrissure, piquure, &c.

La plupart des maladies des yeux se manifestent par l'enflure des paupières & par des larmes qui coulent plus ou moins abondamment.

Les fluxions passagères occasionnées par un coup de vent, ou tel autre accident de même espèce, sont guéries en ôtant la cause qui les produit, c'est-à-dire en tenant le

Cheval à l'écurie , en fermant les *fenêtres* qui lui donnent sur les yeux , &c. On peut lui jeter de l'eau salée dans les yeux , faite avec une pincée de sel , fondue dans un demi-verre d'eau. Ce mal est de peu de conséquence.

Les fluxions périodiques qui reviennent tous les mois , dont elles ont pris le nom de *lunatiques* , sont pour l'ordinaire incurables , & finissent par la perte de l'œil après quelques années , plus ou moins. On les soulagera en introduisant dans l'œil attaqué , avec les barbes d'une plume de l'eau suivante :

Gros comme une petite noisette d'alun ,
autant de couperose blanche , qu'on laissera fondre dans un demi-septier d'eau claire & nette.

On trempera la plume par le bout barbu dans la phiole où sera cette eau , ensuite en ouvrant les paupières , on l'insinuera dans l'œil sans l'y pousser , peur d'offenser l'œil avec la côte de la plume. On réitérera

deux ou trois fois en trempant, à chacune, la plume dans la phiole qu'on aura soin de remuer. On fera cette opération deux fois par jour, le soir & le matin. Nous appellerons cette eau, *eau ophtalmique*. Elle convient à tous les maux d'yeux quelconques. Dans tous les maux accidentels, il faut ouvrir les paupières, qui sont ordinairement fermées & gonflées; on verra en quel état est le globe de l'œil, ou trouble, ou verdâtre, ou rouge. Lorsque l'accident est léger, que le Cheval en marchant ouvre un peu l'œil malade, lui tenant le sain fermé, il suffit de lui mettre deux ou trois fois par jour de l'eau ophtalmique dans l'œil, pendant une semaine ou deux. Lorsque l'accident ou le coup est violent, que l'enflure est considérable, que même le dessous de la paupière sort comme un bourrelet rouge & enflammé, il faut à l'instant faire une copieuse saignée au col, on tâchera d'insinuer de l'eau ophtalmique dans l'œil, soit avec les barbes d'une plume, soit avec une petite seringue. Ensuite on appliquera sur toute l'enflure le cataplasme suivant, étendu
sur

sur un linge, que nous appellerons *cataplasme restrainctif*.

Prenez deux blancs d'œufs que vous battrez avec un bâton d'alun, l'alun servant lui-même à les battre, jusqu'à ce qu'ils soient pris en forme de pâte ou de cataplasme.

Ensuite on prendra des étoupes ou une éponge bien imbibée d'eau ophtalmique, avec laquelle on couvrira le cataplasme, pour entretenir la fraîcheur & l'humidité. Enfin on assujettira le tout avec un linge en forme de bandage, lié au licol de façon que rien ne puisse se déranger, sans le trop serrer. On levera cet appareil tous les jours, & on réitérera le même pansement jusqu'à guérison. Si l'enflure & l'inflammation ne diminuent que très-peu, on réitérera la saignée deux ou trois fois. Lorsqu'on fera les pansements, on aura soin d'éstuver & nettoyer le mal légèrement, & sans écorcher, avec un linge ou une éponge fine, trempée dans du vin tiède ou de l'eau ophtalmique.

N

Lorsqu'on apperçoit des chairs mortes ou noires , il faut les enlever légèrement , jusqu'à la chair rouge , prenant bien garde de ne point offenser celle-ci ni la meurtrir.

Après la parfaite guérison des coups sur les yeux , il reste pour l'ordinaire une tache blanche ou taie sur le globe de l'œil , plus ou moins étendue ; on la détruira & la fera disparaître , en mettant dans l'œil une pincée de sel broié très-fin , avec le bout du pouce , ou une pincée de sel ammoniac très-fin , qui sera encore plus efficace. On continuera jusqu'à ce que la tache soit entièrement effacée.

On doit dans toutes les maladies des yeux retrancher l'aveine aux Chevaux , les mettre à l'eau blanche , les garantir du chaud , du froid , du vent , en général de tout ce qui peut les faire souffrir ou les tourmenter.

Il y a plusieurs autres maladies qui attaquent les yeux ; mais comme elles viennent d'un défaut de conformation , ou d'un vice

intérieur qui n'est jamais connu , elles sont pour la plupart incurables , ou exigeroient des opérations trop délicates ou trop ignorées de tous les Maréchaux , pour qu'il soit nécessaire d'en faire mention ici , d'autant que je n'écris point pour les Maîtres de l'art qui doivent sçavoir leur métier. Je me contenterai de recommander de ne laisser jamais barrer les veines appellées *larmiers* , ni dégraisser l'œil , c'est-à-dire , couper & enlever la membrane ou la peau intérieure du coin de l'œil. La première opération est pernicieuse , la seconde est inutile.



T U M E U R S , OU ENFLURES EN GENERAL.

LES TUMEURS ou enflûres sont produites par des causes extérieures , telles que les coups, meurtrissures, &c. ou par cause interne à la suite d'une maladie ; pour lors ce sont des dépôts par lesquels la nature chasse le reste du mal.

Les enflûres d'accident ; en quelque partie qu'elles soient , doivent être resserrées en éruvant fréquemment avec du vinaigre ou du verjus chaud. Et si on peut contenir un appareil sur la partie affectée , comme , par exemple , sur les jambes lorsqu'elles sont enflées ou gorgées , on y appliquera un cataplasme fait avec du vinaigre & de la farine d'aveine , ou de la lie de vin rouge , mêlée en consistance de pâte claire avec de la terre de meule à repasser , que l'on contiendra par des bandes un peu serrées. En été , le bain simple peut quelquefois suffire : on tiendra

deux fois par jour, pendant une demi-heure, le Cheval dans l'eau, de façon que la tumeur en soit couverte. Si l'enflûre attaque les articulations ou jointures, on fera bouillir de l'absynthe, du laurier & du romarin, on y mêlera de l'eau-de-vie à discrétion. L'esprit de vin camphré seroit encore meilleur : puis on étuvera avec cette eau, on pourra même appliquer le marc en le contenant sur la partie avec une bande. Lorsque l'enflûre n'est pas étendue ni bien considérable, & qu'elle est toute nouvelle, on la resserrera encore en la frottant en tous sens, avec du blanc d'œuf battu avec un morceau d'alun jusqu'à ce qu'il soit pris. Si la contusion ou le coup a été assez violent pour qu'il y ait du sang extravasé, on ouvrira la tumeur en entier, pour la nettoier avec du vin tiède, puis on la pansera avec des tentes de charpie de vieilles cordes trempées dans l'eau d'alibour *num. 21.*

A l'égard des tumeurs ou dépôts critiques venant dans le cours ou à la fin d'une maladie, il faut bien se garder de les faire ren-

N. iij

trer en les resserrant avec des remèdes astringents; au contraire, il faut les mener à suppuration, à moins que ces enflûres ne tombent dans les pâturons, où il y auroit danger que le pus ne gâtât les tendons. Hors ce seul cas qu'il faut traiter comme les précédents, que le dépôt se fixe sous la gâchette, derrière les oreilles, sur le toupet, au garot, dans les aines, au fourreau, &c. il faut se servir des remèdes maturatifs, tels que le gruau d'aveine cuit dans du lait, auquel on ajoutera suffisante quantité de saindoux pour cataplasme, qu'on appliquera deux fois par jour, jusqu'à ce que la fluctuation du pus se fasse sentir dans la tumeur, qu'il faut alors ouvrir en entier, si on le peut faire sans risque. Les grandes ouvertures procurant une ample issue à la matière, & la facilité de porter le pansement jusqu'au fond de la plaie, sont toujours plus avantageuses. On pansera alors avec des éroupes chargées de basilicum ou d'onguent pour les blessures *num. 4.* dont on remplira la plaie jusqu'aux bords en les pressant légèrement: lorsqu'une suppuration louable

sera établie, ce qu'on verra par la matière blanche & épaisse qui se formera; on quittera le basilicum, & pour détruire les chairs baveuses, & empêcher les boutons de chair de surmonter, on finira la guérison par l'usage des étoupes trempées dans de l'eau de chaux mêlée d'environ la cinquième partie d'eau-de-vie, ou dans l'eau d'alibour, prenant garde que les bords de la plaie ne se racornissent.



TUMEUR

O U

ENFLURE DES BOURSES,

Et du Fourreau qui s'étend sous le ventre.

SOUVENT UN CHEVAL après avoir été coupé, par cette opération, par un coup de pied ou tel autre accident, se trouve avoir les bourses & le fourreau enflés considérablement. En été on le fait entrer dans l'eau jusqu'aux flancs pendant une heure chaque jour, & pour l'ordinaire l'enflure se dissipe. En hiver, où l'eau est trop froide pour y baigner un Cheval aussi long-temps, on aura recours au vinaigre tiède, dont on étuvera l'enflure, sur laquelle on appliquera des étoupes bien imbibées de vinaigre, que l'on contiendra avec un bandage, & l'on réitérera jusqu'à guérison. On peut prendre encore de la terre qui se trouve dans l'auge des meules à repasser, la délayer en pâte liquide avec du vinaigre ou du verjus, l'étendre sur des étoupes & les appliquer sur le mal. Lorsque malgré ces remèdes

l'enflûre ne diminue point , au contraire s'étend sous le ventre ; alors on étuvera simplement les bourses & le fourreau avec le vinaigre , & l'on graissera l'enflûre du ventre avec du vieux oint. En peu de jours cette tumeur s'amollira dans presque toute son étendue ; en y appliquant le doigt, l'impression restera marquée. A ce point de maturité , on l'ouvrira avec un bistouri ou tel autre instrument. On aura grande attention de n'ouvrir que la peau , & de ne pas pénétrer plus avant que la cavité du sac de la tumeur. Pour cela , on ne plongera pas l'instrument par la pointe , mais on coupera par le tranchant ; ou bien , l'on serrera la peau de la tumeur entre deux doigts , & on l'ouvrira avec des ciseaux. On observera encore dans cette opération deux choses essentielles : l'une que l'ouverture soit faite dans la partie la plus basse de la tumeur , pour que les matières puissent s'écouler par leur propre poids ; la seconde , que cette ouverture soit assez large pour pouvoir y introduire le doigt. L'opération faite , on comprimera avec la main en glissant sur toute l'étendue de l'enflûre , pour en faire

sortir la matière le plus exactement qu'il se pourra ; ensuite, avec une seringue remplie de l'eau suivante, on injectera dans la cavité ou le sac, de tous côtés, pour en nettoyer l'intérieur, & on fera sortir cette eau de même qu'on a fait sortir la matière. Lorsqu'on aura réitéré deux ou trois fois, on prendra de la vieille corde éfilée, on façonnera cette charpie en la frottant entre les mains en tentes proportionnées à l'étendue de la cavité de la tumeur. On les trempera dans la même eau que ci-dessus, dont je vais donner la recette, & on les poussera doucement par l'ouverture avec un petit bâton bien uni & sans rien forcer. On pansera tous les jours, & on aura soin en retirant les tentes de n'en laisser aucune partie dans l'intérieur de la tumeur.

Prenez vitriol blanc, vitriol bleu & camphre de chacun un gros. Pulvérisez le tout très-fin, & le faites fondre dans une chopine d'eau. Ce qui fera l'eau d'alibour employée ci-dessus.

TUMEUR ou *Enflûre à l'intérieur de la cuisse*, attribuée faussement à la morsure d'une petite souris nommée *Musaragne*.

IL SURVIENT au Cheval subitement dans l'écurie un mal dont il boite, & qui se manifeste par une petite tumeur à la partie supérieure interne de la cuisse, avec dégoût, tristesse, abbatement, souvent des frissons, la fièvre, la respiration gênée & la mort prochaine, si on n'y remédie. On a attribué très-faussement la cause de ce mal à la morsure d'une petite souris appelée *Musaragne*, *Mugotte* en quelques endroits. En moins d'une heure la tumeur s'étend considérablement, & la jambe devient très-grosse.

Dès qu'on s'aperçoit de ce mal, il faut coucher le Cheval, lui fendre la peau de toute la longueur de la tumeur, & enfoncer le bistouri jusqu'aux muscles. On fera deux ou trois ouvertures de cette espèce, sui-

vant l'étendue de l'enflûre, ce qu'on appelle *des scarifications* ; puis on les baignera avec de l'essence de térébenthine trois ou quatre fois en cinq ou six heures, afin d'empêcher la gangrène. Et l'on étuvera la plaie avec l'eau d'alibous huit ou dix fois par jour jusqu'à guérison. Dans le commencement on promènera le Cheval cinq ou six fois par jour, un demi-quart-d'heure chaque fois. Lorsque la respiration est gênée, on le saignera, & on lui donnera des lavements émollients. Si la jambe est bien grosse, on la frottera avec une décoction émolliente, dans laquelle on mêlera du vinaigre ou du verjus.

Les deux premiers jours on donnera pour toute nourriture de l'eau blanche, les trois ou quatre jours suivants du son & un peu de foin : on augmentera la nourriture à mesure que le mal diminue, jusqu'à la nourriture ordinaire. Comme on peut couper, en faisant les scarifications, une veine qui rampe sur la peau, que l'enflûre empêche de voir & de sentir, il est à propos avant l'opération

tion

tion de faire une ligature au-dessous de la tumeur, c'est-à-dire en descendant vers la jambe. Il peut encore arriver de couper quelque artère, ce qu'on verra par le sang qui dardé. Dans ce cas on essuiera le sang le plus qu'il est possible, & on appliquera à l'ouverture de l'artère une ou deux vesses de loup, ou champignons en vessie remplis de poussière. On les ouvrira, & on les appuiera pendant une demi-heure sur l'ouverture de l'artère.



LA TAUP E,

O U

TUMEUR AU SOMMET DE LA TÊTE.

LA TAUP E est une tumeur qui se forme au sommet de la tête, à l'endroit où pose le licol. Elle est occasionnée par des contusions, coups ou tels autres accidents; quelquefois elle est naturelle, alors c'est un dépôt d'humeurs viciées qui se jettent en cet endroit & forment un abcès. Lorsque ce mal est négligé, la matière qui séjourne ronge & forme des traînées ou cavités le long de la crinière ou du col. Ce qui fait appeller ce mal *taupe*, parce qu'il se fait des chemins sous la peau comme cet animal sous terre.

Lorsque la taupe est occasionnée par coups, meurtrissures, ou tel autre accident extérieur, on commencera par étuver la tumeur avec le vinaigre chaud : si le poil est emporté, & qu'il suinte quelque humidité à travers la

peau, on mêlera dans le vinaigre un tiers d'esprit de vin. Lorsqu'il y a demangeaison avec chaleur & inflammation, on saignera, & l'on appliquera un cataplasme de mie de pain & de fleurs de sureau cuites dans du lait. Ce traitement dissipera la tumeur, & préviendra un plus grand mal. Mais si l'enflure vient de cause interne, & qu'on voie qu'elle se dispose à suppurer, on la fera mûrir avec le cataplasme émollient & maturatif de farine d'aveine & sain-doux, mis en bouillie avec du lait, ou en graissant avec du vieux-oint seul. On la laissera s'ouvrir d'elle-même; ou si on l'ouvre, on prendra bien garde de ne point offenser le ligament qui regne le long du col. Si la tumeur passe de côté & d'autre, pour lors on l'ouvrira aux deux côtés, & le ligament restera dans le milieu sans risque d'être attaqué. La matière qui est comme la glue & de consistance huileuse, indique qu'il faut encore faire une incision; & si l'on trouve avec le doigt ou la sonde quelque fusée ou sac, il faut l'ouvrir toujours dans la partie la plus basse, & la plaie sera pansée avec de la té-

benthine, du miel & de la teinture de myrrhe, mêlées ensemble, jusqu'à ce qu'une supuration bien conditionnée soit établie, c'est-à-dire que le pus soit blanc & épais, alors on ne pansera plus qu'avec des étoupes trempées dans l'eau d'alibour n°. 21. S'il pousse des boutons de chair qui surpassent le fond de la plaie, on les emportera. Souvent on guérit la plaie en l'étuvant simplement avec de l'eau d'alibour, & appliquant sur toute la superficie des étoupes chargées de blancs d'œufs battus dans du vinaigre; & l'on n'aura point besoin de bandes pour les contenir, le blanc d'œuf faisant une espèce de colle qui attache les étoupes sans autre secours sur la plaie. On pansera ainsi deux fois par jour. Mais lorsque la plaie est sale & fardide, qu'elle fournit une abondance de matière intarissable, il faut l'échauder. On mêlera une demi-once de verd-de-gris avec un demi-septier d'huile de baleine, quatre onces d'huile de térébenthine, & deux d'huile de vitriol. On prendra de ce mélange dans une cuillier de fer à bec, on le fera chauffer très-chaud, puis on le versera dans la plaie,

dont on rapprochera les bords avec quelques points de couture. Quelques jours après on recommencera, si la plaie n'est pas belle, si l'abondance de la matière n'est pas diminuée, & qu'elle ne soit pas épaisse. On finira en étuvant avec l'esprit de vin.



TUMEUR DU POITRAIL, OU ANTI-CŒUR, AVANT-CŒUR.

L'ANTI-CŒUR est une tumeur maligne qui se forme à la partie antérieure du poitrail, & s'étend souvent sous le ventre jusqu'au fourreau. Elle est accompagnée de fièvre, d'oppression, de foiblesse, & d'une perte totale de l'appétit, occasionnée par l'inflammation du gosier, quelquefois si considérable que le Cheval est menacé de suffocation.

On commencera la cure par d'amples & fréquentes saignées, afin de diminuer la violence de l'inflammation; ensuite on donnera deux fois par jour des lavements émollients, dans lesquels on fondra une once de salpêtre: dans chaque seau de boisson on jettera une poignée de salpêtre, enfin on graissera la tumeur avec le cataplasme émollient & maturatif n°. 28. ou du vieux oint battu avec des oignons bien cuits. Lorsqu'après quatre ou cinq jours l'inflammation est en-

tièrement abbatue ; on s'empresſera à faire mûrir la tumeur en la tenant continuellement graſſe , & en aidant la nature en faiſant avaler tous les ſoirs au Cheval deux onces de Thériaque diſſoute dans une chopine de vin. Si on n'a point de Thériaque , on lui ſubſtituera l'Asſa-Fætida en même quantité , ou une pilule puante n°. 34. Lorſque la tumeur ſ'amollit , on l'ouvrira & on la panſera avec la Térébenthine appliquée ſur des étoupes. Si on ne peut parvenir à mener la tumeur à ſuppuration , qu'elle croiſſe beaucoup , & qu'il y ait danger de ſuffocation , on la percera de cinq ou ſix trous avec un fer rouge , & on y inſinuera des tentes chargées de Térébenthine , dans laquelle on aura mêlé un peu de Cantarides & d'Euphorbe en poudre. En même temps on tiendra toujours la tumeur très-graſſe avec l'onguent d'Althæa n°. 1. ou le cataplaſme ci-deſſus.

Quelques-uns , après avoir fendu la peau au bas du poitrail entre les jambes , introduiſent dans l'ouverture un morceau de racine d'Ellebore noir , gros comme une

noix, qu'on aura laissé tremper quelques heures dans du vinaigre : on recout les bords de l'ouverture, & on laisse le tout vingt-quatre-heures : il se formera une tumeur en cet endroit, quelquefois grosse comme la tête d'un homme, c'est une bonne marque. On la traitera à l'ordinaire, c'est à-dire en la tenant bien grasse, l'ouvrant à maturité, la pansant avec la Térébenthine jusqu'à supuration, puis avec l'eau d'Alibour.



DES DESCENTES OU HERNIES.

LORSQU' par des efforts violents ou tels autres accidents , les intestins forcent les muscles du bas-ventre & s'échappent à l'extérieur , soit par le nombril , soit en tombant dans les bourses , il se forme une descente ou hernie plus ou moins grosse , suivant la quantité de l'intestin sorti du bas-ventre. On tâchera de la réduire , c'est-à-dire , de faire rentrer l'intestin , puis on le contiendra en appliquant sur l'ouverture ou l'écartement des muscles un bandage qui le ferme avec exactitude. On le fera avec un morceau de liège taillé en moitié de boule , couvert de cuir & de grosseur convenable. On l'assujettira avec des courroies , de façon qu'il ne puisse se déranger par aucun mouvement du Cheval. On le fera porter jusqu'à ce que les parties soient rétablies ou resserrées , & que l'intestin ne puisse plus tomber. Lorsque la descente , étant trop grosse & trop dure , ne peut être réduite naturellement , on relâchera les muscles par des

saignées abondantes. On amollira la tumeur en y appliquant des cataplasmes de farine, d'huile & de vinaigre, que l'on continuera jusqu'à ce qu'on puisse exécuter la réduction ; puis on appliquera le bandage.

Lorsque le Cheval est entier, & que la descente est dans les bourses, après la réduction on le coupera. La guérison radicale en sera plus certaine.



**TUMEURS du Jarret, ou l'Eparvin,
le Jardon, la Courbe, le Vessigon,
le Capelet.**

L'EPARVIN est une tumeur dure & osseuse qui vient au dedans & au bas du jarret sur le haut de l'os de la jambe. Lorsque cette tumeur est à l'extérieur au même endroit & vis-à-vis l'éparvin, on l'appelle Jardon.

La courbe est une tumeur longue & dure, située en dedans du jarret sur la jointure des os en montant sur le nerf. La même tumeur située en dehors du jarret entre le gros nerf & la pointe du jarret vis-à-vis la courbe, est un vessigon.

Enfin, le capelet est une tumeur qui vient sur la pointe du jarret.

DE L'EPARVIN.

PLUS l'EPARVIN est bas & situé sur les bords de la jambe sans s'étendre vers le milieu, moins il est dangereux. Un éparvin occasionné par un coup sur l'os ou une meurtrissure, n'est pas un véritable éparvin. Ce mal est bien moins dangereux dans les jeunes Chevaux que dans ceux qui sont formés ou avancés en âge, alors il est incurable. Aussi-tôt qu'à la suite de quelque exercice violent on apperçoit une enflure au devant du jarrêt, on appliquera des restrainctifs, du vinaigre & des blancs d'œufs battus avec l'alun. Dans les jeunes Chevaux, le mal étant superficiel, souvent ces remèdes seuls suffisent; mais lorsqu'il est rebelle & invétéré, il faut recourir à l'onguent vésicatoire *num. 2.* ou au feu. On raser le poil sur la partie, puis on appliquera une emplâtre chargée d'une bonne épaisseur d'onguent vésicatoire par-dessus une autre de poix, & l'on contiendra le tout par un bandage. On aura soin d'attacher

cher le Cheval haut , pour qu'il ne puisse se coucher depuis le matin jusqu'au soir. Lorsque les vésicatoires commenceront à opérer , & que l'escarre se formera , on fera une seconde application pareille à la première. Elle pénétrera , & fera encore plus efficace : pour l'ordinaire dans les jeunes Chevaux l'éparvin est détruit par cette seconde charge. S'il résistoit , il faudroit continuer & réitérer cinq ou six fois , mais en mettant quinze jours ou trois semaines d'intervalle entre chacune , pour ne pas changer la plaie en ulcere qu'on ne pourroit cicatrifier. Si l'éparvin résiste après plusieurs mois , qu'il soit d'une dureté impénétrable , qu'il s'étende en dedans du jarret , & qu'il gagne la jointure , que le Cheval soit âgé , les vésicatoires deviennent inutiles. Il n'y a d'autre ressource que le feu ; ressource dangereuse , & qui estropie souvent le Cheval , lorsque l'éparvin est très-profond , vu le grand nombre de tendons dont cette partie est fournie. Lorsqu'il est superficiel , on peut lui donner le feu sans danger , avec un couteau ou fer mince que l'on appuiera pour

P

qu'il pénètre profondément dans la substance de l'éparvin, que l'on pansera ensuite avec l'onguent vésicatoire adouci en en retranchant le Sublimé. Une autre espèce d'éparvin est celle qu'on appelle *éparvin de bœuf*. C'est une tumeur assez molle qui vient sur les osselets du jarret à la partie interne sur la veine : on le traite comme le précédent. L'éparvin sanguin ou varicelle est une dilatation de la veine en dedans du jarret, qui forme une tumeur. On la traitera avec les restrainctifs num. 6. & 7. & on la ressermera avec des bandes. Si cette méthode ne réussit pas, on enlèvera la tumeur en barrant la veine, on ouvrira la peau, avec une aiguille courbe on passera un fil ciré au-dessus & au-dessous de la tumeur, on liera fortement la veine en ces deux endroits, puis on enlèvera la tumeur en coupant entre les deux ligatures : on pansera la blessure avec la Térébenthine, le Miel, l'Eau-de-vie battus ensemble.

DU JARDON.

On traite & l'on guérit le jardon ainsi que l'éparvin dans son commencement avec les restrainctifs; s'il est dur & invétéré, avec les vésicatoires doux, & le feu pour dernière ressource.

DE LA COURBE.

Lorsque la courbe n'est pas encore bien endurcie, on peut la guérir par l'application répétée de l'onguent vésicatoire; mais si elle est dure & résiste aux vésicatoires, on y appliquera le feu en façon de plume, c'est-à-dire une raie, suivant la longueur de la tumeur, & plusieurs autres latérales qui viendront aboutir à cette raie principale. Du moins les progrès seront arrêtés, si elle n'est guérie totalement. On pourra appliquer sur la plume de feu une emplâtre vésicatoire doux.

DU VESSIGON.

LE VESSIGON se guérit avec les restraints. Un recommandé, ainsi que dans toutes les tumeurs molles, est celui *num. 6.* dont on baigne la partie à contre-poil trois fois par jour. Si ces remèdes ne réussissent pas, on percera la tumeur avec un bouton de feu pour en faire sortir les eaux rousses, puis on la pansera comme à l'article des tumeurs en général.

DU CAPELET.

LE CAPELET se guérira, ainsi que les tumeurs molles, avec le vinaigre ou les autres restraints; s'il durcit, on pourra y faire un seton, ou appliquer le feu.



D U S U R - O S

Je joins ici le Sur-os, quoiqu'il n'attaque pas le jarret, parce qu'il se guérit précisément ainsi que l'Eparvin. C'est une excroissance dure & osseuse qui s'élève sur le canon de la jambe. Ceux qui sont situés à la partie postérieure ou derrière, sont les plus dangereux; parce que se trouvant placés entre l'os de la jambe & le tendon ou le nerf, ils gênent son mouvement. Les jeunes Chevaux y sont plus sujets que de plus âgés. Après sept ou huit ans, il en vient rarement. Lorsqu'il est très-récent, c'est plutôt un épaississement, & c'est par-là qu'il commence, de la peau qui couvre l'os, qu'une excroissance même de l'os; alors les restrainctifs seuls peuvent le guérir, sur-tout le vinaigre qui dissout en reserrant: mais lorsqu'il est vieux & changé en la substance même de l'os, il faut avoir recours, comme à l'Eparvin, à l'emplâtre vesicatoire adouci n^o. 2. c'est-à-dire, dont on supprime le Sublimé, l'appliquer plusieurs fois jusqu'à parfaite dissolution, ou au

P iij

feu que l'on donnera légèrement , & par raies très-proches les unes des autres , lorsque le sur-os se trouve derrière la jambe , pour ne point offenser le tendon auquel il touche.



DES MOLETTES.

LES MOLETTES sont des tumeurs molles qui cedent sous le doigt, & naissent ordinairement au bas des jambes, principalement celles de derrière, entre le tendon ou le nerf & l'os, peu au-dessus du fanon derrière le boulet. Elles sont occasionnées par la fatigue & le travail immodéré. Aussi-tôt qu'elles paroissent, on essaiera de les resserrer, en appliquant sur la partie une compresse de laine, ou des étoupes bien imbibées d'une forte décoction d'écorce de chêne & d'Alun bouilli dans du vinaigre, que l'on assujettira avec une bande très-serrée. On aura soin de tenir les étoupes toujours humides, en versant entre la ligature & la jambe, de la même décoction. Si, après quelques jours ce remède n'apporte aucun changement, on appliquera le vésicatoire doux sans Sublimé num. 3. de deux jours l'un pendant une semaine. On réitérera ce traitement une fois par mois jusqu'à parfaite guérison. Les molettes se manifestent quelquefois dans les par-

ties les plus charnues , entre les muscles. Alors on les ouvrira ou on les percera , & l'on pansera la blessure à l'ordinaire : voyez blessures. Il est dangereux d'employer le feu pour la guérison des molettes des jambes ; ces tumeurs étant situées près l'articulation , souvent l'action du feu roidit la partie , & gêne son mouvement.



DU JAVART.

LE JAVART est une tumeur en forme de clou qui s'élève dans le creux du paturon. On le traitera ainsi que les tumeurs qu'on fait suppurer, on y appliquera un cataplasme émollient, ou du vieux-oint jusqu'à ce qu'il soit amolli, & qu'il se détache une espèce de noyau charnu, qu'on nomme *bourbillon*, lequel en tombant ou en s'ouvrant, laisse une cavité que l'on pansera avec la Térébenthine, jusqu'à ce que la suppuration l'ait bien nettoyée, après quoi l'on se servira de rentes & compresses trempées dans l'eau d'Alibour n° 21. Si les tendons étoient attaqués, on emploieroit pour le pansement la teinture de Myrrhe. Lorsque la matière gagne la couronne & le sabot, le javart devient encorné. On opérera ainsi qu'à l'article des piquures, clous de rue, &c. lorsque la matière souffle au poil.



*ENFLURES produites par les Har-
nois , Selle , &c. au Garot , au
Dos , aux Rognons ; des Cors.*

Aussi-tôt qu'on apperçoit une tumeur se former par le frottement ou la contusion du harnois en quelque partie que ce soit , on tâchera de la resserrer en la frottant fréquemment avec le vinaigre tiède , ou l'eau d'Alibour *num.* 21. ou le restrainctif *num.* 7. ou enfin , si l'on est en voyage , avec du savon & de l'eau-de-vie , & l'on arrangera le harnois de façon qu'il ne pose plus sur le mal.

Lorsqu'après deux ou trois jours l'enflure n'est point disparue par l'usage des restrainctifs , on prendra la voie de la suppuration , & toujours lorsque la tumeur est un dépôt & paroît à la suite de fièvre ou d'autre maladie interne. On la tiendra très-grasse en la frottant souvent de vieux-oint ; il est très-dangereux de les ouvrir avant qu'elles soient parfaitement mûres , la plaie pourroit dégé-

néer en ulcere. Ainsi on amollira la peau le plus qu'il sera possible avec les graisses ou onguents suppuratifs n°. 8. pour qu'elle s'ouvre plus aisément d'elle-même. On augmentera simplement l'ouverture, afin d'avoir plus de facilité pour le pansement, & que le pus coule plus aisément, en ayant attention d'ouvrir toujours du côté de la partie la plus basse, pour ne laisser aucun sac ni fistule ou cavité qu'on ouvrira en entier avec un bistouri, s'il est possible, ou qu'on détruira par l'application des corrosifs, tel que le Précipité, l'Alun brûlé, le Vitriol blanc. La plaie sera pansée avec des tentes trempées dans l'eau d'Alibour *num.* 21. que l'on recouvrira en entier avec des étoupes chargées de blancs d'œuf battus avec du vinaigre, qui se colleront & serviront de bandage pour contenir les tentes & entretenir la fraîcheur de la plaie. Si la tumeur est au garot, il sera toujours plus prudent de la laisser s'ouvrir d'elle-même; ou si on étoit obligé de le faire, parce qu'elle s'étendrait trop, ou que le cuir fût trop épais, on attendroit qu'elle fût bien molle, que l'impression du doigt restât sur la tumeur, qu'on sentît la fluctua-

tion du pus , & l'on auroit attention à ne jamais ouvrir sur le haut du garot , peur d'offenser un ligament qui est situé à cet endroit , ce qui estropieroit le Cheval , mais aux côtés dans le plus bas de l'enflûre ; & on ouvreroit tous les sacs que le pus auroit formés de côté ou d'autre , de façon qu'il n'en puisse rester en aucun endroit , mais qu'il coule librement.

Les cors sont produits par une meurtrissure de harnois continuée & négligée. Le cuir en cet endroit se change par le frottement habituel en corne , & devient aussi dur. Ils viennent principalement sur les rognons, sur le dos, sur le haut des côtes où posent les arçons de la selle. On les chargera de vieux-oint , le plus vieux qu'on pourra trouver. Souvent le cors tombe, & la chair vive paroît, que l'on pansera à l'ordinaire avec l'eau d'Alibour *num. 21.* Si le vieux-oint n'est pas assez fort, on emploiera l'onguent gris pour tâcher de le fondre. Enfin, s'il résiste à tout, on l'enlèvera avec un instrument tranchant, & l'on pansera la plaie avec l'eau d'Alibour *num. 21.*

ENFLURES

ENFLURES DES JAMBES,

DITES LES EAUX.

PAR UN trop long repos , par un trop grand travail les jambes des Chevaux s'enflent , ce qu'on appelle *être gorgées*. Lorsque l'enflure est simple & sans écoulement, le vinaigre seul suffit pour la dissiper, en entourant la jambe d'étoupes bien imbibées. Si le repos l'a occasionnée, on fera prendre au Cheval un léger exercice : si c'est un travail immodéré, on le laissera reposer.

Lorsque le poil s'hérissé, qu'il suinte une humeur blanchâtre, puante, qui forme de petites crevasses ou des excoriations, le mal devient plus dangereux & plus difficile à guérir, sur-tout lorsqu'on le néglige dans ses commencements & qu'il devient invétéré. S'il est accompagné ou qu'il soit la suite d'une maladie, telle que le farcin, la fausse gourme, la jaunisse, l'hydropisie, &c. en guérissant cette maladie, on guérit

Q

aussi les eaux. Lorsqu'elles paroissent seules & qu'elles ne sont pas bien fortes, on peut n'employer que les remèdes extérieurs. On coupera le poil sur toute l'étendue du mal, on aura soin de le tenir toujours très-net, en le lavant fréquemment avec l'eau dessicative *num.* 24. puis l'on y appliquera légèrement l'onguent dessicatif *num.* 9. Lorsque l'enflûre est dissipée & l'humidité desséchée, on ferrera très-ferme le paturon & la jambe dans toute l'étendue du mal avec une bande large de trois doigts pendant quelques jours.

Mais lorsque la jambe est extraordinairement gorgée, que l'écoulement est très-abondant & très-puant, les petits ulcères sales & sordides, outre les remèdes extérieurs, on emploiera les intérieurs & les sétons. Si le Cheval est gras & charnu, on commencera par le saigner, ensuite on lui fera prendre tous les jours, pendant un mois ou six semaines, deux onces de salpêtre mêlé dans son aveine, ou incorporé avec du miel pour en faire un bol. Pour dériver l'humeur plus puissamment, on fera une in-

cision longitudinale à la peau du milieu de la fesse, dans laquelle on introduira un morceau de racine d'Ellebore noir trempé dans du vinaigre, de la grosseur d'une amande : on fera deux ou trois points de couture pour le retenir en place, & on l'y laissera jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même ; ou on pourra plus simplement, après avoir percé au même endroit la peau repliée avec un fer rouge, passer dans les deux trous une corde qu'on frottera de Basilicum, & qu'on fera tourner de temps en temps pour procurer l'écoulement du pus. Mais ce séton ne produira pas un écoulement aussi abondant que l'Ellebore, & fera moins efficace. Lorsque les ulcères sont très-sâles, on les pansera avec deux parties d'Onguent vulnéraire *num. 4.* mêlées avec une d'Egyptiac, & l'on appliquera par-dessus le Cataplasme mondificatif *num. 29.* Lorsque le salpêtre n'a pas assez d'efficacité, on aura recours aux remèdes Mercuriaux ou Antimoniaux, *num. 40. 41.* si le Cheval en vaut la peine.

Mais ce qui aidera & contribuera beaucoup

Q ij

à la guérison des eaux , sera de laisser le Cheval en pleine liberté dans une écurie assez grande pour qu'il puisse étendre ses jambes lorsqu'il est couché , situation la plus favorable dans ce mal ; ou pour mieux faire , de le laisser toute la journée dans un pré , si la saison est favorable , l'exercice doux & modéré qu'il y prendra étant très-avantageux. Il faudroit l'abattre & le faire coucher , s'il restoit toujours debout,



DES CREVASSES, Mules traversières, Peignes, Queues de Rat.

Tous ces MAUX ont une si grande affinité avec les eaux, qu'ils doivent être traités à peu près de même. Ils n'en diffèrent que par leur figure & leur situation, & souvent ils sont des commencements d'eaux ou les accompagnent. Les crevasses sont des fentes qui se forment dans les talons ou dans les paturons, dont il suinte une humeur trouble, quelquefois puante. Lorsqu'elles sont profondes, elles prennent le nom de Mules traversières, & deviennent plus dangereuses. On commencera par les adoucir & par relâcher les vaisseaux avec le cataplasme n°. 30. auquel on ajoutera un peu de Térébenthine : on les pansera pendant quelques jours avec l'Onguent vulnérable n°. 4. puis on les desséchera avec l'Eau dessicative n°. 24. & l'Onguent dessicatif n°. 9. ou n°. 10. On aura soin d'entretenir la mollesse & la flexibilité des talons & du cuir, en y appliquant quelquefois une emplâtre faite avec l'huile & le suif

Q iij

fondus ensemble ; ce qui prévient le retour de ce mal. Lorsqu'il est opiniâtre & rebelle, très-profond, on ouvrira toutes les cavités ou sacs qui pourroient se trouver, & l'on pansera une ou deux fois par jour avec l'Onguent n°. 11. Si le Cheval est gras & charnu, on pourra le saigner.

Les Peignes sont une humeur âcre & rongeanse qui suit autour de la couronne. On les lavera avec l'Eau dessicative n°. 24. & on les pansera avec l'Onguent d'Althæa n°. 1. & le Vulnèraire n°. 4. mêlés par parties égales, & étendus sur des étoupes. Il sera à propos de faire prendre au Cheval deux onces de salpêtre, soit dans le miel, soit dans la boisson.

La Queue de Rat est une espèce de croûte dure & écailleuse qui s'étend tout le long du tendon, depuis le paturon jusqu'au milieu de la jambe. Elle ressemble en effet à une queue de Rat. Les unes sont humides, les autres sont sèches. On traitera les premières avec l'Eau dessicative n°. 24. & l'Onguent dessi-

catif n°. 9. ou 10. les autres avec l'Onguent Mercuriel n°. 12. ou s'il n'opere pas assez efficacement , on amollira la Queue de Rat avec l'Onguent n°. 13. puis on l'enlèvera peu-à-peu avec un outil tranchant , comme lorsqu'on pare la sole , & on la pansera avec la Térébenthine , du Goudron & du Miel , auxquels , suivant les accidens , on mêlera du Verd-de-gris ou de la Couperose.



DES SOLANDRES ET DES MALENDRES.

LES MALENDRES sont des crevasses qui arrivent dans le pli du genou, desquelles il suinte une humeur âcre & caustique.

Les Solandres sont les mêmes crevasses au pli du jarret. Les unes & les autres se guérissent par la même méthode. Si elles résistent à l'application du Savon gras ou vert, continuée pendant quelques jours, on y substituera l'Onguent Mercuriel n°. 12. On aura soin de les nettoyer souvent, de les baigner avec une forte lessive de cendres. Si elles ne cedent à ces remèdes, on les graissera avec demi-once d'Ethiops mineral, un gros de Couperose incorporés dans six onces de Savon gras. Pour aider la cure, on purifiera le sang en faisant prendre pendant quinze jours ou trois semaines les bols de Nitre ou Salpêtre incorporé avec le miel, à la dose d'une once de Nitre chaque fois & chaque jour.

*EFFORTS des différentes parties ;
Ecart , Entorse , Effort de jarret ,
de reins , &c.*

DANS TOUS LES EFFORTS , quelque'ils soient , on doit éviter les remèdes gras & relâchans. On ne se servira , quelque soit la partie estropiée , que des remèdes astringens , spiritueux & rafraîchissans , s'il y a inflammation.

L'écart ou effort d'épaule arrive lorsque cette partie , par un mouvement forcé , est séparée du corps & jettée en-dehors. Le Cheval boite plus ou moins , suivant qu'il a été entr'ouvert. Pour s'assurer si le mal est dans le pied ou dans l'épaule , après avoir visité le pied exactement , l'avoir ferré par-tout avec des triquoises , sans que le Cheval témoigne aucune douleur , on le fera trotter en main. Si au lieu de porter sa jambe droite devant lui , il la jette en dehors en lui faisant décrire un demi-cercle , c'est une marque certaine de l'écart. De plus , à l'écurie

il avance toujours cette jambe malade , sans s'appuyer sur elle.

On commencera par une saignée, ensuite on baignera exactement trois fois par jour toute l'épaule avec du vinaigre chaud, dans lequel on aura fait fondre un morceau de savon. Si après deux ou trois jours le mal continue sans enflûre & sans inflammation, on frottera avec force & long-temps, pour que le remède pénètre tous les muscles avec l'un des mélanges *num. 26. num. 27.* Lorsque l'épaule est enflée, on la couvrira en entier avec une étoffe de laine bien imbibée de vinaigre chaud mêlé avec de l'esprit de vin par parties égales. Si l'écart a été violent, & que l'enflûre soit très-considérable, on fera un séton *num. 38.* à la pointe de l'épaule. On appliquera, s'il est possible, un cataplasme de farine d'aveine cuite dans le vinaigre ou la lie de vin rouge, avec ce qu'il faut de sain-doux, pour l'empêcher de se dessécher. Lorsque par ces remèdes l'enflûre & l'inflammation seront dissipées, on se servira des mélanges *num. 26. num. 27.*

Ce sera encore une très-bonne précaution d'appliquer au-dedans de l'épaule saine, tant du côté du poitrail qu'en arrière, le cataplasme émollient *num.* 30. pendant tout le temps de la cure, ou du moins entretenir toute l'épaule très-grasse.

Les efforts des nerfs ou tendons qui se trouvent derrière les jambes, sont très-communs; ils se manifestent par une enflûre considérable qui s'étend le long de la jambe. On y appliquera le cataplasme ci-dessus, ou *num.* 30. L'enflûre étant dissipée, on bassinera avec l'un des mélanges *num.* 26. *num.* 27. & l'on aura soin de ferrer la jambe avec une bande large de trois doigts. Lorsque cet accident est arrivé plusieurs fois, le meilleur remède est d'appliquer le feu.

Les efforts de paturon, les coups sur les genoux, entorses, se traitent de même que ceux du nerf. Lorsque l'enflûre sera dissipée, on frottera la partie avec le restrainctif *num.* 7. auquel on mêlera l'huile de Térébenthine & l'esprit de vin, de chacun une demi-once.

Dans les efforts, entorses, &c. anciennes ou invétérées, on appliquera sur la partie le cataplasme *num.* 32. Tous les efforts en général doivent être traités d'abord avec le vinaigre chaud, avec les cataplasmes de farine d'aveine cuite dans le vinaigre ou la lie. Lorsque l'enflûre est dissipée, la partie doit être baignée avec le mélange *n°.* 26. ou 27. & lorsqu'elle en est susceptible, être serrée avec une bande. Si ce sont les reins, on mettra le cataplasme en charge. Les parties qui ont été attaquées conservant une certaine roideur, on mettra le Cheval au verd en plein champ & en liberté. Enfin si le mal résiste à tous ces remèdes, on appliquera des raies de feu. Lorsque l'effort est léger & récent, on menera le Cheval dans l'eau tous les jours une demi-heure, de sorte que le mal soit couvert d'eau. Souvent ce remède simple & naturel suffit.



ACCIDENTS

*ACCIDENTS des Pieds arrivés par
la faute du Maréchal en les ferrant. Pied serré, Piquure, En-
clouure, Retraite.*

LE PIED DU CHEVAL est ferré, quand en le ferrant, un clou quoiqu'il n'ait point piqué la sole charnue, c'est-à-dire la chair qui est dessous la sole de corne, ni la chair canelée, c'est-à-dire la chair qui tapisse l'intérieur du sabot, en est cependant assez près pour que la compression de la lame du clou occasionne de la douleur. On déferrera le Cheval. Si dans les trous des clous on n'aperçoit aucune humidité ni pus, on lui remettra un fer léger à quatre clous, & on appliquera sur la sole de la Térébenthine étendue sur des étoupes. Si au bout de deux jours le Cheval boite plus fort, après avoir ferré tout le tour du pied avec des tricoises pour découvrir l'endroit précis où est la plus grande douleur, ce qu'on verra au mouvement du Cheval, on creusera en cet en-

R

droit avec la rénette, entre la muraille ou la corne du sabot & la sole, le dos de l'outil panché du côté de la chair, jusqu'à ce que l'on trouve du pus. Ce pus sorti, on pansera la plaie avec des petites tentes de charpie, imbibées d'essence de Térébenthine. Il arrive assez souvent que le Cheval ne boite que huit ou quinze jours après avoir été ferré.

PIQUURE DU PIED.

LE PIED DU CHEVAL est piqué, quand le clou, au lieu de traverser simplement le sabot, perce encore la sole charnue, la chair canelée; quelquefois attaque l'os du pied qui est renfermé dans le sabot. Afin qu'il ne soit que piqué, il faut que le clou soit retiré sur le champ en entier. On versera dans la piquure un peu d'essence de Térébenthine. Si quelques jours après le Cheval boite, on ouvrira la piquure avec une rénette. On trouvera du sang extravasé ou du pus, & l'on pansera comme pour le pied ferré avec la Térébenthine. Si au bout de quatre à cinq

jours le Cheval boite toujours , que le pus continue avec abondance , s'il vient de dessous la sole de corne , il faut dessoler , mettre un appareil de charpie imbibée d'eau-de-vie , & des éclisses par-dessus ; panser de deux jours l'un , la guérison est de quinze jours. Si le pus vient entre la chair canelée & le sabot , c'est-à-dire entre le sabot & la chair qui le double & le tapisse en dedans , il faut faire une ouverture avec la rénette en-dedans du sabot , dessous le pied , jusqu'au-dessous de l'endroit d'où sort le pus , puis sonder si l'os n'a pas été atteint par le clou. S'il ne l'a pas été , & qu'il ne soit pas découvert , on pansera la plaie de deux jours l'un jusqu'à guérison avec des tentes de charpie , trempées dans un peu de Térébenthine mêlée par partie égale avec l'essence de Térébenthine.

Si après avoir sondé on trouve l'os découvert ou piqué , il faut dessoler le Cheval , & avec les rénettes , le dos de cet outil tourné du côté de l'os du pied , détruire les chairs vis-à-vis de la piquure , retirer l'esquille de

R ij

L'os si elle ne tient à rien , ou attendre si l'exfoliation n'est pas prête , c'est-à-dire si l'esquille n'est pas encore séparée du corps de l'os. On remplira l'ouverture de plumasseaux ou charpies un peu fermes , trempées dans un mélange d'un tiers de Térébenthine sur deux tiers d'essence de Térébenthine. On attachera un fer échancré à l'endroit de l'ouverture , pour qu'on puisse aisément panser le Cheval sans le déferer , & l'on garnira le reste de la sole de plumasseaux imbibés d'eau de vie avec les échiffes par-dessus. On ne nourrira le Cheval que de son mouillé & de paille. On lui fera une ou plusieurs saignées dans les premiers jours , suivant qu'il souffrira plus ou moins. On ne levera le premier appareil qu'au bout de six jours : on en remettra un second pareil au premier , qu'on levera au bout de trois jours. Enfin , si l'exfoliation de l'os tient à peu de chose , on ôtera l'esquille , & on pansera la plaie de deux jours l'un avec plumasseaux trempés dans la teinture d'Aloës , jusqu'à guérison qui sera d'un mois ou environ.

ENCLOUURE.

L'ENCLOUURE ne diffère de la piquure qu'en ce que le clou qui pique, séjourne dans le pied & n'est pas retiré sur le champ : on la traite précisément comme la piquure, suivant qu'elle est plus ou moins grave.

RETRAITE.

LE PIED DU CHEVAL est blessé par une portion de clou qui s'en sépare lorsqu'on le broché. Cette portion entre dans la chair canelée, y reste & ne laisse qu'une trace imperceptible de l'endroit où elle s'est retirée; c'est ce qu'on appelle *retraite*. Quand on aura reconnu l'endroit de la retraite en ferrant le pied avec des tricoises, après avoir aminci la sole, on creusera avec des rénettes à cet endroit jusqu'au-dessous de celui où l'on soupçonne la portion de clou retirée. On doit voir ou sentir avec la sonde cette portion de lame; on passera par derrière une gouge pour l'ébranler de sa place.

R. iij.

& la pencher du côté du sabot ; alors avec de petites pinces on la saisira & on l'arrachera , puis on pansera la plaie de deux jours l'un , avec charpie imbibée de Térébenthine mêlée avec moitié de son essence. La guérison sera de huit jours au plus. Si au bout de ce temps le Cheval n'est pas guéri , la portion du clou a atteint l'os du pied. La plaie rend toujours du pus , les chairs se gonflent autour de l'os. Pour lors on dessolera , & on suivra le même traitement que pour la piqure qui blesse l'os du pied. Si la matière , dans tous ces accidents , a souflé au poil , c'est-à-dire s'est fait jour à la couronne , il ne faut y rien faire ; la cause étant détruite dans le pied par les opérations , cet accident se détruit de lui-même. Quand le clou atteint l'os du pied à sa partie supérieure , c'est-à-dire vers la couronne , il faut couper une petite partie du sabot , depuis sa partie inférieure jusques & un peu au-dessus de l'os piqué , & l'on appliquera un appareil ainsi que dessus , que l'on contiendra avec une ligature.

CLOU DE RUE.

CLOU DE RUE est une blessure faite par un clou qui se rencontre, un chicot de bois, ou tel autre corps pointu qui entre dans le pied. Il y a trois sortes de clous de rue, le simple, le grave, & l'incurable. Le simple est celui qui ne perce que la fourchette, fut-ce de part en part jusques dans le paturon, ou qui attaque la sole charnue dans toute son étendue, mais sans atteindre l'os du pied. Lorsqu'il ne paroît point de sang, la sole charnue n'est point touchée, il n'y a rien à faire qu'à arracher le clou ou le chicot : s'il a touché la sole charnue, on fera une petite ouverture pour y introduire de l'essence de Térébenthine. Si le corps a touché l'os du pied, ce qu'on verra en sondant, il faut dessoler & fendre un peu la sole charnue vis à vis la piquure, mettre sur l'os deux ou trois petits plumasseaux imbibés d'essence de Térébenthine, sur le reste de la sole de la Térébenthine simple. On lèvera l'appareil au bout de six jours, puis on pansera de deux jours.

l'un, jusqu'à ce que l'os soit exfolié; ou que l'esquille soit séparée. On finira, pour cicatrifer, par se servir de teinture d'Aloës. Cette guérison est de quarante jours.

Les clous de rue qui, en perçant la fourchette en biaisant, vont gagner le paturon, ne sont pas dangereux. Le Cheval peut guérir en marchant.

CLOU DE RUE GRAVE.

Si le tendon a été percé, c'est une affaire de deux ou trois mois. Le Cheval boite considérablement, quelquefois même longtemps après être guéri. On s'apercevra de cet accident en voyant sortir par la piquure une eau un peu sanguinolente, quelquefois claire, qu'on nomme Sinovie, qui se trouve dans les jointures & dans les gaines des tendons, ou bien en fondant. Si l'on sent l'os immédiatement au tact, il est sûr que le tendon a été percé. On fait pour lors une ouverture, par laquelle on insinuera une petite tige imbibée de baume de Fioraventi, ou

d'essence de Térébenthine. On pansera deux fois par jour, & deux fois par jour on introduira à travers des étoupes de l'essence de Térébenthine. Si au bout de quelques jours, trois ou quatre, la Sinovie paroît encore, que même elle soit sanguinolente, on dessolera pour faire à la place une bonne ouverture, en introduisant une sonde canelée dans le fond de la plaie, & dans la rainure de cette sonde un bistouri avec lequel on ouvrira le tendon longitudinalement, non transversalement ou en largeur. On garnira toute la sole, excepté l'endroit de la plaie, de plumasseaux d'étoupes enduits de Térébenthine. A l'égard de la plaie, on y introduira des rentes imbibées de baume de Fioraventi, ou d'essence de Térébenthine; par ce moyen on pourra panser la plaie sans lever les plumasseaux qui sont sur la sole charnue. On pansera la plaie au bout de trois jours pour la première fois, ensuite tous les jours, sur-tout en temps de chaleur. Pour la sole on ne levera l'appareil, comme dans toute dessolure, que cinq ou six jours après la dessolure. On aura soin de couler tous les jours à travers

les plumasseaux de la plaie de l'essence de Térébenthine. Lors du pansement on aura l'attention de faire lever le pied du Cheval très-légerement ; c'est-à-dire , qu'on poussera simplement la jambe du Cheval avec le genou , en sorte qu'elle vienne sans la ployer , pour éviter l'hémorragie que le ploïement de l'article causeroit : cela regarde les pieds de derrière. Pour ceux de devant , on les levera avec le même ménagement , évitant toujours de plier l'articulation du pied.

Si au bout de quinze ou vingt jours le Cheval boite encore , même davantage , qu'il y ait enflûre dans le paturon , il faut ouvrir , en se servant de la sonde canelée , depuis la plaie jusques dans le paturon , ou passer dans la plaie une éguille à laquelle sera enfilé un ruban , de sorte qu'il traverse la plaie & le paturon d'outre en outre , & qu'il sorte par les deux extrémités. On tournera ce ruban tous les jours pour donner issuë aux matières. On frottera & on imbibera ce ruban , qu'on appelle *fétou* , de baume de Fioraventi ou d'essence de Térébenthine , & l'on mettra tou-

jours de petites tentes imbibées de cette essence dans la plaie. Il ne faut jamais se servir d'Onguent corrosif.

Si l'on soupçonne que le ligament de l'os de la noix soit piqué, il faut panser deux fois le jour, crainte que ce ligament ne se gâte par le séjour des matières.

Si le clou de rue a percé dans la partie concave de l'os du pied, ce qu'on reconnoîtra en sentant l'os au tact avec la sonde, il sortira une esquille : pour lui donner jour, on dessolera, on coupera le bout de la fourchette charnue, puis on fendra le tendon depuis son attache jusqu'à l'os de la noix. Cette cure est de six semaines ou deux mois.

Si l'artère qui entre dans la concavité de l'os du pied, est piquée, ce qu'on reconnoîtra par l'hémorragie, après avoir dessolé & fait les ouvertures ou incisions ci-dessus, on fera de petits plumasseaux d'étoupes bien dures, trempés dans l'essence de Térébenthine. On les appliquera en sorte qu'ils pressent &

appuient sur cette artère. On coulera de l'essence de Térébenthine deux fois le jour à travers l'appareil, en sorte qu'elle pénètre jusqu'à la plaie. On lèvera l'appareil au bout de huit jours, ensuite on pansera la plaie de même tous les jours.

Il y a des clous de rue qui percent l'arc-boutant, & qui gâtent la partie inférieure du cartilage; pour lors il faut faire l'opération du javart encorné, couper une partie du sabot pour extirper le cartilage qui est gâté.

Pour bien faire & efficacement toutes ces opérations, il faut être pleinement instruit & connoître la structure du pied parfaitement.

CLOUS DE RUE INCURABLES.

LES CLOUS DE RUE incurables sont ceux dans lesquels l'os de la noix ou son cartilage ou l'os coronaire se corrodent & se minent. Ces os spongieux ne s'exfolient jamais, partant point de guérison à attendre, lorsqu'ils commencent à se carier; ce qui peut arriver,

arriver, soit par la piquure même du clou de rue, soit par la suite de la piquure du tendon, lorsque par le séjour de la matière le cartilage de l'os de la noix est rongé; soit par l'application d'Onguents forts & corrosifs qui auront produit le même effet sur cet os. La plaie ne se cicatrise point, & il en sort toujours une matière sanguinolente. Quelquefois en sondant on peut reconnoître si ces os sont gâtés ou non. Si l'on sent une surface polie, c'est le cartilage qui couvre l'os, en ce cas il n'est point gâté. Si la surface est raboteuse, l'os est gâté. On aura grande attention de se servir de la sonde très-légerement, sans rien forcer ni rien meurtrir; on feroit plus de mal que de bien.



DE L'ENCASTELURE, ET DU PIED GRAS.

L'ENCASTELURE est un mal qui fait boiter le Cheval qui en est attaqué : il consiste en un dessèchement du sabot qui se serre du côté des talons, comprime l'os du petit pied & les autres parties qu'il renferme. Cet accident peut venir d'un défaut de conformation ou de la mauvaise ferrure, lorsque les Maréchaux creusent trop les quartiers, & les amincissent de façon à plier sous le doigt. Voyez avis sur la ferrure.

Les Chevaux fins qui ont les talons hauts & ferrés, ceux qui habitent continuellement sur un terrain très-sec, sont plus sujets à être encastelés que de gros Chevaux qui vivent dans les pays marécageux ou y ont été élevés. Lorsque ce mal est produit par la ferrure, en la corrigeant on peut parvenir à le guérir. S'il provient de vice de conformation ou de la sécheresse de la corne, on

aura recours aux Onguens de pied, qui en l'amollissant & la faisant croître, lui donneront plus de souplesse ; ou si le sabot est trop ferré, avec une rênnette on creusera sur les quartiers deux ou trois sillons, de la couronne au fer jusqu'au vif, puis on entourera le pied de miel battu avec du sain-doux par parties égales : c'est un des meilleurs & des plus simples Onguens de pied, jusqu'à ce que la corne ait assez crû pour remplir les sillons. Cette méthode doit élargir le pied. On entretiendra la sole fraîche & humide en la couvrant de fiente de vache. La dernière ressource est de dessoler le pied encastellé, & forcer les quartiers à se tenir écartés avec de petites barres de fer, jusqu'à ce que la sole soit parfaitement revenue & consolidée.

Le défaut contraire ou le pied gras est plus commun parmi les Chevaux de trait. Dans ce mal la corne est molle, grasse, le pied épaté & évasé. Cet inconvénient est une suite de la nourriture trop grasse & trop humide, d'un long séjour dans les en-

S ij

droits marécageux. Pour le corriger, on tiendra le Cheval sur un terrain sec, on éruvera tous les jours le sabot avec du vinaigre chaud, dans lequel on aura dissous de l'Alun ou de la Couperose.



DES BLESSURES.

LES BLESSURES peuvent être considérées sous plusieurs points de vuë, suivant la différence des instrumens qui les ont produit. Celles qui sont faites par des instrumens tranchans, dans lesquelles les chairs sont séparées sans être meurtries, & sans qu'il s'y trouve de corps étranger renfermé, sont les plus simples. Il suffit de rapprocher les lèvres de la plaie, & de les assujettir, s'il est nécessaire, avec quelques points de couture, de façon que les parties séparées se touchent le plus exactement qu'il est possible; puis on couvrira toute la blessure avec des compresses bien imbibées d'eau d'Alibour *num. 21.* que l'on aura soin d'entretenir fraîches, en les humectant avec une éponge trempée dans la même eau, sans les déranger. Si quelque vaisseau étoit coupé, & qu'il y eut hémorragie, on appliquera sur l'orifice du vaisseau des vesses de loup, *Lycoperdon*, espece de champignon en boule, rempli, lorsqu'il est mûr, de duvet poudreux. On appliquera,

S iij

dis-je, ce duvet à l'ouverture du vaisseau ; & on l'y ferrera pendant une demi-heure. Si on n'avoit point de vesses de loup, on se serviroit d'étroupes trempées dans une forte solution de Vitriol bleu, dans l'huile de Vitriol ou celle de Térébenthine. On les couvrira de Vitriol ou d'Alun en poudre, ensuite on les appliquera ; & par le moyen de plusieurs compresses & d'un bandage on les assujettira de façon qu'elles pressent continuellement sur l'ouverture du vaisseau. On prendra garde de ne lever cet appareil que lorsque l'escarre sera bien formée. S'il est possible, on liera le vaisseau coupé avec un fil ciré par le moyen d'une éguille courbe, & pour lors on pansera la blessure sans crainte d'hémorragie, & l'on se dispensera de l'appareil ci-dessus.

Dans les plaies où se trouvent renfermés des corps étrangers, comme celles d'armes à feu, il faut tenter tous les moyens de les faire sortir, soit en augmentant l'ouverture, soit en les tirant avec de petites pinces ou autres instrumens ; puis l'on pansera avec l'eau d'Alibour ainsi que dessus. Mais

si la blessure est considérable, qu'il y eût déperdition de substance, c'est-à-dire une portion de chair enlevée, pour lors il faut panser avec des tentes de charpie de vieille corde, chargée de Térébenthine dissoute avec un jaune d'œuf ou d'Onguent vulneraire n° 4. Lorsque la suppuration sera bien établie, & que les chairs reviendront, qu'elles sont à peu-près au niveau des autres, on ne se servira plus que de l'eau d'Alibour n°. 21. S'il pouvoit des boutons de chair qui surmontassent la superficie de la plaie, on les resserrera en les touchant avec le Vitriol ou en les poudrant de Couperose. Enfin, l'on desséchera la blessure, lorsqu'elle est parfaitement remplie & belle, avec la poudre d'os calciné ou de cuir brûlé.

Les blessures qui attaquent les tendons & les jointures doivent être pansées avec la Térébenthine, jointe au miel & la teinture de Myrrhe : mais il faut se garder d'y appliquer rien de gras. Celles qui sont produites par les piquures d'épines ou autres de même nature, telles que les tumeurs qui arrivent

quelquefois après la saignée , doivent être traitées avec des cataplasmes de ai t & de mie de pain jusqu'à ce qu'elles suppurent , ensuite avec la Térébenthine & l'eau d'Alibour *num. 21.*

Dans les brûlures , lorsque la peau n'est point enlevée , on bassinera la partie avec de l'esprit de vin camphré , & on la chargera de sel ; mais si la peau est entamée & détruite , on graissera la partie d'huile d'olive , & l'on y appliquera une emplâtre faite avec la cire fondue dans l'huile. Si la brûlure , en détruisant la peau , avoit fait une blessure considérable , on emploieroit l'Onguent vulnérable & l'huile de Térébenthine , à la fin de la cure l'Onguent dessicatif *num. 9.*

Lorsque l'inflammation des plaies est si considérable que l'on peut appréhender la mortification ou la gangrène , on la restreindra par les saignées & les rafraîchissants , tels que l'eau nitrée ou de Salpêtre , en jettant une poignée de Salpêtre dans chaque seau.

DES ULCERES.

UNE BLESSURE dans laquelle une suppuration louable ne s'établit point, soit parce qu'elle a été négligée, soit par la foiblesse de la chaleur naturelle qui ne soutient pas l'inflammation nécessaire, dégénère en ulcère. La matière, au lieu d'être épaisse, est une glaire aqueuse & pâle. Dans ce cas on doit employer les baumes ou l'huile de Térébenthine étendus sur des tentes de charpie, recouvertes de cataplasme de lie de vin. Si les lèvres de l'ulcère sont racornies ou calleuses, il faut les emporter avec le bistouri; & les toucher avec la Pierre infernale. Lorsqu'il s'élève des chairs spongieuses & baveuses, il faut les détruire avec l'instrument & les toucher avec la Pierre infernale, ou les poudrer d'Alun brûlé & de Précipité rouge, panser avec la charpie sèche assujettie avec un bandage qui la serre contre l'ulcère. Lorsqu'il se forme des sinus ou des cavités, on les ouvrira dans toute leur longueur; ou s'il est dangereux de le faire par la situation du mal, on les

injectera deux fois par jour avec une forte solution de Pierre médicameneuse dans l'eau de chaux, mêlée avec la cinquième partie de miel & de teinture de Myrrhe, chaque injection à la dose de trois ou quatre onces. Si ce remède ne nettoie & ne dessèche pas suffisamment, on emploiera le suivant.

L'on dissoudra une demi-once de Vitriol Romain dans une chopine d'eau que l'on mêlera avec chopine d'esprit de vin camphré, autant du meilleur vinaigre, & deux onces d'Egyptiac.

Les sinus ou cavités dégénèrent souvent en fistules ou tuyaux, dont les parois s'épaississent & deviennent durs comme la corne. Lorsqu'il est praticable, il faut les ouvrir dans toute leur longueur, & emporter avec le bistouri les callosités, c'est-à-dire, tout ce qui est durci : s'il n'est pas possible, on les scarifiera ou on fera des incisions, & on les détruira en les touchant avec le beure d'Antimoine, ou avec partie égale de Mercure & d'Eau-forte que l'on introduira dans les sillons ou cavités des scarifications.

Lorsque les os sont attaqués ou cariés, il faut mettre la partie affectée à découvert en enlevant toutes les chairs qui la couvrent, & les empêcher de croître par un pansement avec la charpie sèche, jusqu'à ce que la nature ait détaché l'esquille de l'os; ce qui est plus ou moins long, suivant que l'os est plus ou moins vicié. On aidera cette opération en appliquant des tentes imbibées de teinture de Myrrhe ou d'Euphorbe. On corrigera en même temps la masse du sang, surtout si le mal est rebelle, en mêlant tous les jours une once de foie d'Antimoine en poudre dans l'aveine, & faisant usage de la décoction de Gaïac & d'eau de chaux.

*De la Pourriture de la Fourchette;
des Fics & de la chute du Sabor.*

QUELQUEFOIS il se forme des dépôts & des abcès à la fourchette qui peuvent la faire tomber, & étant négligés peuvent dégénérer en cancer ou en chancre. Aussi-tôt qu'on apperçoit le dépôt, on patera & on enlèvera tout ce qui est pourri, puis on baignera la partie deux ou trois fois par jour avec une forte lessive de cendres ou de l'eau dessicative composée d'eau de chaux, dans laquelle on dissoudra de l'Alun, ou bien l'on appliquera des tentes imbibées d'eau d'Alibour n°. 21.

Lorsque le mal est invétéré, qu'il fournit beaucoup de matière, qu'il s'étend & paroît dégénérer en cancer, on l'étuvera & on la pansera avec des tentes trempées dans la composition suivante.

Esprit de vin & vinaigre de chacun deux onces, teinture de Myrrhe & d'Aloës
une

une once, Egyptiac une demi-once,
mêlés ensemble.

On fera prendre de deux jours l'un un
bol de deux onces de Nitre, un gros de Cam-
phre incorporés avec le miel; pour boisson
de l'eau nîtrée.

Lorsque le cancer est formé, on le dé-
truit en le touchant avec l'huile de Vitriol
ou l'Eau-forte; & pour resserrer les bour-
geons de chair nouvelle qui surmonteroient,
on les poudrera de Précipité. Les fics sont
des excrescences spongieuses qui naissent dans
le creux du pied, ordinairement à côté de
la fourchette. Ils tiennent de la nature du
cancer. On les extirpera avec le bistouri; &
s'il reste quelques racines, on les détruira en
les touchant avec l'huile de Vitriol ou l'Eau-
forte, & en les pansant avec l'Egyptiac dans
lequel on mêlera du Sublimé, suivant qu'el-
les seront plus ou moins rebelles. Lorsqu'il
n'en paroîtra plus aucune, on ne se servira
pour le pansement que d'eau d'Alibour n°. 21.

S'il arrive, en coupant les fics, une hémor-

T.

ragie, on l'arrêtera en appliquant un tampon d'étoupes couvertes de Couperose ou d'Alun, que l'on fixera & appuyera fortement par le moyen d'un appareil approprié à cet effet, en remplissant le pied de matières qui puissent résister & contenir la tente & le tampon.

La chute du sabot arrive lorsqu'une supuration interne, causée par accident quelconque, le détache des parties auxquelles il est lié. Jamais, à moins qu'il ne soit absolument nécessaire, on ne le fera tomber; il conserve & défend celui qui le remplace. Lorsqu'on est forcé de l'arracher avant sa chute naturelle, on entourera le pied qui reste à nud, avec un sabot de plomb dont la sole soit épaisse, garni en dedans de matière molle & douce. On pansera le pied avec l'Onguent vulnérable n^o. 4. & l'on ressertera les chairs qui surmontent avec l'Alun brûlé, & en les étuvant avec l'eau d'Alibour num. 21.



DE LA MORSURE DU CHIEN ENRAGE'; &c. VIPERE.

A L'INSTANT que le Cheval aura été mordu, on cautérifera & brûlera la blessure avec un charbon ardent, puis aussi-tôt on y fera de profondes scarifications, ou des incisions qu'on laissera saigner quelque temps. On appliquera l'Onguent mercuriel n^o. 12. & l'on fera prendre au Cheval, de deux jours l'un pendant quelque temps, un demi-gros de Turbith minéral.

Un traitement qui ne doit pas être moins efficace pour la morsure d'un animal enragé, est de faire prendre au Cheval un gros d'Esprit volatil de sel Ammoniac, étendu ou mêlé avec deux pintes d'eau, ce qu'on réitérera de quatre heures en quatre heures, jusqu'à ce que les symptômes soient dissipés. Si le Cheval avoit horreur de l'eau, on lui feroit prendre, au lieu de breuvage, des bols faits avec un gros de même Esprit volatil de

T ij

fel Ammoniac incorporé dans une poudre quelconque, farine ou autre. Si on appréhendoit quelque accident de la part du Cheval, après l'avoir abbatu, on essaieroit les lavements faits d'une pinte d'eau, dans laquelle on mêlera deux gros d'Esprit volatil de fel Ammoniac, réitérés de quatre heures en quatre heures, que l'on entremêlera d'autres lavements composés avec la même quantité d'eau dans laquelle on dissoudra une once d'Opium. Si le Cheval mangeoit, on mêleroit avec son aveine demi-once d'Opium coupé en très-petits morceaux.

Je préférerois cette méthode à la première. On peut substituer à l'Esprit volatil de fel Ammoniac toute espèce de fel Alkali volatil, tel que le fel d'Angleterre à la même dose, soit dissous dans l'eau, soit incorporé avec le miel.

Lorsque la morsure est d'une vipère, on fera prendre une fois par jour un gros d'Esprit volatil de fel Ammoniac dans deux pintes d'eau : deux ou trois prises doivent suffire.

Pendant l'usage du Turbith, on aura soin de tenir le Cheval très-chaudement.

De tous les Serpents la Vipère seule est dangereuse, sa morsure est mortelle. La Couleuvre, l'Orvet ou Vers-borgne, ne peuvent faire aucun mal. Lorsqu'un animal est mordu par une Vipère, la partie s'enfle, & l'enflure s'étend très-vite, les membres se roidissent, il chancelle, tombe, paroît inquiet, en plus ou moins de temps, suivant la force, il meurt. Un Cheval pourroit vivre quatre ou cinq jours.



OBSERVATION

Sur la Maladie épidémique qui attaque les Bœufs, les Vaches, & même les Chevaux, déjà imprimée & distribuée par les soins de M. Fradet, Secrétaire de l'Intendance, & de la Société Littéraire de Châlons sur Marne.

ELLÉ se manifeste par un bouton au-dessus & au-dessous de la langue, près de sa racine, dont l'humeur produit des poils jaunâtres, ronge la langue, & la fait tomber.

Remède préservatif contre cette Maladie.

De la Ruë, de l'Absynthe, des Aulx ; de la Suie de cheminée, une poignée de chaque espèce, deux grosses pincées de poivre, & autant de sel : on met le tout dans un pot de terre avec du verjus de Pommes sauvages, ou du vinaigre le plus fort, par

proportion à ce qu'il en faut pour tous ces ingrédients : on fait bouillir le tout pendant cinq à six minutes, & on l'emploie lorsqu'il est froid. La manière de s'en servir est de faire une palette de bois de la largeur de la langue de l'animal que l'on couvre de feutre, on la trempe dans le remède, & on frotte la langue dessus & dessous deux fois par jour.

Remède lorsque la Maladie est déclarée.

Le remède éprouvé avec succès contre cette maladie consiste d'abord à racler & enlever le bouton jusqu'au sang avec une pièce d'argent de six sols ou de douze sols, dont on cisele les bords en forme de scie, & que l'on attache au bout d'une baguette de fer.

Après quoi on prend une poignée d'ail, une poignée de sel, une cuillerée de poivre, de la suie de cheminée, du Vitriol bleu de la grosseur d'une muscade, & autant d'Alun : on met & pile le tout ensemble.

ble dans un vase avec le vinaigre le plus fort, par proportion à ce qu'il en faut pour tous ces ingrédients, & on lave la plaie où étoit le bouton, & toute la langue de l'animal; ce qui se renouvelle de jour en jour jusqu'à la guérison.



Après quoi on prend une poignée d'ail, une poignée de sel, une cuillerée de pot-asse, de la suite de cheminée, du Vitriol blanc de la grosseur d'une mandarine, & un tant d'Alun : on met & pile le tout ensemble.

T A R I F

Des Drogues les plus usitées dans la Médecine des Chevaux, dressé par M. SENTERRE l'aîné, Apothicaire, & l'un des Démonstrateurs en Chymie au Jardin des Apothicaires à Paris, rue des deux Ponts, Isle saint Louis.

| | liv. | sols. |
|-------------------------------|------|---------|
| ÆTHIOPS mineral | 4 | la liv. |
| Aloës Cabalin | 2 | 15. |
| Alun | 0 | 8. |
| Antimoine en poudre fine | 0 | 14. |
| Asa-Fetida | 4 | |
| Bayes de laurier en poudre | 1 | 4. |
| Basilicum | 1 | 10. |
| Bois de Gaïac rapé | 0 | 6. |
| Camphre | 4 | 15. |
| Cantarides en poudre | 6 | |
| Cinabre d'Antimoine en poudre | 5 | 10. |
| Couperose verte | 0 | 6. |
| Diacode | 2 | 10. |

| | liv. | s. d. |
|------------------------------|------|-------------|
| Diaſcordium | 4 | 10. la liv. |
| Eau-forte | 1 | 4. |
| Egyptiac | 2 | 10. |
| Eſprit de vin, la pinte | 2 | 0. |
| Eſprit de Vitriol | 1 | 4. |
| Euphorbe en poudre | 2 | 10. |
| Fleurs de ſoufre | 0 | 12. |
| Foie d'Antimoine en poudre | 0 | 18. |
| Gomme Ammoniac | 3 | 10. |
| Gomme Arabique | 1 | 10. |
| Goudron ou Tarc | 0 | 5. |
| Huile de Térébenthine | 0 | 14. |
| Mercure | 4 | 7 6. |
| Myrrhe en poudre | 5 | 10. |
| Opium | 12 | 0. |
| Précipité rouge | 6 | 0. |
| Salpêtre rafiné | 0 | 18. |
| Savon d'Alicante | 0 | 18. |
| Savon gras ou verd | 0 | 8. |
| Senné | 2 | 15. |
| Soufre en canon en poudre | 0 | 8. |
| Sublimé corroſif | 0 | 10 l'once. |
| Teinture de Myrrhe & d'Aloës | 5 | 0. |
| Térébenthine commune | 0 | 15. |

| | | |
|-----------------------------------|---|-----|
| Turbith mineral | 6 | 0. |
| Vitriol bleu ou Vitriol de cuivre | 1 | 4. |
| Verd-de-gris en poudre fine. | 4 | 15. |

La Livre est de seize onces, l'once de huit gros, le gros soixante & douze grains.

Je m'engage à fournir les drogues ci-dessus mentionnées au prix fixe que je les ai taxées.

A Paris, ce 29. Avril 1763.

SANTERRE l'aîné.



ONGUENTS.

Numero 1.

Onguent d'Althæa.

Prenez racines de Guimauve, appelée *Vivemarne* en quelques endroits, que vous ferez cuire dans du petit lait ou *repuron*: ensuite vous les écraserez dans suffisante quantité de sain-doux, auquel vous mêlerez une once de Térébenthine sur une demi-livre d'Onguent.

Numero 2.

*Onguent Vésicatoire pour Eparvin,
Sur-os, &c.*

Prenez Onguent d'Althæa *num.* 1. quatre onces, Mercure une once que l'on éteindra dans une once de Térébenthine, poudre de Cantarides deux gros, Sublimé un gros, huile d'Origan deux gros, le tout mêlé en consistance d'Onguent. Il sera doux en ôtant le Sublimé.

Numero 3.

Autre Vésicatoire plus commun & plus doux.

Prenez racines d'Ellebore noir, Euphorbe, Cantarides, de chacun une once, le tout
en

en poudre que l'on mêlera avec Térébenthine & deux fois autant d'huile de Laurier, jusqu'à consistance d'Onguent.

Numero 4.

Onguent pour les Plaies, ou Vulnérable.

Prenez Térébenthine, cire, de chacune une livre, huile d'olive une livre & demie, Poix jaune ou grasse trois quarterons ou douze onces, le tout fondu par le feu : ajoutez-y deux onces de Verd-de-gris en poudre très-fine, & vous remuerez avec un bâton jusqu'à ce que l'Onguent soit refroidi.

Numero 5.

Onguent de Pied pour faire croître la corne.

Prenez Gaudron, Sain-doux de chacun une demi-livre, un quarteron de miel que l'on mêlera.

Numero 6.

Refrainctif pour Tumeurs molles, Vessigons, Mollettes, &c.

Prenez demi-livre de sel, autant de soufre en canon, que vous mettrez en poudre ensemble ; puis versez deux pintes de fort vinaigre sur le mélange.

Numero 7.

Restrainctif pour Tumeurs & Enflûres.

Prenez un blanc d'œuf que vous battrez avec un morceau d'Alun, jusqu'à ce qu'il soit pris & en consistance de pâte.

Numero 8.

Onguent suppuratif.

Onguent Basilicum.

Numero 9.

*Onguent dessicatif pour les Eaux ,
Crevasses , &c.*

Prenez miel quatre onces , Ceruse deux onces , Verd-de-gris en poudre fine une once , bien mêlés.

Numero 10.

*Autre Onguent dessicatif pour mêmes maux
que numero 9.*

Prenez demi-livre de miel commun , une once & demi de Verd-de-gris en poudre avec fleur de farine bien mêlés.

Numero 11.

Onguent pour les Crevasses obstinées.

Prenez Térébenthine quatre onces , Vif-argent une once : incorporez-les en les bat-

tant ensemble , ajoutez miel & suif de chacun deux onces.

Numero 12.

Onguent mercuriel , ou fondant.

Prenez Vif-argent une once que vous battez avec une demi-once de Térébenthine jusqu'à ce que le Vif-argent ne paroisse plus , puis ajoutez deux onces de sain-doux.

Numero 13.

Onguent pour les Queues de Rat & autres Tumeurs dures & seches comme la corne.

Prenez savon noir quatre onces , chaux vive deux onces , vinaigre quantité suffisante.

Numero 14.

Onguent pour le Farcin léger ou volant.

Prenez Onguent de sureau quatre onces , huile de Térébenthine deux onces , sucre de plomb demi-once , Vitriol blanc en poudre deux gros , bien mêlés dans un pot.

Numero 15.

Liniment pour le Farcin.

Prenez huile de Térébenthine six onces , huile de Vitriol trois onces : mêlez ensemble peu-à-peu , afin que l'effervescence

V ij.

ne soit pas si considérable, & ne brise pas la bouteille.

Numero 16.

Liniment pour le farcin invétéré.

Prenez un demi-septier d'huile de lin, huile de Térébenthine six onces, teinture d'Elle-bore quatre gros, huile de Laurier deux onces, huile d'Origan demi-once ; Eau-forte double demi-once : après l'effervescence ajoutez deux onces de Goudron.

Numero 17.

Modificateur pour le Farcin.

Mêlez du Mercure avec de l'Eau-forte en consistance de liniment.

Numero 18.

Liniment pour la Galle.

Prenez vieux beurre salé, le plus vieux est le meilleur : faites fondre avec un demi-verre d'huile à brûler.

Numero 19.

Onguent pour la Galle.

Prenez Soufre une demi-livre, Sel armoniac crud, Sain-doux ou Huile quantité suffisante.

E A U X.

Numero 20.

Eau Ophtalmique, ou pour les Yeux.

Prenez Alun, Couperose blanche, de chacun gros comme une noisette, que vous ferez fondre dans un demi-septier d'eau.

Numero 21.

Eau d'Alibour pour les plaies & blessures.

Prenez Vitriol blanc, Vitriol bleu & Camphre de chacun un gros, qu'on pulvérisera pour fondre au besoin dans une chopine d'eau.

Numero 22.

Eau de Goudron pour la Toux, Consomption, Pouffe.

Prenez Goudron deux livres, sur lesquelles vous verserez dix ou douze pintes d'eau que vous remuerez avec un bâton pendant un demi-quart-d'heure, vous laisserez reposer. Quand le marc sera tombé à fond, vous verserez l'eau dans un seau. Le Goudron n'en servira pas moins aux usages auxquels on l'emploie ordinairement.

Numero 23.

Eau de Chaux.

Faites fondre de la chaux vive dans un seau d'eau, trois ou quatre livres de chaux sur deux pintes d'eau. Lorsque la chaux sera tombée au fond, & que l'eau sera éclaircie, vous la verserez dans un autre seau.

Numero 24.

Eau dessicative pour ulcères, Eaux, &c.

Prenez demi-once de Vitriol Romain que vous dissoudrez dans une chopine d'eau; lorsque l'eau sera éclaircie, vous la transvaserez dans une autre bouteille, & y mêlerez chopine de très-fort vinaigre & deux onces d'Egyptiac.

Numero 25.

Bain répercussif pour le Farcin.

Prenez Esprit-de-vin quatre onces, huile de Vitriol & de Térébenthine de chacune deux onces, vinaigre blanc ou verjus six onces.

Numero 26.

Bain astringent pour Ecarts & autres Efforts.

Prenez Esprit-de-vin camphré deux onces, huile de Térébenthine une once : mêlez le tout.

Numero 27.

Bain astringent pour Ecartis & autres Efforts.

Prenez du meilleur vinaigre un demi-septier,
Esprit de Vitriol, Esprit-de-vin camphré
de chacun deux onces : mêlez le tout.

CATAPLASMES.

Numero 28.

Cataplasme maturatif.

Prenez gruau d'aveine cuit dans du lait ;
ajoutez sain-doux à volonté.

Numero 29.

*Cataplasme mondificatif pour Eaux,
ulcères, &c.*

Prenez Savon noir demi-livre, Miel un quar-
teron, Alun brûlé deux onces, Verd-de-
gris en poudre fine deux onces, fleur de
farine quantité suffisante.

Numero 30.

Cataplasme émollient & adoucissant.

Prenez navets bien cuits, sain-doux & une
poignée de graine de lin en poudre, que
vous mêlerez avec soin.

Numero 31.

Cataplasme fortifiant.

Prenez farine d'aveine , fleur de farine de seigle , un peu de Térébenthine & du sain-doux , que vous ferez bouillir dans la lie de vin rouge.

Numero 32.

Cataplasme astringent pour Efforts anciens.

Prenez Goudron demi-livre , Esprit-de-vin rectifié une livre : mêlez l'un & l'autre en les faisant chauffer , de sorte que la flamme n'entre point dans le vase : ajoutez bol en poudre fine une once , avec quantité suffisante de farine d'aveine , pour mettre en consistance de cataplasme , auquel on mêlera ce qu'il faut de sain-doux pour l'empêcher de se dessécher.

PILULES.

Numero 33.

*Pilules diurétiques & apéritives pour
Gras-Fondure , &c.*

Prenez deux onces de Nitre ou Salpêtre dont vous ferez une pilule avec du Miel & un gros de Camphre.

Numero 34.

*Pilules puantes pour Tranchées,
Fourbure, &c.*

Prenez Asfa-Fetida une once que vous dissoudrez dans un verre de vinaigre, Baies de laurier en poudre fine, Nitre ou Salpêtre de chacun une once : mêlez le tout exactement pour une pilule que vous ferez secher à l'ombre.

P U R G A T I F.

Numero 35.

Purgatif ordinaire.

Prenez Aloës caballin une once & demie, Séné demi-once : infusez dans trois demi-septiers d'eau, puis y dissoudrez Nitre ou Salpêtre une once.

B R E U V A G E S.

Numero 36.

Breuvages diurétiques pour l'Hydropisie.

Prenez des feuilles & de l'écorce de Sureau de chacun une grande poignée, fleurs de Camomille une demi-poignée, Baies de Genèvre écrasées deux onces : faites bouil-

lir dans une pinte d'eau réduite à trois demi-septiers, ajoutez Miel & Nitre de chacun une once.

Numero 37.

Breuvage confortatif pour relâchement des fibres.

Prenez racine de Gentiane & de Calamus aromaticus de chacune quatre onces, fleurs de Camomille & Sommités de Centaurée de chacune deux poignées, Quinquina en poudre deux onces, Limaille de fer demi-livre : faites infuser dans huit pintes de vin léger pendant une semaine ; on aura soin de remuer le tout de temps en temps.

S E T O N.

Numero 38.

Le séton se fait en perçant la peau doublée avec un fer rouge, on passe dans les deux ouvertures une vieille corde que l'on enduit de Basilicum ou autre Onguent. On a soin de faire tourner cette corde deux

Lavement. 239
ou trois fois par jour pour procurer l'évacuation des matières qui s'amaissent. On le fait dans toutes les parties du corps.

L A V E M E N T.

Numero 39.

Lavement émollient.

Prenez Mauve, Foirole de chacune une poignée, faites bouillir dans trois pintes d'eau réduites à deux, dans lesquelles on jettera Salpêtre une once.

MERCURIAUX ET ANTIMONIAUX.

Numero 40.

*Remède ou Bol mercuriel pour Farcin,
Eaux, &c.*

Prenez Mercure crud une once mêlé & éteint avec Térébenthine trois gros, ajoutez gomme de Gaïac en poudre fine deux onces, Diagrède en poudre demi-once : mêlez avec le Miel pour huit bols.

Numero 41.

*Remède ou Bol Antimonial pour Farcin,
Eaux, &c.*

Prenez verre d'Antimoine en poudre fine

deux onces, Crocus Metallorum en poudre fine quatre onces, Savon d'Alicante six onces : incorporez avec le miel pour douze bols.

Numero 42.

Bol de Turbith pour Farcin.

Prenez Turbith un demi-gros, dont on fera un bol avec Savon de Venise une once.



OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

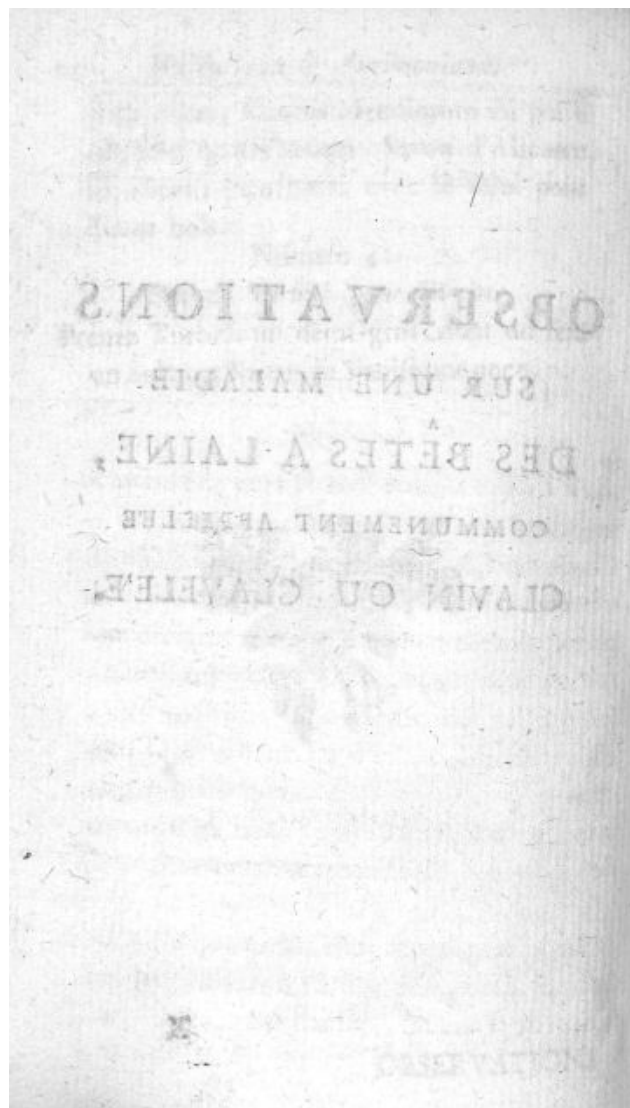
SUR UNE MALADIE

^A
DES BÊTES A LAINE,

COMMUNEMENT APPELÉE

CLAVIN OU CLAVELE'E;

Le Clavin se manifeste par des pustules et boutons enflammés qui s'élèvent sur tout le corps de l'animal, principalement X



OBSERVATIONS

SUR UNE MALADIE DES BÊTES A LAINE,

*Communément appelée Clavin
ou Clavelée.*

LE s Bêtes à laine sont sujettes à plusieurs maladies qui leur sont propres : tel est le Clavin ou Clavelée, espèce de petite vérole très-contagieuse , qui souvent dépeuple les plus nombreux troupeaux. Cette maladie paroît en tout temps , & il n'est point de saison qui lui soit proprement affectée ; il en est cependant où elle est moins fâcheuse , comme sont celles dans lesquelles il régné une douce température : l'excès du froid ou de la chaleur est également dangereux.

Le Clavin se manifeste par des pustules ou boutons enflammés qui s'élèvent sur tout le corps de l'animal , principalement & d'a-

X ij

bord sur les parties dénuées de laine, telles que l'intérieur des cuisses & des épaules, le bas-ventre, les mammelles, le dessous de la queue, le nez, &c. L'éruption est retardée ou accélérée selon la température de l'air, la force & l'âge des bêtes, les circonstances ou divers accidents qui surviennent; cependant elle est ordinairement complète le quatrième ou cinquième jour. L'inflammation suit les mêmes règles, c'est-à-dire, que les boutons restent durs, rouges pendant quatre ou cinq jours, après les lesquels ils s'éteignent, ils blanchissent & deviennent mols; la suppuration s'établit, la peau se dessèche, & forme une croute noire qui tombe par la suite. Tel est à peu près le cours de cette maladie, lorsqu'elle est benigne; mais il est rare d'en trouver d'un aussi bon caractère. Souvent l'inflammation est si considérable, que les boutons noircissent & se dessèchent sans suppurer, plus souvent encore (& le danger n'est pas moins grand) l'éruption ne se fait qu'imparfaitement, les boutons sont petits, blanchâtres, peu nombreux. Le cas le plus périlleux est lorsqu'il se trouve une maladie

compliquée avec le Clavin : la plus funeste , quoique la plus commune , est la pourriture. Les viscères affoiblis par ce mal n'ont plus la force de résister à la malignité du vice des humeurs qui causent l'inflammation. Dans un grand nombre de brebis emportées par ces deux maladies compliquées. J'ai trouvé constamment les poumons enflammés , couverts d'hydatides , d'un pourpre noir fouetté de tâches livides ; en passant le doigt sur leur superficie , on reconnoissoit distinctement de petits tubercules ou boutons , le foye étoit parsemé d'hydatides monstrueuses , la veine-porte remplie de douves.

Dans ce cas , aussi-tôt l'éruption , une morve plus ou moins épaisse coule avec abondance par les narines , la tête est attaquée , les paupières se gonflent tellement , que les yeux sont fermés ; il survient un râle humide très-fort , une grande difficulté de respirer , avec battement de flancs considérable , l'haleine est d'une puanteur insupportable ; enfin un dégoût absolu mène en quatre ou cinq jours à la mort.

X iij

Tous ces symptômes préfont la perte certaine de l'animal, sur-tout l'abondance de la morve qui dénote que la pourriture se trouve jointe avec le clavin.

Lorsque l'animal mange avec quelque appétit, & que l'éruption est bien établie, on peut espérer la guérison, quoique la tête soit attaquée, qu'elle devienne pesante, que les paupières se gonflent, pourvu néanmoins que la morve ne se présente point ou très-peu; souvent les joues & le nez sont couverts de boutons, les yeux même en sont attaqués. J'ai remarqué que dans cet organe il s'y établissoit une suppuration très-prompte & très-abondante, qui pour l'ordinaire sauve l'animal aux dépens de sa vue.

Les dépôts & les abcès extérieurs sont très-avantageux dans cette maladie; ainsi qu'en général tout ce qui tend à une prompte résolution purulente, ou peut procurer une ample évacuation de même nature. C'est, je crois, la raison pour laquelle les boutons en large plaque sont de meilleur augure; peut-

être encore l'inflammation nécessaire pour la suppuration est-elle en cette circonstance plus difficilement détruite, soit par la gangrène, soit par la délitescence ou rentrée des boutons, accidents funestes l'un & l'autre.

C'est donc de l'éruption complète & de sa durée que dépend la bénignité ou la malignité du clavin. Il est certain que la température de l'air est le principal agent qui détermine ces deux objets ; la chaleur ouvre les pores, le froid les resserre ; l'une rend les fibres plus flexibles, plus lâches, l'autre les roidit. Cependant l'excès de la chaleur est peut-être plus dangereux que celui du froid. L'animal qu'il affoiblit, n'a pas la force de résister au virus de la maladie, ni de l'expulser : en passant sous silence la complication des accidents causés par cet excès de chaleur seul, le passage subit du chaud au froid, sur-tout lorsque la variété est considérable, ne peut qu'être pernicieux. Au mois de Décembre une jeune brebis forte & vigoureuse, dont l'éruption étoit bien conditionnée, mangeant avec appétit, tomba en

sortant de la bergerie dans un fossé rempli d'eau : quoiqu'on l'en eût retirée presque à l'instant, tous les boutons disparurent, elle mourut le jour suivant. Dans le même temps la terre étant couverte de neige, on eut l'indiscrétion d'en faire sortir plusieurs, sous prétexte de les abbreuver & de les promener, elles périrent presque toutes très-promptement. Il est vrai qu'un air pur & frais est très-salutaire dans cette maladie ; mais pour le renouveler, il faut user de précaution, & prendre certaines mesures relatives à l'état des malades : car à l'égard des bêtes encore saines, il est très-difficile d'empêcher les progrès de la contagion, ses effets ne sont entièrement dissipés qu'après un cours de trois mois ; ce qui fait dire que le clavin dure pendant trois lunes. Le second mois est celui où il est le plus fort, c'est-à-dire, où il y a le plus de bêtes attaquées ; parce qu'apparemment la contagion est plus étendue, l'air a eu alors le temps de se charger d'un plus grand nombre de particules empoisonnées qu'exhalent les bêtes malades : cependant on voit souvent une partie du troupeau

qui ne ressent aucune atteinte du clavin, quoique l'autre en soit infectée ; peut-être l'une n'est-elle pas disposée à recevoir la contagion ainsi que l'autre. D'ailleurs j'ai de fortes probabilités qui me persuadent que lorsqu'une fois ces animaux ont essuyé cette maladie, ils en sont exempts pour toujours. Je rapporterai par la suite une expérience qui sembleroit le prouver.

Une observation que j'ai faite, fournit un exemple frappant de ce que je viens de dire. Trois béliers forts & vigoureux se trouverent dans un troupeau de brebis infectées ; ils y restèrent pendant toute la maladie, & ont couvert nombre de ces brebis sans en ressentir le moindre mal. D'un autre côté, la contagion portée par le vent est quelquefois si rapide, qu'il suffit qu'un troupeau malade rencontre un troupeau sain, quoiqu'ils ne se mêlent pas, pour que celui-ci soit infecté souvent bien plus dangereusement que celui qui a donné l'infection : enfin la maladie se répand de différentes manières, par l'habitation, par les pâtures, par les vents,

par communication quelconque. J'ai néanmoins observé que tous les agneaux qui naissent de brebis infectées, ne sont point attaqués, même en tétant leurs meres durant tout le cours de la maladie. J'en ai suivi pendant deux mois & plus, qui n'en ont senti aucun mauvais effet : c'est aussi par la matière purulente que le mal peut se communiquer. L'agneau naissant avant l'établissement de la suppuration, n'a point encore été nourri de fluide impregné de pus, puisque celui-ci n'étoit pas formé, ainsi il n'en a point été infecté; & dans le cas où le pus auroit été formé, on seroit porté à croire que les sucs nourriciers séparés par les cotyledons se dépouillent, en passant par ces couloirs, des matières nuisibles au fœtus : ainsi le lait par la préparation qu'il reçoit dans les mammelles, ne contenant aucune particule du virus de la maladie, est propre à nourrir l'agneau sans danger, peut-être même sert-il à envelopper le poison & le détruire, avant qu'il ait assez de force pour se manifester. J'en ai observé plus de cinquante, & c'étoient tous ceux qui se trouvoient dans

cette circonstance, je n'en ai vu que quatre qui aient été attaqués légèrement de quelques boutons qui se dissipèrent en peu de jours. Dans toutes les brebis mortes du clavin, je n'ai trouvé aucun fœtus qui en portât des marques, soit extérieures, soit intérieures; cependant l'avortement est très-commun, cet accident est ordinairement funeste: la brebis épuisée par des efforts pénibles joints à la violence du mal, tombe dans une foiblesse & un dépérissement qui l'enlève en peu de jours.

Par cet exposé il paroît évidemment que le clavin est une véritable petite vérole: les symptômes, le cours de la maladie, les accidents, la terminaison sont précisément les mêmes; il est donc naturel de penser que le traitement doit aussi être le même, approprié néanmoins à l'espèce de l'animal. Ces réflexions m'ont engagé à suivre la méthode dont je vais rendre compte.

Le clavin ne se manifeste que par l'éruption des boutons. Ainsi lorsqu'on voit quel-

ques bêtes tristes ou languissantes, on doit les visiter; si on apperçoit des pustules, il faut les séparer & les mettre dans une bergerie particulière ou infirmerie, non-seulement pour s'opposer, autant qu'il est possible, au progrès de la contagion, mais plus encore pour leur administrer les secours que chacune d'elles exige, suivant la violence plus ou moins grande du mal, ou les accidents qui peuvent survenir. En été, lorsque la chaleur est considérable, l'infirmerie doit être grande & vaste, percée de façon que l'on puisse y entretenir un air frais & passant. En hiver au contraire l'infirmerie sera petite, bien couverte, peu élevée, enfin la plus chaude qu'il se pourra: il seroit très-avantageux d'y entretenir le même degré de chaleur. La température qui m'a paru la plus favorable, est celle des caves de l'Observatoire, même un degré ou deux de plus selon le thermomètre de M. de Reaumur.

Une attention très-essentielle est de renouveler l'air au moins une fois le jour, en ouvrant la porte & les fenêtres à l'heure la plus

plus tempérée du jour , pendant un quart d'heure. Je ne parle que de l'hiver : en été tout étant ouvert, afin de procurer quelque fraîcheur, l'air est sans cesse renouvelé. Cette opération est d'autant plus nécessaire, que pour peu qu'on la néglige, l'air se corrompt & s'infecte au point qu'il en contracte une puanteur insupportable. Dans les grands froids où il seroit probablement dangereux de donner entrée à l'air extérieur, on peut prendre un autre parti; c'est de parfumer l'infirmerie en y brûlant de l'Asa-Fætida, ou telle autre drogue d'odeur forte & pénétrante. Il fera cependant toujours plus avantageux de changer l'air autant qu'on le pourra sans inconvénient.

Le cours de la maladie nous fournit plusieurs indications sur le choix des remèdes qui lui sont propres, & nous présente deux objets à remplir; aider la nature dans l'éruption, & conduire celle-ci à une suppuration louable. Une éruption favorable présage presque toujours une heureuse issue: c'est la raison pour laquelle les remèdes

Y

échauffants qui procurent la sortie des boutons, doivent être employés. Le plus commode de tous est le Soufre en poudre fine, à la dose d'une demi-once, ou une cuillerée par chaque animal, une fois par jour : on le mêlera avec de l'aveine & du son. Comme l'inflammation doit être soutenue à un certain degré pour procurer la suppuration, il est à propos de continuer l'usage de ce remède jusqu'à ce qu'elle soit établie.

Il n'est pas moins essentiel d'aider l'expulsion du virus par toutes les voies naturelles. Les sécrétions doivent être excitées, celles des urines principalement, tant parce qu'elle est une des plus abondantes, que par sa connexion avec tout ce qui se porte à la peau. On sçait que la transpiration diminuée ou supprimée augmente plus ou moins sensiblement cette évacuation : le Salpêtre, ou à son défaut le Sel marin commun m'a paru le diurétique le plus efficace ; il réunit d'ailleurs la propriété de modérer sans péril l'inflammation : car si elle montoit à un degré trop considérable, loin de produire la

suppuration, elle y nuirait, & se terminerait par la gangrène. On dissoudra une once ou une poignée de Salpêtre ou de Sel marin dans chaque seau d'eau, pour boisson ordinaire & unique. La vigueur & la parfaite santé des troupeaux qui fréquentent les marais salés, est une preuve des effets avantageux du Sel sur ces animaux (*).

Le Soufre & le Salpêtre ou le Sel marin peuvent donc être regardés comme des remèdes généraux qui tendent au même but, quoiqu'ils paroissent contraires. Le Soufre entretient l'inflammation, l'eau nitrée ou salée la restreint, mais en même temps chasse par la voie des urines une partie de l'hétérogène, qui, si elle étoit restée, auroit exigé, pour être poussée en boutons, un degré peut-être très-considérable d'inflammation : nécessité dangereuse & capable de causer de grands ravages dans l'intérieur.

La voie principale que prend la nature

(*) Voyez Mémoires présentés à l'Académie, premier Vol. Observations sur les bons effets du sel dans la nourriture des bestiaux, par M. Virgile.

pour se délivrer du poison de la maladie ; est la suppuration : tout ce qui contribuera à augmenter cette purgation , la soulagera ; rien n'y est plus propre que les sétons. L'endroit le plus convenable pour les faire est à la partie supérieure du sternum. On leve la peau en la prenant entre deux doigts le plus qu'il est possible , cette opération la double : alors on la perce , soit avec un fer rouge , soit avec un instrument pointu ; on passe une corde dans les deux ouvertures , dont on lie les extrémités pendantes ; on l'enduit dans toute sa longueur d'Onguent suppuratif ou de Basilicum : chaque jour on a soin de la tirer ou faire glisser entre cuir & chair , pour renouveler l'Onguent & la nettoier du pus qui s'y amasse. On peut varier cette opération en se servant d'un morceau de cuir , d'une lame de plomb , ou de telle autre matière qu'on place entre cuir & chair dans une incision faite à la peau , de sorte que ce corps ne puisse sortir. Quelques jours après il se forme en cet endroit un amas de matière qui s'écoule par l'ouverture ; c'est ce qu'on appelle une *ortie*. Si

on se sert d'un morceau d'Ellebore ou pied de griffon , il se forme une tumeur qu'on mène à suppuration avec le Basilicum. Le séton, tel que je l'ai décrit, est plus facile à exécuter & plus efficace : on pourroit employer en même temps les vésicatoires , mais ils agissent très-médiocrement. La poudre de Cantharides doit être sans cesse humectée pour conserver son action, ce qui oblige de l'incorporer avec quelque graisse , laquelle d'un autre côté émousse sa vertu & lui enlève une grande partie de son activité : la peau des bêtes à laine est d'ailleurs très-compacte & onctueuse ; on sçait que la laine fournit ce mucilage gras , connu sous le nom d'*æfippe*. J'ai appliqué des emplâtres vésicatoires les plus fortes sur la nuque d'une vingtaine de brebis , je les ai entretenu plus de quinze jours sans obtenir aucun écoulement sensible. Si on pouvoit parvenir à les rendre plus actifs, on en tireroit sans doute de grands avantages, sur-tout lorsque la tête est attaquée un peu violemment.

Pendant tout le cours de la maladie , il

Y iij

faut nourrir les animaux au râtelier, sans leur permettre, si c'est en hiver, de sortir de l'infirmierie. On leur donnera du foin à discrétion, de la provende, c'est à dire de l'aveine avec du son, ou avec de l'orge cartelé une fois par jour, dans laquelle, comme je l'ai recommandé plus haut, on mêlera du Soufre en poudre; en été on pourra les mener aux champs aux heures où la chaleur est tempérée, on aura soin de les mettre au frais & à l'ombre pendant le grand chaud. Passons aux divers accidents qui peuvent rendre le mal plus périlleux.

Le premier & le plus commun est une éruption supprimée ou rentrée. Lorsque les boutons sont petits, blanchâtres, pointus, variqueux, peu nombreux, que la tête s'appesantit, que l'animal perd l'appétit, le danger est très-éminent, on ne peut alors trop hâter la suppuration par routes fortes de voies, par les sétons, par les orties, par les vesicatoires, &c. en même temps user des remèdes qui poussent à la peau, & aident à la transpiration. Tel est l'Asa-Fatida dont on fera

prendre jusqu'à une demi-once par jour ; on peut l'employer en substance : mais cette drogue étant dure , il est plus commode de la dissoudre & la mêler avec parties égales de Baies de laurier en poudre , pour en faire une pâte dont on donnera la grosseur d'une noix une ou deux fois par jour , jusqu'à ce que l'éruption se manifeste totalement , & que l'animal ait recouvré l'appétit.

Quelquefois au contraire l'éruption est si considérable , que le corps est entièrement couvert de boutons enflammés , serrés & nombreux. Lorsqu'on touche l'animal un peu rudement , il paroît ressentir une douleur aiguë , souvent il tombe sans pouvoir se relever : si on le saisit par le col , il entre en convulsion ; si on l'arrête par la laine du dos , il paroît à l'instant éreinté , il se traîne sans pouvoir marcher pendant quelques minutes , il est alors nécessaire de modérer la violence de l'inflammation qui attaqueroit les viscères , & se termineroit , non par suppuration , mais par gangrène ou mortification. Il faut , sans différer , saigner à la ju-

gulaire avec une flamme , ainsi qu'on le pratique sur les Chevaux , & tirer environ deux onces de sang , ou une très-petite palette : les boutons diminueront en nombre , mais s'étendront & deviendront plus larges , plus susceptibles de suppuration. Si une saignée ne suffisoit pas , on la réitéreroit : on pourroit encore faire prendre deux gros de Salpêtre incorporé dans du miel pour un bol.

Lorsque la suppuration s'établit , l'animal est ordinairement hors de danger. Il est à propos cependant de l'entretenir , en continuant l'usage des remèdes généraux , le soufre & l'eau salée , jusqu'à la formation des croutes ; pour lors on retranchera le soufre , mais on continuera l'eau salée pour boisson pendant une quinzaine de jours , afin de purifier le sang totalement.

Le Clavin est presque toujours funeste & mortel , lorsqu'il se manifeste par des boutons d'un pourpre foncé & violet , lorsque les régumens du bas-ventre sont de la mê-

me couleur, parsemés de vaisseaux noirâtres. Ces indices annoncent une gangrène interne, une dépravation générale des humeurs, & leur dissolution. Si on vouloit cependant essayer quelques remèdes, les plus convenables sont l'Alun, la Gomme Arabique, l'Esprit de Vitriol ; on mettra en poudre deux gros d'Alun, autant de Gomme Arabique, ou tel autre plus commune ; on incorporera ces poudres avec le miel pour un bol, que l'on réitérera tous les jours : pour boisson on donnera de l'eau aiguillée avec l'Esprit de Vitriol, jusqu'à ce qu'elle contracte un léger degré d'acidité. On emploiera les sétons, &c. on pourroit substituer le vinaigre à l'Esprit de Vitriol, quoique peut-être moins efficace, mais plus commun.

Lorsque les brebis pleines sont attaquées du Clavin, il arrive souvent qu'elles jettent leur agneau ; l'avortement est toujours dangereux, mais il est encore plus périlleux dans cette circonstance : les boutons sont alors petits & peu nombreux, l'indication la

plus pressante est d'en procurer la sortie, en donnant des remèdes qui raniment les forces, des Cordiaux, l'Asa-Fetida tel que nous l'avons prescrit ci-dessus.

Je connois peu d'Auteurs qui aient traité de cette maladie. M. Haſtfer dans son Ouvrage sur la manière d'élever & de perfectionner les bêtes à laine, en parle, mais très-succintement; il la regarde, avec raison, comme une petite verole, & ne la connoît que sous ce nom. J'imagine que c'est la même que celle dont je viens de parler, car il n'en donne aucune description; il la distingue seulement en trois espèces, celle du printemps, celle d'été, celle d'automne. Leur cause est, selon lui, » une pourriture » d'humeurs qui vient de l'âcreté des par- » ticules causées dans l'étable par une exha- » laison puante, ou bien les humeurs cau- » sées par la graisse des brebis ». Il est peu de maladies, dit-il, dont il ne faille chercher la première cause dans l'abondance des humeurs: ce qui le détermine à prescrire le régime le plus dessicatif, & par précau-

tion comme préservatif , les aliments secs , tels que le foin , la bruyère , &c. Nulle boisson pendant sept jours entiers , qui pis est , le premier & le dernier des sept jours il prescrit un bol très-singulier pour chaque brebis , deux petits harengs trempés dans du Goudron : les harengs sont plus communs en Suède qu'en France. Son remède général pour les trois espèces de petite verole est un grain de Civette , mêlé dans une cuillerée d'Eau-de-vie par chaque brebis , après quoi on la met dans un endroit à part pour la faire suer ; ou l'on substitue à ce remède quatre ou cinq gouttes d'huile de suie , ou six à sept gouttes d'Esprit de Corne de cerf , ou une dragme de Thériaque. Cependant les circonstances particulières demandent des remèdes particuliers. En voici :

» Contre la petite verole du printemps,
» après avoir donné aux brebis des remè-
» des excitatifs , ce sont les remèdes ci-
» dessus , on les ferre les unes contre les
» autres pour les faire suer ; & quand la
» petite verole n'est pas abondante , on

264. *Observations sur une Maladie*

» ouvre les boutons avec une épingle, &
» on les presse pour en faire sortir le pus,
» alors elle se sèche d'elle-même. Tant que
» les brebis sont malades, on leur donne
» une bonne nourriture, & à chacune une
» demi-poignée de sel, mais point d'eau.

» Contre la petite verole d'été qui a été
» jugée incurable pendant long-temps, on
» prend des feuilles d'aulne au printemps
» lorsqu'elles poussent; on les sèche, on en
» fait bouillir une poignée avec une pinte
» de bierre dans un vase fermé, jusqu'à ce
» qu'elle devienne gluante & qu'elle file,
» alors on la laisse refroidir jusqu'à cha-
» leur de lait, on prend un pinceau ou des
» vergettes, & on en frotte les brebis sous
» la poitrine, entre les jambes, aux yeux,
» aux oreilles & au visage; ce qu'il faut
» continuer soir & matin, tant que la pe-
» tite verole donne encore quelque humi-
» dité: dans l'espace de trois ou quatre
» jours les brebis seront guéries, on peut
» les mener dehors pendant cette cure,
» pourvu qu'on les frotte le matin avant
de

» de sortir, & le soir après être rentrées.
» Il vaut cependant mieux ne les pas laisser
» sortir.

» Contre la petite verole d'automne, on
» donne aux brebis de la Livèche & de la
» racine d'Eupatoire femelle bâtarde, l'une
» & l'autre en poudre deux fois par se-
» maine tant qu'elles sont encore malades.
» On prend pour cent brebis un chapeau
» plein, & on le mêle avec trois fois au-
» tant de Sel. Il faut remarquer, à l'égard
» de cette maladie, qu'il vaut mieux tenir
» les brebis chaudement chez elles, que de
» les laisser sortir, parce que le moindre
» froid leur est pernicieux. Dès qu'on s'ap-
» perçoit de la petite verole, on se sert de
» remèdes excitatifs, on leur refuse l'eau
» tant que la maladie dure, on leur donne
» de la nourriture sèche & du sel «.

Voilà tout ce qui se trouve en propres ter-
mes sur cette maladie dans un Ouvrage qui
vient d'être traduit du Suédois, dont l'Au-
teur paroît avoir puisé dans les meilleures

Z

sources, & avoir consulté les plus estimés de ceux qui l'ont précédé. M. Haistfer s'étant déterminé à diviser la petite vérole des bêtes à laine suivant les saisons pendant lesquelles régné cette maladie, je suis surpris qu'il ait oublié ou négligé celle d'hiver, qui n'est ni moins commune ni moins dangereuse que les autres.

Le principe favori de cet Auteur est que toutes les maladies des bêtes à laine sont produites par la superfluité des humeurs. Tous les remèdes qu'il prescrit sont dessicatifs, il ne les emploie qu'en faveur de cette propriété. Il eût pu, par exemple, rendre le Sel dont il fait grand usage, diurétique, atténuant, en le dissolvant dans une certaine quantité d'eau; il préfère de l'employer en sa qualité dessicative, le prescrivant seul en substance & en nature; il défend même expressément l'usage de l'eau.

Je ne déciderai point si ce principe est juste par rapport à la petite vérole; s'il ne seroit pas plus avantageux de laver le sang,

de l'atténuer, de le purifier par l'abondance des sécrétions, de tempérer quelquefois l'inflammation, quelquefois l'exciter & l'augmenter, que se borner simplement & généralement à détruire & dessécher cette prétendue humidité superflue. Je ne vois dans ce traitement qu'un seul remède sous différens noms. La Civette, l'huile de Suie, le Sel, la Livèche (1), l'Eupatoire (2), sont tous doués des mêmes vertus à peu-près : aucun ne les corrige, s'ils agissoient trop puissamment. On ne peut d'ailleurs disconvenir qu'il n'y ait dans le clavin des accidens totalement contraires. Par exemple, une inflammation languissante, une inflammation excessive, une éruption foible ou supprimée, une éruption trop considérable pour qu'on puisse espérer une résolution avantageuse. Le cas auquel la méthode de M. Haister me paroît devoir s'appliquer le plus favorable-

(1) *Laserpitium foliolis lanceolatis integerrimis petiolatis. Hort. Cliff. 96.*

(2) *Bidens coronâ, seminum retrorsum aculeatâ seminibus erectis. Hort. Cliff. 399. Linnæi spec. Plant. 831.*

ment, est celui où il y auroit complication de pourriture, c'est-à-dire, dans lequel le foie & les poulmons seroient attaqués d'hydatides, d'hydropisie, &c. non dans la dépravation ou dissolution putride des humeurs, pour laquelle il faut avoir recours aux acides & aux plus puissans astringents, tels que l'Esprit de Vitriol & l'Alun.

En réfléchissant sur tout ce que je viens de dire, on peut établir plusieurs propositions qui doivent être regardées comme des axiomes ou des principes certains. Une bête jeune & vigoureuse soutiendra les attaques de la maladie plus aisément que celle qui seroit déjà affoiblie par l'âge ou par d'autres infirmités. Le clavin sera bien moins dangereux dans une saison tempérée, que dans celles où règne une chaleur excessive ou un froid considérable. Les accidens seroient plus rares & moins fâcheux, si on pouvoit préparer les animaux par un régime & une boisson appropriés à la maladie future, si les brebis avoient mis bas & cessé d'allaiter. Il est peu de troupeaux qui soient exempts du clavin.

Ces considérations m'engagent à penser que l'inoculation du clavin ne seroit pas moins salutaire pour les bêtes à laine, que celle de la petite vérole pour les hommes : les mêmes avantages s'y rencontreroient. On choisiroit la saison & les sujets, on les prépareroit suivant qu'on le jugeroit à propos : d'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, il est infiniment probable que l'animal n'éprouve cette maladie qu'une fois en sa vie. J'ai inoculé plusieurs brebis six semaines après leur parfaite guérison du clavin, jamais il n'a reparu la moindre éruption, quoique la matière purulente que j'insérois dans l'incision fût encore fraîche. Je n'ai pu suivre plus loin cette expérience. Il faudroit inoculer des bêtes qui n'eussent jamais été attaquées, & dont on fût assuré ; je suis persuadé qu'en peu de jours le clavin se manifesteroit. L'expérience constatée, on choisiroit dans les troupeaux tout ce qui est jeune, vigoureux & sain ; on rejetteroit ce qui seroit foible, délicat, âgé, attaqué de pourriture ou d'autre mal. On inoculeroit au printemps, lorsque les bêtes commenceroient à se rétablir

Z iij

des fatigues de l'hiver ; ou à la fin de l'été ; afin que pendant l'automne elles pussent se guérir parfaitement avant les froids , on ne perdrait aucun agneau ni aucune mere par avortement ; enfin la maladie se répandrait & seroit terminée en moins de temps ; au lieu de trois mois , sa durée iroit à peine à un mois. Un troupeau ainsi éprouvé seroit non-seulement délivré du clavin pour toujours , mais seroit peut-être encore plus sain qu'il ne l'eût été , le sang & les humeurs étant purifiés par la suppuration. C'est un préjugé de croire avec quelques-uns , qu'après le clavin vient nécessairement la galle , ensuite la pourriture. Cela peut arriver naturellement ou par la cure insuffisante & imparfaite du clavin qui laisseroient quelques mauvais levains dans le sang , mais c'est une erreur de penser qu'une suite du clavin est pendant la première année la galle , pendant la suivante la pourriture.

En général la prudence demande que toute maladie nécessaire & indispensable , qui d'ailleurs n'attaque jamais qu'une seule fois , soit

inoculée ou communiquée dans les circonstances les plus favorables. La gourme, par exemple, est un tribut que tous les Chevaux doivent à la nature ; il en est peu d'exempts, leur constitution & leur tempérament l'exigent, c'est une purgation nécessaire & indispensable ; plus ils sont jeunes, plus elle est favorable, & moins a-t-elle de suites fâcheuses. Lorsqu'un poulain jette ses gourmes, il ne faut jamais le séparer de ceux qui ne les ont pas jetté, ils la prennent par communication dans l'âge le plus avantageux ; on évite par cette attention toutes ces fausses gourmes, ces dépôts ordinairement incurables qui attaquent les Chevaux plus âgés, & ne sont qu'une véritable gourme qui n'a pas été jettée dans le temps prescrit par la nature.

Je finis par la récapitulation des remèdes & précautions que j'ai indiqué pour la guérison du clavin.

Il faut séparer les bêtes attaquées & les mettre dans une bergerie particulière, dont

272 *Observations sur une Maladie*
on renouvellera l'air le plus souvent qu'il sera possible; ou si le froid est trop rigoureux, que l'on parfumerà en y brûlant de l'Assa-Fætida.

On les nourrira avec du foin & de la provende, dans laquelle on mêlera chaque jour une cuillerée de Soufre en poudre par bête.

On donnera pour unique boisson de l'eau dans laquelle on jettera par chaque seau une poignée de Salpêtre ou de Sel commun au défaut du premier.

Si les boutons sortent difficilement, ou rentrent après avoir paru, on fera prendre à chaque bête gros comme une noix d'Assa-Fætida, dissous & mêlé en pâte, avec autant de Baies de laurier en poudre : on réitérera ce bol tous les jours.

Lorsque les boutons sont très-rouges, enflammés, & couvrent tout le corps dès les premiers jours, il faut saigner à la veine du col avec une flamme, ainsi qu'on le pratique aux Chevaux, & tirer une petite poe-

lette de sang, ou environ la moitié d'un demi-septier : on réitérera la saignée jusqu'à ce que les boutons s'élargissent en plaque, on ne passeroit cependant pas la troisième ; on donnera en même temps un bol de la grosseur d'une noix, fait avec du Nitre ou Salpêtre incorporé avec du Miel.

Enfin si les boutons sont violets, ainsi que la peau du bas-ventre parsemée de lignes noirâtres, on fera prendre chaque jour une pilule composée d'Alun & de Gomme quelconque en parties égales, mises en poudre & incorporées avec le Miel à la grosseur d'une noix ; on ne donnera d'autre boisson que l'eau dans laquelle on mêlera de l'Esprit de Vitriol ou du Vinaigre, jusqu'à ce qu'elle devienne acide.

Lorsque les brebis avortent, il faut les nourrir avec soin, on leur donnera beaucoup de provende mêlée de Soufre ; & si elles sont foibles, deux pilules par jour d'Acfa-Fætida, telles que ci-dessus.

EXPLICATION

DES PLANCHES.

PREMIERE PLANCHE.

- A. Les Larmiers.
- B. Les Salières.
- C. Les Avives.
- D. Le Chanfrein.
- E. La Souris, ou le Cartilage qui forme le
tour des Naseaux.
- F. Le bout du nez du Cheval.
- G. Ganache.
- H. Menton.
- I. La Barbe ou le Barboucher.
- K. Goulet ou partie inférieure de l'enco-
lure.
- L. Le Toupet.
- M. Le Garrot.
- N. Les Epaules.
- O. Le Bras.
- P. Le Poitrail.

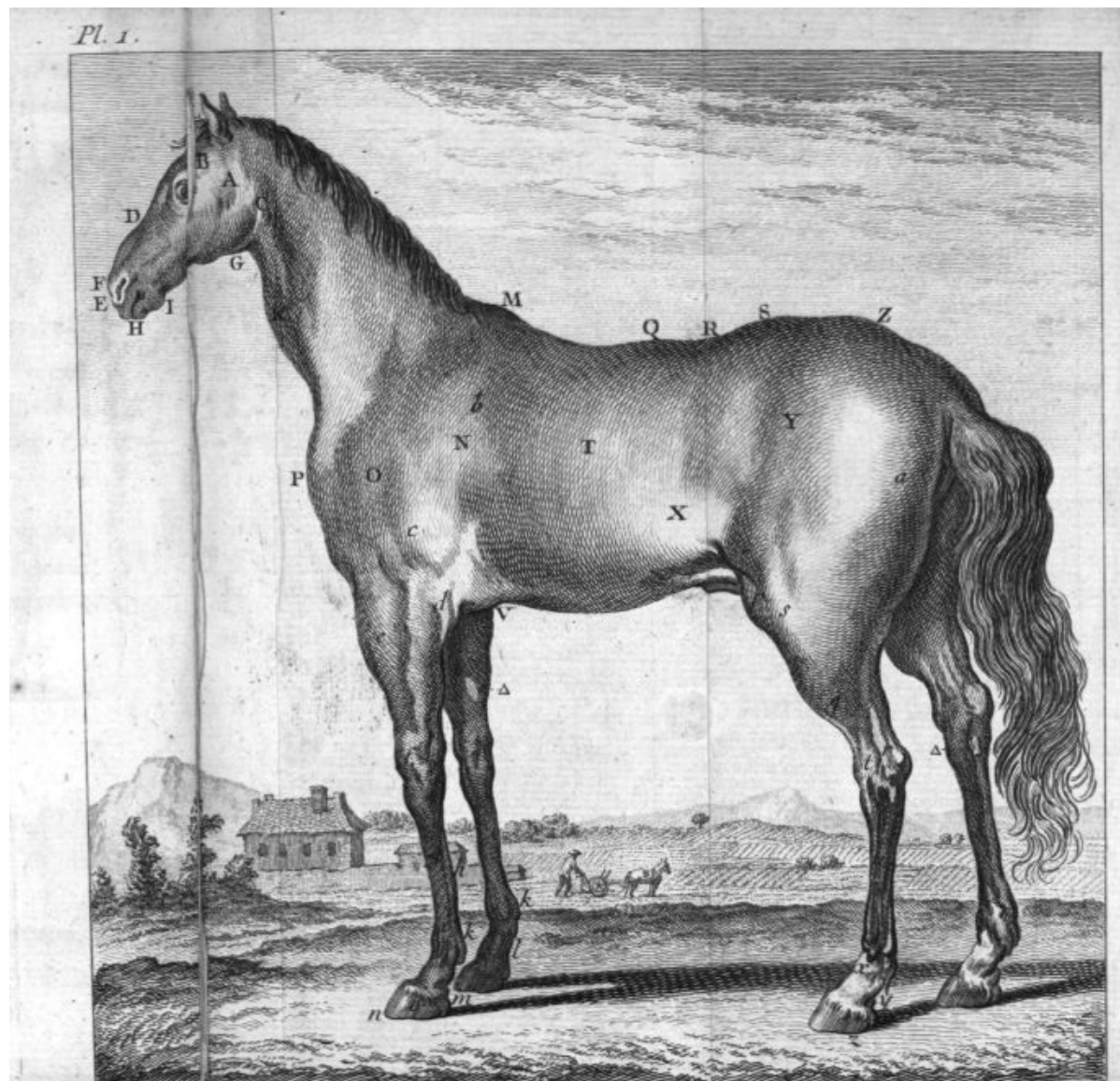
- Q. Les Reins ou Rognons.
- R. Le Nombril , entre le dos & les reins.
- S. Les vrais Reins ou Rognons.
- T. Les Côtés.
- V. Le Sternum où commence le ventre.
- X. Les Flancs.
- Y. La Hanche.
- Z. La Croupe.
- a. Les Fesses du Cheval.
- b. L'Omoplate.
- c. L'Humerus.
- d. Le Coude.
- e. Le gros du Bras.
- f. Le Genou.
- g. Le Canon.
- h. Le Tendon ou Nerf de la jambe.
- i. Le Boulet.
- k. Le Fanon.
- l. Le Pâturon.
- m. La Couronne.
- n. Le Sabot.
- o. Les Quartiers.
- p. Le Grasset.
- q. La Cuisse.
- r. Le Jarret.

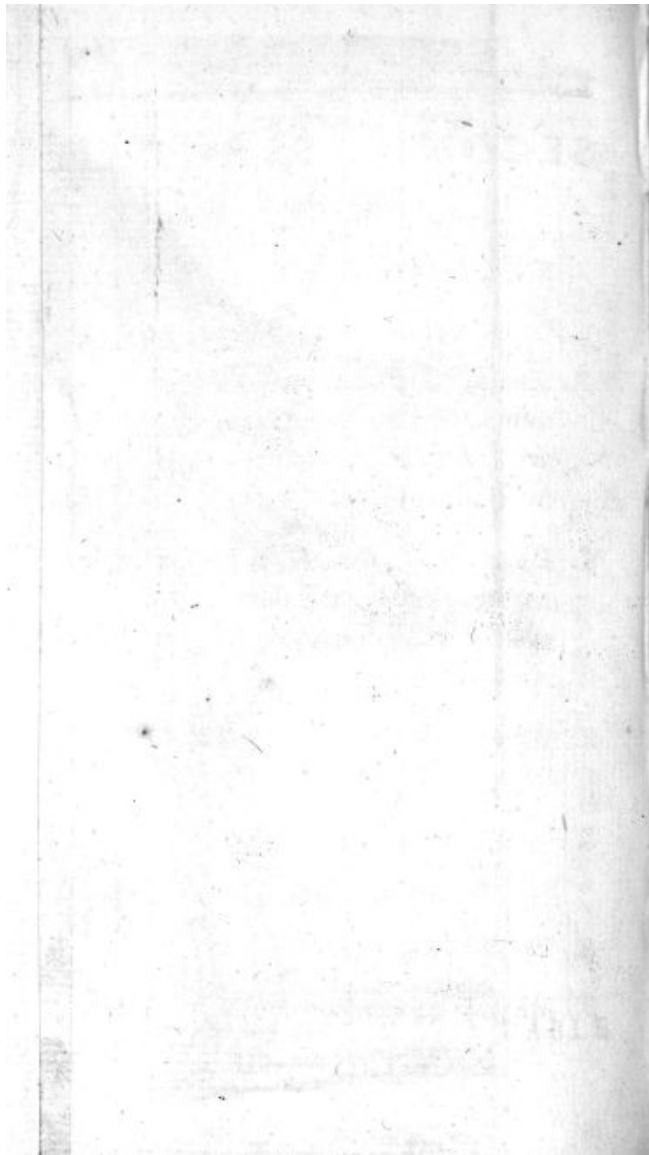
276 *Explication des Planches.*

- s. Gros de la Cuisse ou Grasset.
- t. Jointure ou Jarret.
- u. Le Canon.
- x. Le Boulet.
- y. Le Pâturon.
- z. Le Pied.
- . La Châtaigne.



TABLE





SECONDE PLANCHE.

Pris de M. de la Fosse.

FIGURE PREMIERE.

Voyez l'article de la Morve , pag. 79.

- A. Endroit où il faut appliquer le Trépan pour introduire la Seringue afin d'injecter , nettoyer , & déterger les sinus ou cavités maxillaires.
- B. Endroit où il faut faire une autre ouverture pour l'écoulement de la liqueur injectée , & de la matière qu'elle entraîne avec elle.
- C. L'injection sortant par l'orifice inférieure & par la narine.
- D. La narine du Cheval.

FIGURE II.

- A. Le Trépan.
- B. Manche sur lequel tourne l'instrument.

A a

C. Pointe & couronne du Trépan que l'on applique sur l'os après avoir enlevé la portion de peau nécessaire.

FIGURE III.

Voyez accidents des Pieds, pag. 193.

A. La Sole.

B. La Fourchette.

C. La Muraille ou le Sabot.

FIGURE IV.

A. La Sole de corne levée de dessus la Sole charnue B. C, autour de laquelle est la chair canelée D, encastrée dans la canelure de la superficie intérieure de la muraille E, dont la corne est molle & blanchâtre.

FIGURE V.

A. Dessous de la Sole charnue enlevée de dessus l'os du pied E.

B. La Gaine du tendon d'Achille.

C. Le Cartilage.

**D. Le rebord de la Sole charnue enclavée
dans les fillons de la corne canelée.**

FIGURE VI.

La Jambe vue postérieurement ou en dedans.

A. L'os du Canon.

B. L'os du Paturon.

C. L'os Coronaire.

D. L'os de la Noix.

E. L'os du Pied.



A a ij

ERRATA.

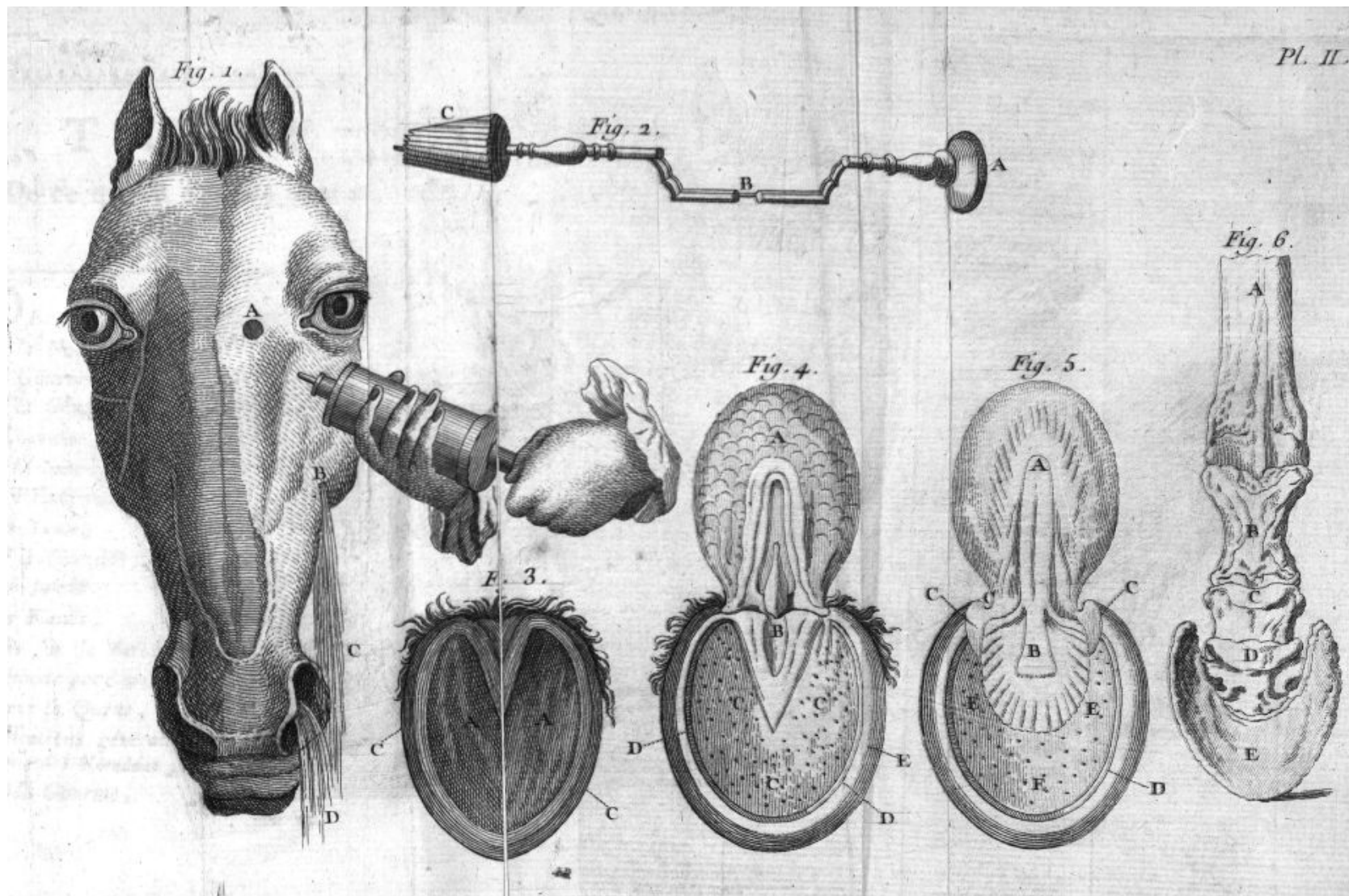
PAgé 43. à côté du titre, ajoutez : Voyez
Planche première.

Page 79. à côté du titre, ajoutez : Voyez
Planche seconde.

Page 155. à côté du titre, ajoutez M. LA
FOSSE.

Page 193. à côté du titre, ajoutez M. RONDEN.
Voyez Planche seconde.

Page 234. ligne 5. deux pintes d'eau. lisez
douze pintes d'eau.





T A B L E

De ce qui est contenu dans ce
Volume.

| | |
|---|---------|
| D es Chevaux en général, | page 17 |
| De la Nourriture, | 18 |
| Du Gouvernement des Chevaux, | 23 |
| De la Génération & de l'Education des Chevaux, ou des Haras, | 29 |
| De la connoissance des Chevaux, de l'âge, | 43 |
| De l'Extérieur du Cheval, | 49 |
| Des Yeux, | 54 |
| De la Ganache, | 56 |
| Des Jambes, | 57 |
| Des Flancs, | 60 |
| Avis sur la Ferrure, | 63 |
| Méthode pour couper les Chevaux, & cou- per la Queue, | 66 |
| Indications générales sur la Saignée & sur les Remèdes, | 70 |
| De la Gourme, | 76 |

Aa iij

| | |
|--|-----|
| <i>Fausse-Gourme,</i> | 78 |
| <i>De la Morve,</i> | 79 |
| <i>Du Refroidissement,</i> | 82 |
| <i>De la Fièvre,</i> | 83 |
| <i>Morfondement ou Toux humide, & Con-</i> <i>somption,</i> | 88 |
| <i>La Pousse,</i> | 93 |
| <i>Apoplëxie, Lëthargie, Epilepsie, Para-</i> <i>lysie, & Maladies convulsives,</i> | 97 |
| <i>Le Vertigo tranquille,</i> | 100 |
| <i>Vertigo furieux,</i> | 102 |
| <i>Le mal de Cerf,</i> | 103 |
| <i>De la Fourbure,</i> | 106 |
| <i>De la Jaunisse,</i> | 107 |
| <i>Flux immodéré d'urine, & pissement de</i> <i>sang,</i> | 109 |
| <i>Des Coliques ou Tranchées,</i> | 111 |
| <i>Du Dévoiement, & du Flux de sang ou</i> <i>Dysenterie,</i> | 119 |
| <i>Des Vers,</i> | 122 |
| <i>Etranguillon ou Avives,</i> | 124 |
| <i>Du Farcin,</i> | 128 |
| <i>Farcin aqueux ou Hydropisie,</i> | 135 |
| <i>Galle, Rouvieux ou Cou-gras, Dartres,</i> | 137 |
| <i>Gras-fondure,</i> | 140 |

| | |
|--|-----|
| <i>Les Yeux,</i> | 142 |
| <i>Tumeurs, ou Enflûres en général,</i> | 148 |
| <i>Tumeur ou enflûre des Bourses, & du</i> <i>Fourreau qui s'étend sous le ventre,</i> | 150 |
| <i>Tumeur ou enflûre à l'intérieur de la</i> <i>Cuisse, attribuée faussement à la mor-</i> <i>sure d'une petite souris nommée Mu-</i> <i>saragne,</i> | 155 |
| <i>La Taupe, ou Tumeur au sommet de la</i> <i>tête,</i> | 158 |
| <i>Tumeur du Poitrail, ou Anti-cœur,</i> <i>Avant-cœur,</i> | 162 |
| <i>Des Descentes ou Hernies,</i> | 165 |
| <i>Tumeurs du Jarret, ou l'Eparvin, le</i> <i>Jardon, la Courbe, le Vessigon, le</i> <i>Capelet,</i> | 167 |
| <i>De l'Eparvin,</i> | 168 |
| <i>Du Jardon,</i> | 171 |
| <i>De la Courbe,</i> | 171 |
| <i>Du Vessigon,</i> | 172 |
| <i>Du Capelet,</i> | 172 |
| <i>Du Sur-os.</i> | 173 |
| <i>Des Molettes,</i> | 175 |
| <i>Du Javart,</i> | 177 |
| <i>Enflûres produites par les Harnois</i> | |

| | |
|---|-----|
| Selle, &c. au Garot, au Dos, aux | |
| Rognons; des Cors, | 178 |
| Enflûres des Jambes, dites les Eaux, | 181 |
| Des Crevasses, Mules traversières, Pei- | |
| gnés, Queues de Rat, | 185 |
| Des Solendres & des Malendres, | 188 |
| Efforts des différentes parties, Ecart, | |
| Entorse, Effort de Jarret, de Reins, | |
| &c. | 189 |
| Accidents des Pieds arrivés par faute | |
| du Maréchal en les ferrant. Pied | |
| ferré, Piquure, Enclouure, Retraite, | 193 |
| Piquure du Pied, | 194 |
| Enclouure, | 197 |
| Retraite, | 197 |
| Clou de rue, | 199 |
| Clou de rue grave, | 200 |
| Clous de rue incurables, | 204 |
| De l'Encastelure, & du Pied gras, | 206 |
| Des Blessures, | 209 |
| Des Ulcères, | 213 |
| De la Pourriture de la Fourchette, des | |
| Fics & de la chute du Sabot, | 216 |
| De la Morsure du Chien enragé, &c. | |
| Vipère, | 219 |

| | |
|--|-----|
| <i>Observation sur la Maladie épidémique qui attaque les Bœufs , les Vaches , &c.</i> | 222 |
| <i>Remède préservatif contre cette Maladie ,</i> | 222 |
| <i>Remède lorsque la Maladie est déclarée ,</i> | 223 |
| <i>Tarif des Drogues les plus usées dans la Médecine des Chevaux ,</i> | 225 |
| ONGUENTS. | 228 |
| EAUX. | 233 |
| CATAPLASMES. | 235 |
| PILULES. | 236 |
| PURGATIF. | 237 |
| BREUVAGES. | 237 |
| SETON. | 238 |
| LAVEMENT. | 239 |
| MERCURIAUX & ANTIMONIAUX. | 239 |
| <i>OBSERVATIONS sur une Maladie des Bêtes à laine , communément appelée Clavin ou Clavelée ,</i> | 243 |
| <i>Explication des Planches ,</i> | 274 |

APPROBATION du Censeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *Médecine des Chevaux*, & je crois que cet Ouvrage peut être utile. A Paris, ce 3. Mai 1763.

MACQUART.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé Claude-Jean-Baptiste HERRISSANT, Imprimeur-Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Médecine des Chevaux*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans

aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer , faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire ledit Ouvrage , ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposéant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout-au-long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée , attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le sieur De Lamoignon ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle du sieur De Lamoignon , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France le sieur Feydeau de Brou : le tout à peine de nullité desdites Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant & ses ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout-

au-long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le huitième jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante-trois, & de notre Règne le quarante-huitième.

Par le Roi en son Conseil.

LEBEGUE.

Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 1020. Fol. 440. conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 18. Juin 1763.

R. ESTIENNE Adjoint.